

Remarques sur la vie politique d'Athènes au Ve siècle

Par Olivier Reverdin

I

Pour décrire la vie politique des démocraties antiques, on est amené par la force des choses à se servir de termes en usage dans les démocraties modernes. Mais il faut se garder d'en être dupe. Car les mêmes mots recouvrent le plus souvent des réalités fort différentes.

Les historiens n'observent pas toujours à cet égard la prudence requise. C'est ainsi qu'ils parlent constamment, à propos des luttes politiques qui se déroulèrent à Athènes au Ve siècle, du parti démocratique ou radical, du parti oligarchique ou conservateur et du parti modéré, sans toujours se demander si ces partis eurent une réalité historique ou s'ils n'existent que dans leur propre imagination.

Qu'est-ce pour nous qu'un parti politique? Quelque chose à la fois de concret et d'abstrait. De concret, car le parti est formé d'êtres humains qu'associe une communauté d'intérêts et d'opinion. D'abstrait parce qu'il représente un ensemble d'aspirations, d'idées, de convictions, et, souvent même, une foi et une mystique. Son existence transcende celle de ses membres: ceux-ci, avec la relève des générations, passent; le parti demeure.

Dans nos démocraties parlementaires, les partis, auxquels bon gré mal gré le peuple souverain délègue ses pouvoirs, jouissent du privilège d'être officiellement reconnus. Entre les citoyens et l'Etat, ils constituent des intermédiaires indispensables. Représentés dans les conseils de la nation, ils y exercent en principe une influence proportionnelle à leur importance numérique. Tour à tour, seuls ou en formant des coalitions, ils accèdent au pouvoir, ce qui leur permet de gouverner l'Etat selon leurs idées et de tenter la réalisation de leur programme.

Athènes, quoi qu'on en ait dit¹⁾, ne connut rien de semblable. Elle vivait en effet sous le régime de la démocratie directe et ne possédait pas, à proprement parler, de gouvernement.

Il peut paraître superflu de rappeler une vérité à ce point élémentaire. Pourtant bien des historiens, qui ne l'ignoraient certes pas, ont été victimes de l'emploi

¹⁾ L'auteur qui, à notre connaissance, s'est aventuré le plus loin dans cette direction est L. Whibley, dans son livre intitulé *Political parties in Athen during the peloponesian war* (2e édition, Cambridge 1889). Il admet que trois partis (démocratique, modéré et oligarchique), correspondant à la gauche, au centre et à la droite dans les démocraties modernes, se sont succédé au pouvoir pendant la guerre du Péloponèse.

Parmi les historiens d'Athènes qui ont le moins abusé de la notion de parti politique, il convient de citer Glotz et Cohen.

abusif qu'ils ont fait des termes *parti* et *parti politique* pour distinguer les grandes tendances de l'opinion publique athénienne. Ces mots, en effet, qui sont impropres, finissent par engendrer la chose dans l'esprit de ceux qui s'en servent, et faussent ainsi leur vision de la réalité historique.

De la confusion d'idées qui en résulte, l'exemple d'Aristide donne une preuve suffisante: un des chefs du *parti* des Alcéméonides pour Cloché²⁾ et Munro³⁾, il n'a «en tout cas par appartenu à ce *parti*» pour Beloch⁴⁾. Glotz⁵⁾, qui le dit «soutenu par les modérés et par certains aristocrates», l'oppose à Xanthippe, «dévoué aux intérêts des démocrates avancés», tandis qu'au contraire, selon Busolt⁶⁾, il aurait représenté une «tendance plus démocratique» que le *parti constitutionnel* de Xanthippe.

On pourrait allonger cette liste d'opinions divergentes ou contradictoires; on en pourrait dresser d'analogues à propos d'un Thémistocle, d'un Nicias, d'un Alcibiade. Pourquoi? Parce qu'aucun de ces hommes n'appartint jamais à un *parti politique* constitué, ni ne fut mandaté par un comité ou une assemblée quelconque pour défendre telle ou telle opinion. Prétendre en faire des hommes de parti, c'est prouver que l'on n'a pas de la vie politique athénienne une vision claire et juste; c'est dénaturer le caractère de leur intervention dans les affaires de la cité; c'est les priver par la pensée d'une liberté de jugement et d'action qu'ils considéraient probablement comme leur bien spirituel le plus précieux.

Dans une étude publiée en 1933 par le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*⁷⁾ sous le titre *Aspects de la société athénienne*, Victor Martin a fait ressortir avec une pénétrante sagacité les avantages de souplesse et d'humanité que l'absence de partis politiques procura aux Athéniens. Vaut-il la peine de revenir sur cette question? Certainement. Car présenter l'histoire d'Athènes en termes de partis est à tel point ancré dans les habitudes qu'on ne saurait trop insister sur la confusion qui en résulte. Et en un temps où l'on fait appel à l'idée démocratique pour régénérer le monde, des recherches sur la vie politique de la cité qui, la première, conçut et réalisa cette idée ne sauraient manquer d'actualité.

Dans l'intention d'apporter des arguments nouveaux et précis à l'appui de la thèse qu'il n'y eut pas à Athènes de partis politiques, nous avons procédé à une double enquête, qui a porté d'une part sur le rôle et les attributions du personnage que les auteurs attiques nomment *προστάτης τοῦ δήμου* et d'autre part, sur les termes dont ces mêmes auteurs se sont servis pour désigner ce que les modernes appellent *parti démocratique*, *parti radical*, *parti modéré*, *parti conservateur*, *parti oligarchique*. En voici les résultats.

²⁾ In Roussel, *L'Orient et la Grèce*, p. 68.

³⁾ In *Cambridge Ancient History*, t. IV p. 266.

⁴⁾ *Griechische Geschichte*, II 2^e pp. 137-138. Pour Beloch, qui se refuse à voir en lui «ein schroffer Parteimann», comme pour Glotz, Aristide fut un politicien conservateur.

⁵⁾ *Histoire grecque*, II p. 53.

⁶⁾ *Griechische Geschichte*, II^e p. 637.

⁷⁾ Numéros d'avril et de juillet. Le problème des partis politiques est traité aux pp. 28 à 37 du numéro de juillet.

II

Dans la *Constitution d'Athènes*⁸⁾, Aristote a schématiquement représenté l'histoire politique de cette cité comme une longue lutte entre les nobles (*γνώριμοι*) et le peuple (*δῆμος*). Isagoras, Miltiade, Aristide, Cimon, Thucydide, Nicias et Thérarmène se seraient succédé à la tête des premiers, tandis que le peuple aurait eu comme protecteurs (*προστάται*), par ordre chronologique, Solon⁹⁾, Pisistrate, puis, après la chute de la tyrannie, Clisthène, Xanthippe, Thémistocle, Ephialte, Périclès, Cléon, Cléophon, et, pour finir, ceux qui témoignèrent du maximum d'impudence et de complaisance pour la foule¹⁰⁾.

Bien que tendancieux, ce schéma qu'Aristote emprunte à l'écrit thérarménien¹¹⁾ qui lui a servi de source presque unique pour une importante partie de son traité, correspond à peu près à la réalité historique. Les remarques qui l'accompagnent ne manquent pas d'intérêt. Le philosophe note en effet qu'à partir de la mort de Périclès, le peuple cessa de recruter ses «protecteurs» dans l'aristocratie. Il indique d'autre part qu'après qu'Isagoras et ses lieutenants eurent été chassés, Clisthène n'eut plus d'adversaire (*ἀντιστασιώτης*). V. Martin a montré combien ce détail était révélateur du caractère individualiste et personnel des luttes politiques à Athènes¹²⁾.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule solution de continuité dans la liste des chefs des *γνώριμοι* : il y en a une autre, qu'Aristote ne signale pas, entre Thucydide, ostracisé en 443, et Nicias, qui ne prit une part prépondérante aux affaires qu'après la mort de Périclès (429). A partir de Clisthène, en revanche, les *προστάται τοῦ δήμου* se succèdent sans interruption jusqu'à Cléon; mais entre la mort de ce démagogue et les débuts de Cléophon, il y a un intervalle d'une dizaine d'années.

Il est probable qu'en faisant de Solon et de Pisistrate des *προστάται τοῦ δήμου*, Aristote (ou sa source) projette dans le passé une notion relativement récente. Rien n'autorise même à affirmer que, de leur vivant, des hommes tels que Clisthène, Xanthippe, Thémistocle, Ephialte et même Périclès aient été qualifiés de *προστάται τοῦ δήμου*. Cette expression n'apparaît en effet qu'à la fin du Ve siècle, chez Aristophane et chez Thucydide. Hérodote ne l'emploie nulle part. Est-ce parce qu'elle fut à l'origine spécifiquement attique, ou bien n'existait-elle pas en-

⁸⁾ Chapitre XXVIII.

⁹⁾ Comp. Aristote, op. cit. II 2: Οὗτος (scil. Σόλων) δὲ πρῶτος ἐγένετο τοῦ δήμου προστατής.

¹⁰⁾ Aristote, Resp. Ath. XXVIII 4: Ἀπὸ δὲ Κλεοφῶντος ἤδη διεδέχοντο συνεχῶς τὴν δημαγωγίαν οἱ μάλιστα βουλόμενοι θρασύνεσθαι καὶ χαρίζεσθαι τοῖς πολλοῖς. On remarquera le mot *δημαγωγία*, synonyme ici de *προστασία*.

¹¹⁾ Il est intéressant de comparer à ce passage la conception que l'auteur de la *République des Athéniens* se fait des luttes politiques à Athènes. Sa position est plus nettement aristocratique et réactionnaire que celle de Thérarmène et de ses partisans. Il oppose les bons (*χρηστοί*), qu'il qualifie également de nobles (*γενναῖοι*), de riches (*πλούσιοι*), de très puissants (*δυνατώτατοι*), et en qui il voit la partie la meilleure (*τὸ βέλτιστον*) de la cité, aux mauvais (*πονηροί*) qui sont pauvres (*πένητες*), tiennent pour la démocratie (*δημοτικοί*) et forment le peuple (*δῆμος*). Cette façon de juger le peuple était courante dans certains milieux aristocratiques. Cf. p. 210.

¹²⁾ Op. cit. p. 33.

core du temps où il rédigea son œuvre ? Les textes relatifs à l'histoire d'Athènes sont trop rares, avant le milieu du Ve siècle, pour qu'on le puisse préciser.

Toujours est-il que de leur vivant, seuls huit personnages politiques athéniens du Ve siècle, ont été qualifiés de *προστάται τοῦ δήμου* par des auteurs contemporains. Ce sont Cléon¹³), Hyperbolos¹⁴), Androclès¹⁵), Cléophon¹⁶), Archédemos¹⁷), Thrasybule¹⁸), Archinos¹⁹), Agyrrhios²⁰).

A l'exception d'Archinos, qui fut un modéré, et de Thrasybule²¹), ils appartiennent tous à cette classe de démagogues extrémistes qui, durant la guerre du Péloponèse, se firent les champions de la politique impérialiste et de la lutte à outrance. Un scholiaste d'Aristophane prend d'ailleurs soin de nous avertir que *προστάτης* est synonyme de *δημαγωγός*²²).

Périclès, le fait vaut d'être noté, n'est qualifié de *προστάτης τοῦ δήμου* que par

¹³) Ar. Eq. 1125-8. Aristophane fait dire à Démos: ... κλέπτοντά τε βούλομαι | τρέφειν ἕνα προστάτην. Ce trait est dirigé, le contexte le prouve, contre Cléon (comp. Vesp. 418: ... καὶ τις ἄλλος προέστηκεν ἡμῶν (ὑμῶν codd.) κόλαξ, qui fait aussi très probablement allusion à Cléon). Dans les Grenouilles (569-570), les deux hôtelières, qui sont métèques, ont pour *προστάται* Cléon et Hyperbolos. Aristophane joue, en ce passage, sur le double sens de *προστάτης*, qui désignait également le citoyen que chaque métèque était tenu par la loi d'avoir pour patron. Rappelons que Cléon figure dans la liste des *προστάται τοῦ δήμου* donnée par Aristote (Const. Ath. XXVIII 3).

¹⁴) Ar. Ran. 570 (cf. note précédente); Pax 679-684. Dans cette comédie, quand Trygée lui apprend qu'Hyperbolos règne sur la tribune de la Pnyx, Hermès s'écrit que le peuple (*δήμος*) «s'est fait assigner un bien mauvais *προστάτης*» (*πονηρὸν προστάτην ἐπεγράψατο*). L'expression *ἐπιγράφεσθαι προστάτην* désignait, selon toute vraisemblance, l'acte par lequel le métèque faisait inscrire le nom de son patron sur la liste d'un dème. Aristophane joue donc ici, comme dans les Grenouilles, sur le double sens de ce mot. Visiblement, les scholiastes, qui donnent *ἐχειροτόνησεν* et *κατέστησεν* comme équivalents à *ἐπεγράψατο*, ne comprenant plus exactement ce passage.

¹⁵) Thuc. VIII 65, 2: ... Ἀνδροκλέα τε τινὰ τοῦ δήμου μάλιστα προεστώτα ξυστάντες τινὲς τῶν νεωτέρων κοῦφα ἀποκτείνουσιν. Cet assassinat eut lieu en 411. Quand, ailleurs (II 65, 11 et VI 28, 2), Thucydide fait allusion aux démagogues qui aspiraient à la *προστασία τοῦ δήμου* en 415, il songe certainement à des hommes tels qu'Androclès et Cléophon.

¹⁶) Lys. XIII 7: Ἦγούντο (il s'agit des gens qui complotaient en 404 contre la démocratie) δὲ οὐδὲν ἄλλο σφίσιν ἐμποδὼν εἶναι ἢ τοὺς τοῦ δήμου προεστηκότας καὶ τοὺς στρατηγούντας καὶ ταξιαρχούντας. Τούτους οὖν ἐβούλοντο ἁμῶς γέ πως ἐκποδὼν ποιήσασθαι ... Πρῶτον μὲν οὖν Κλεοφῶντι ἐπέθεντο ... Rappelons que Cléophon est le dernier des *προστάται τοῦ δήμου* nominalement désignés par Aristote (Const. Ath. XXVIII 3).

¹⁷) Xen. Hell. I 7, 2 (récit du procès des généraux après la bataille des Arginusas): ... Ἀρχέδημος ὁ τοῦ δήμου τότε προεστηκώς ἐν Ἀθήναις ...

¹⁸) Thuc. VIII 81, 1 (assemblée de Samos en 411): Οἱ ... προεστώτες ἐν τῇ Σάμῳ καὶ μάλιστα Θρασύβουλος. Aesch. II 176: ... τοῦ δήμου κατελθόντος ἀπὸ Φυλῆς, Ἀρχίνου καὶ Θρασυβούλου προστάτων τοῦ δήμου, ...

¹⁹) Aesch. II 176 (cf. note précédente).

²⁰) Ar. Eccl. 176 sq. (Praxagora déclare aux vers 176-177: Ὅρῳ γὰρ αὐτὴν (scil. τὴν πόλιν) προστάταισι χρωμένην αἰεὶ πονηροῖς ..., et mentionne aux vers 184-185 Agyrrhios parmi ces mauvais *προστάται*: ... ἀλλὰ τὸν γ' Ἀγύρριον πονηρὸν ἠγοῦμεθα ...). L'Assemblée des femmes a été représentée vraisemblablement en 392. Agyrrhios jouait alors un rôle assez important comme démagogue extrémiste. Il avait déjà pris part aux luttes politiques durant les dernières années de la guerre du Péloponèse (cf. Judeich, in PW. s.v. Agyrrhios).

²¹) A tort, on taxe parfois Thrasybule de démagogue radical. Son attitude en 396, à l'occasion de l'expédition de Démainétos (Hell. Oxyrrh. I 1sq.) et l'opposition qu'il rencontra de la part d'extrémistes comme Epicratès (Hell. Oxyrrh. II 2) témoignent de sa modération.

²²) Schol. ad Ar. Eq. 1127: Προστάτην· τὸν προϊστάμενον τοῦ δήμου· τούτῃστι δημαγωγός.

Aristote²³). Thucydide, en parlant de lui, écrit: ὅσον τε γὰρ χρόνον προύστη τῆς πόλεως ...²⁴). Il le considère donc comme le *προστάτης* non du seul *δῆμος*, qui ne représente qu'une partie de la cité, mais bien la cité tout entière, ce qu'il fut réellement. C'est dans un sens analogue qu'il arrive aux orateurs de désigner sous le nom de *προστάται* les grands hommes d'autrefois, comme Miltiade et Aristide, quelle que soit leur tendance politique²⁵). On trouve même exprimée l'idée que les Athéniens, au temps de leur splendeur, furent les *προστάται τῶν Ἑλλήνων*²⁶).

Alcibiade non plus n'est nulle part désigné comme *προστάτης τοῦ δήμου*. Thucydide lui fait dire, dans son discours à Sparte, que la *προστασία τοῦ πλήθους* était de tradition dans sa famille²⁷), où l'on a toujours gouverné, dans le cadre de la démocratie, en vue de l'intérêt général (*ἡμεῖς δὲ τοῦ ξύμπαντος προέστημεν*)²⁸); mais il place dans sa bouche une sévère condamnation des politiciens extrémistes, dont il se prétend la victime²⁹). Or ces démagogues, Thucydide le dit expressément, en voulaient à Alcibiade parce qu'il les empêchait de *τοῦ δήμου βεβαίως προεστάναι*³⁰). Ce qui signifie non pas qu'Alcibiade était reconnu comme *προστάτης τοῦ δήμου*, mais qu'à cause de l'ascendant prestigieux qu'il exerçait sur le *δῆμος*, personne, tant qu'il demeurait à Athènes, n'en pouvait devenir le *προστάτης* attitré.

Qu'il s'agisse des *προστάται τοῦ δήμου* énumérés par Aristote ou des démagogues désignés sous ce nom par leurs contemporains, une chose est évidente: le caractère éminemment démocratique de ce personnage. Aussi les auteurs attiques se sont-ils servis de l'expression *προστάτης τοῦ δήμου* pour désigner le chef de la faction démocratique dans les cités en proie à la guerre civile. C'est ainsi que Thucydide, dans le chapitre général qu'il consacre aux troubles politiques en Grèce pendant les premières années de la guerre du Péloponèse, distingue les *προστάται τοῦ δήμου* qui invoquaient l'appui d'Athènes et les *ὀλίγοι* qui recherchaient celui de Sparte³¹). Ailleurs il applique ce nom aux chefs de la faction

²³) Cf. p. 203.

²⁴) II 65, 5. L'expression *τῆς πόλεως προιστάναι* ou *προστατεῖν* se retrouve, avec un sens tout à fait général (gouverner la cité), dans de nombreux textes. Cf. en particulier Xen. Mem. I 1, 8 et VI 1, 1; Plat. Gorg. 519c et 520a; Plat. Lach. 197c; Plat. epist. VII 351b, etc.

²⁵) P. ex. Dem. III 27; Aesch. III 154.

²⁶) Dem. IX 23; Lys. II 57; Aesch. ap. Suid. s.v. *προστασία*. Xénophon (Hell. III 1, 3) dit dans le même sens des Spartiates qu'ils étaient en 400 *πάσης τῆς Ἑλλάδος προστάται*. Comp. Her. V 49.

²⁷) Thuc. VI 89, 4: *Καὶ ἀπ' ἐκείνων ξυμπαρέμεινεν ἡ προστασία ἡμῖν τοῦ πλήθους*. Le sens de *ἡμῖν* n'est pas absolument clair. L'interprétation la plus satisfaisante, c'est d'admettre qu'Alcibiade songe aux Alcméonides ses ancêtres.

²⁸) L'expression *τοῦ ξύμπαντος προιστάναι* est très caractéristique. Nul doute que, dans l'esprit d'Alcibiade, elle ne s'oppose à *τοῦ δήμου προιστάναι*.

²⁹) Thuc. loc. cit.: *ἄλλοι δ' ἦσαν καὶ ἐπὶ τῶν πάλαι καὶ νῦν οἱ ἐπὶ τὰ πονηρότατα ἐξήγον τὸν ὄχλον· οἵπερ καὶ ἐμὲ ἐξήλασαν*. On remarquera le mot *πονηρότατα* dont se servent couramment les aristocrates pour qualifier la politique des démagogues avancés (cf. p. 210).

³⁰) Thuc. VI 28.

³¹) Thuc. III 82, 1: *... πᾶν ὡς εἶπεν τὸ Ἑλληνικὸν ἐκινήθη διαφορῶν οὐδῶν ἐκασταχοῦ τοῖς τε τῶν δήμων προστάταις τοὺς Ἀθηναίους ἐπάγεσθαι καὶ τοῖς ὀλίγοις τοῖς Λακεδαιμονίοις*.

populaire à Corcyre (troubles de 427³²) et de 425³³) et à Mégare (troubles de 424³⁴). De même Xénophon raconte qu'à Elis les partisans de Xénias, dans l'intention de livrer leur ville aux Lacédémoniens, massacrèrent quelques-uns de leurs adversaires, en particulier un homme qu'ils prirent pour Thrasydée, le *προστάτης τοῦ δήμου*. Le peuple demeura atterré, jusqu'au moment où il découvrit l'erreur des conjurés. Immédiatement, la résistance s'organisa; les auteurs de ce coup d'Etat manqué n'eurent que le temps de se réfugier auprès du roi Agis³⁵).

Là donc où une faction oligarchique était aux prises avec une faction démocratique, les auteurs athéniens³⁶) qualifient le chef de celle-ci de *προστάτης τοῦ δήμου*. C'est dans un sens analogue que l'expression apparaît dans la *République*. Le peuple, écrit Platon, a l'habitude de se choisir un «protecteur» (*προστάτης*), de le nourrir et de l'engraisser; ce protecteur, pour accroître sa puissance, fait miroiter aux yeux du peuple l'abolition des dettes et le partage des terres; il entre ainsi en guerre ouverte avec les gens aisés et finit, s'il n'est pas assassiné, par devenir un tyran. Car, de toute évidence, c'est là, et non ailleurs, que prend racine la tyrannie: *Τοῦτο μὲν ἄρα ... δῆλον, ὅτι, ὅταν περ φύηται τύραννος, ἐκ προστατικῆς ῥίξης καὶ οὐκ ἄλλοθεν ἐκβλαστάνει*³⁷).

Mais, si ce caractère démocratique est incontestable, discerne-t-on le moindre indice que le *προστάτης τοῦ δήμου* ait été à Athènes le chef reconnu d'un parti politique constitué? On constate que si, parfois, un homme est parvenu à se faire reconnaître par le *δῆμος* comme son *προστάτης* incontesté, en d'autres occasions les auteurs parlent de plusieurs *προστάται* ou de plusieurs démagogues qui aspiraient à jouer ce rôle. Ainsi, en 404, au dire de Lysias, les adversaires de la démocratie, considèrent les taxiarches, les stratèges et les *προεσθηκότες τοῦ δήμου* comme les seuls obstacles sérieux à leur projet de renverser le régime, se débarrassèrent du principal d'entre eux, Cléophon, qu'ils réussirent à faire condamner pour abandon de poste³⁸). Nous pouvons présumer que, parmi les *προεσθηκότες* auxquels fait allusion Lysias, il faut compter des démagogues tels qu'Archédemos, désigné expressément par Xénophon comme *προστάτης τοῦ δήμου* deux ans auparavant, lors de l'affaire des Arginuses³⁹). Une situation analogue devait exister en 415. Comme on l'a vu, en effet, la présence d'Alcibiade empêchait alors les démagogues, dont le plus influent semble avoir été Androclos, de *τοῦ δήμου βεβαίως προεστάναι*⁴⁰).

³²) Thuc. III 75, 2.

³³) Thuc. IV 46, 4.

³⁴) Thuc. IV 66, 3.

³⁵) Xen. Hell. III 2, 27-29.

³⁶) Aux auteurs qui ont été cités, on peut joindre Enée le Tacticien (Pol. II 7sq.), qui qualifie de *προστάται τοῦ δήμου* les chefs des factions populaires à Argos, lors du *συνταλισμός* de 370, à Corcyre, lors des troubles contemporains de la garnison de Charès (361-360) et à Héraclée du Pont.

³⁷) Plat. Resp. 565c-566d.

³⁸) Lys. XIII 7; cf. n. 16.

³⁹) Xen. Hell. I 7, 2; cf. n. 17.

⁴⁰) Thuc. VI 28: *Καὶ αὐτὰ ὑπολαμβάνοντες οἱ μάλιστα τῷ Ἀλκιβιάδῃ ἀχθόμενοι ἐμποδῶν ὄντι σφίσι μὴ αὐτοῖς τοῦ δήμου βεβαίως προεστάναι*. Comp. II 65, 11.

C'est en 411 et en 404 que la situation semble avoir été la plus complexe. En 411, les conjurés massacrèrent à Athènes un certain Androclès qui, «plus qu'aucun autre, jouait alors le rôle de protecteur du peuple» (... *Ἀνδροκλέα τέ τινα τοῦ δήμου μάλιστα προεσιῶτα*)⁴¹). A la même époque, Thucydide parle de οἱ ... *προεσιῶτες ἐν τῇ Σάμῳ καὶ μάλιστα Θρασύβουλος*⁴²). Il nous apprend en outre que Thérarmène et quelques autres hommes politiques compromis dans la révolution, impressionnés par le prestige dont jouissait Alcibiade et conscients de la précarité du nouveau régime, luttèrent de vitesse à qui se ferait le premier reconnaître comme *προστάτης τοῦ δήμου* (*ἡγωνίζετο οὖν εἰς ἕκαστος αὐτὸς πρῶτος προστάτης τοῦ δήμου γενέσθαι*)⁴³).

De même en 404-403, tandis qu'un des *προστάται*, Cléophon, avait été exécuté⁴⁴), il s'en trouvait au moins deux autres, Thrasybule et Archinos, à Phylé⁴⁵); et, à Athènes, les Trente craignaient que Thérarmène ne devînt *προστάτης τοῦ δήμου* et ne renversât leur régime (*φοβηθέντες μὴ προστάτης γενόμενος τοῦ δήμου καταλύσῃ τὴν δυναστείαν*)⁴⁶).

Dans aucun des textes que nous venons de passer en revue, le *προστάτης τοῦ δήμου* n'apparaît comme le chef d'un parti politique constitué. On ne trouve d'ailleurs nul indice qu'à l'époque de la guerre du Péloponèse ou auparavant il ait existé un parti démocratique dûment organisé dont les personnages qualifiés de *προστάται τοῦ δήμου* par leurs contemporains auraient été successivement les chefs reconnus. On voit tout au contraire tantôt un Cléon exercer sur le peuple un ascendant presque irrésistible, tantôt plusieurs démagogues rivaliser pour se faire reconnaître par ce peuple comme son *προστάτης*, tantôt même personne ne parvenir à occuper cette situation.

Le *προστάτης* apparaît donc comme l'homme de confiance du *δῆμος*. Mais que faut-il entendre au juste par *δῆμος*? On constate que Nicias, qui jouissait de la confiance d'une importante partie du corps civique et qui professait des idées sincèrement démocratiques, n'est nulle part qualifié de *προστάτης τοῦ δήμου*. *Δῆμος*, dans cette expression, a donc un sens restreint⁴⁷); il ne désigne pas le peuple athénien dans son entier, mais seulement les classes inférieures, tant au point de vue social qu'au point de vue économique. C'est ainsi que, dans les *Mémoires*, à la question de Socrate: *Τί νομίζεις δῆμον εἶναι*; Euthydème répond: *Τοὺς πένητας τῶν πολιτῶν ἔγωγε*⁴⁸). A Athènes, ce peuple, élément avancé de la démocratie et

⁴¹) Thuc. VIII 65, 2.

⁴²) Thuc. VIII 81, 1.

⁴³) Thuc. VIII 89, 4.

⁴⁴) Lys. XIII 7; cf. n. 16.

⁴⁵) Aesch. II 176.

⁴⁶) Ar. Const. Ath. XXXVI 1.

⁴⁷) *Δῆμος* apparaît très souvent avec le sens de plèbe, bas peuple (cf. les exemples du Thesaurus, s.v.). Par extension, il prit le sens de «partisans de la démocratie» et même de «régime démocratique» (d'où l'expression très fréquente de *καταλύειν τὸν δῆμον*, renverser la démocratie). En français dans le vocabulaire politique des partis avancés et dans la langue de l'aristocratie, peuple a pris un sens analogue.

⁴⁸) Xen. Mem. IV 2, 37.

soutien de la politique impérialiste, était constitué par la population de la ville et du Pirée, riches exceptés. Un texte de la *République des Athéniens* est particulièrement significatif à cet égard : l'auteur y oppose le peuple (*δῆμος*), partisan de la guerre à outrance, aux paysans (*γεωργοῦντες*) et aux riches (*πλούσιοι*)⁴⁹.

Le *προστάτης τοῦ δήμου*, c'est donc celui qui se fait le champion des aspirations de ce prolétariat urbain, dont le rôle à l'assemblée, grâce à sa concentration dans l'agglomération que formaient Athènes et ses ports, fut toujours plus important que celui du prolétariat agricole et de la classe paysanne dispersés sur tout le territoire ; c'est le plus influent des démagogues, celui que le *δῆμος* reconnaît comme son principal porte-parole et son protecteur.

Mais pas plus que le *δημαγωγός*, le *προστάτης* n'était un personnage officiellement reconnu⁵⁰. Il jouissait d'une situation de fait, non de droit ; et quand personne ne parvenait à s'imposer, il y avait plusieurs *προστάται*, ou tout au moins plusieurs démagogues en compétition pour se faire reconnaître par le *δῆμος* comme tels.

Le *προστάτης τοῦ δήμου* n'est pas à proprement parler un chef de parti ; c'est à tort par conséquent que traducteurs et historiens le qualifient de *chef du parti démocratique*⁵¹. Il n'a, en effet, derrière lui aucun parti organisé ; il ne dépend d'aucun comité ; luttant seul, il doit, lors de chaque assemblée et à propos de chaque question, reconquérir de haute lutte une majorité dont aucune discipline de parti n'assure la cohésion et la stabilité.

III

Pour désigner les groupements et tendances qui se sont affrontés dans les luttes politiques, les auteurs attiques disposent d'une grande variété d'expressions qu'on peut classer en trois catégories, selon qu'elles désignent des groupes sociaux, indiquent des opinions politiques ou comportent un jugement de valeur.

1. Mots qui désignent des groupes sociaux

a) *Tendance démocratique et radicale* (représentée par le peuple de la ville du Pirée).

Le mot le plus fréquemment employé est *δῆμος* ; on trouve aussi *οἱ δημόται*, *οἱ δημοτικοί*⁵², *τὸ πλῆθος*, *οἱ πολλοί* (ces deux derniers termes opposés le plus souvent à *οἱ ὀλίγοι*). *Ὁ ὄχλος*, plus rare, a un sens dépréciatif. *Οἱ πένητες*, *οἱ ἄποροι*, *οἱ οὐκ ἔχοντες* (Eur. Suppl. 240) mettent l'accent sur la condition économique des citoyens qui composaient le *δῆμος*, et dont la plupart dépendaient des *μισθοί*.

⁴⁹) II 14.

⁵⁰) A Tégée, trois magistrats, dont les attributions ne sont pas connues (peut-être présidaient-ils l'assemblée), portaient le titre de *προστάται τοῦ δήμου* (Syll.³ 501). Ceux d'Athènes n'ont certainement pas été des magistrats.

⁵¹) Les Allemands conservent parfois avec raison le terme de Prostatès.

⁵²) Ce mot a parfois simplement le sens de « gens du peuple », parfois celui de « partisan de la démocratie ». Les dictionnaires donnent de nombreux exemples pour l'une et l'autre acception.

La *République des Athéniens* (I 2) oppose οἱ πολλοὶ καὶ πένητες à οἱ ὀλίγοι καὶ πλούσιοι⁵³).

b) *Tendances aristocratique et oligarchique.*

Le plus souvent on trouve l'expression οἱ ὀλίγοι ou des mots tels que οἱ γνώριμοι, οἱ εὐγενεῖς, οἱ ἐπιεικεῖς, οἱ ἐπιφανεῖς, qui insistent sur l'origine aristocratique des partisans de la politique réactionnaire. De nombreux termes mettent l'accent sur leur situation matérielle aisée (οἱ πλούσιοι, οἱ εὐποροί, οἱ τὰ χρήματα ἔχοντες, οἱ τὰς οὐσίας ἔχοντες) ou sur leur puissance économique et politique (οἱ δυνατοί, οἱ δυνατώτατοι). Euripide (Suppl. 238) oppose οἱ ἄλβιοι à οἱ οὐκ ἔχοντες⁵⁴).

c) *Tendance modérée.*

On trouve, mais très rarement, des expressions telles que τὸ μέσον, οἱ μέσοι, οἱ διὰ μέσον (Thuc. VIII 75, à propos de ceux qui, à Samos, en 411, empêchèrent le massacre des partisans de l'oligarchie), ἡ 'ν μέσῳ μοῖρα. Cette dernière expression signifie, à proprement parler, la classe moyenne, dont Euripide remarque qu'elle est la sauvegarde des cités (σώζει πόλεις)⁵⁵).

On notera encore l'opposition, dans la *République des Athéniens* (II 14), du δῆμος et des γεωργοῦντες καὶ πλούσιοι.

2. *Mots qui indiquent une opinion politique*

De tels mots sont fréquents surtout dans les textes où il est question des révolutions qui se succédèrent de 411 à 403. Pendant cette période, en effet, l'enjeu des luttes politiques était la forme même de l'Etat. Les partisans du régime démocratique, auquel on appliquait souvent le nom de δῆμος, sont qualifiés de δημοτικοί ou de δημοκρατικοί, tandis que leurs adversaires sont appelés ὀλιγαρχικοί. On trouve également une foule d'expressions contenant les mots δημοκρατία, δημοσ, ὀλιγαρχία, ἐταρεία. A la fin du Ve siècle, les modérés groupés autour de Thérémène se traitaient eux-mêmes de «partisans de la constitution des ancêtres» (οἱ δὲ τὴν πάτριον πολιτείαν ἔζητον)⁵⁶).

Pour désigner les partisans de la guerre et de la paix pendant la guerre du Péloponèse, on a dû employer des expressions comme οἱ νέοι καὶ πολεμοποιοί et οἱ εἰρηνοποιοί καὶ πρεσβύτεροι⁵⁷). Notons encore la phrase suivante de Plutarque: Τοὺς μὲν οὖν εὐπόρους καὶ πρεσβυτέρους καὶ τῶν γεωργῶν τὸ πλῆθος αὐτόθεν εἰρηρικὸν εἶχεν⁵⁸).

⁵³ [Xen.] Resp. Ath. I 2; comp. Xen. Mem. IV 2, 57 (cité à la p. 207).

⁵⁴ Hors d'Athènes, Hérodote désigne sous le nom cocasse de παχέες les oligarques de Paros, Chalcis, Egine et Megara Hyblaea (V 30. V 77. VI 91. VII 156).

⁵⁵ Eur., Suppl., 244: Τριῶν δὲ μοιρῶν ἡ 'ν μέσῳ σώζει πόλεις. Le passage des *Suppliantes* qui contient ce vers est généralement considéré comme interpolé, mais il est probablement d'Euripide lui-même. On l'aura vraisemblablement emprunté à une autre de ses tragédies lors d'une reprise des *Suppliantes*.

⁵⁶ Ar. Const. Ath. XXXIV 3.

⁵⁷ Plut. Nic. XI.

⁵⁸ Plut. Nic. IX; comp. [Xen.] Resp. Ath. II 14.

3. Mots qui impliquent un jugement de valeur

Dans les textes de tendance aristocratique, tels que la *République des Athéniens* et les passages d'inspiration théraménienne de la *Constitution d'Athènes*, ainsi que chez les comiques, on trouve de nombreux mots qui impliquent un jugement de valeur. Les aristocrates se traitaient eux-mêmes de *γνώριμοι*, *ἐπιφανεῖς*, *ἐπαικεῖς*, *εὐγενεῖς*, *γενναῖοι*, *καλοὶ καγαθοί*, *χαρίεντες*, *χρηστοί*, *ἐσθλοί*, *βέλτιστοι*, *ἄριστοι* et exprimaient leur mépris pour les démocrates par des mots tels que *δειλοί*, *χείρους*, *μοχθηροί*, *πονηροί*, *ὄχλος*. Le sens premier de *πονηρός* est: laborieux, qui travaille (étymologie: *πόνος*; cf. p. ex. Ar. Vesp. 466: *πονωπόνηρε*)⁵⁹). Or le travail manuel était souvent considéré comme servile, dégradant, indigne d'un homme libre. *Πονηρός* a ainsi pris, peu à peu, un sens analogue à celui des mots français manant et vilain.

On trouve chez Aristote l'opposition entre *πονηροκρατεῖσθαι* et *ἀριστοκρατεῖσθαι* (Pol. 1294a). Aristophane traite constamment les démagogues et les *προστάται τοῦ δήμου* de *πονηροί* (p. ex. Pax 681. Eccl. 176). *Μοχθηρός* est souvent employé dans le même sens (Thuc. VIII 73,3; Plut. Ar. VII; Schol. in Ar. Eq. 1303; comp. Xen. Hell. I 4, 13; Thuc. VI 69; Plut. Nic. XI).

On peut enfin ranger sous cette troisième rubrique le terme de *σώφρονες* appliqué par le modéré Thucydide (IV 28, 5) aux modérés adversaires de Cléon en 425.

Comme on le voit aucun de ces termes ne désigne à proprement parler un parti politique; ce n'est guère que dans la période troublée de la fin de la guerre du Péloponèse, ou pour décrire les luttes politiques antérieures à l'instauration définitive de la démocratie, que les auteurs désignent les groupes ou factions adverses par le nom du régime qu'ils soutenaient. A l'époque de la restauration démocratique de 403, on parla bien plus des «gens du Pirée» (*οἱ ἐκ Πειραιῶς*) et des «gens de la ville» (*οἱ ἐξ ἄστεως*) que des démocrates et des partisans de l'oligarchie (cf. en particulier Lys. XII 92sq.; Plat. Menex. 243e).

IV

Ainsi, en serrant de près les textes où il est question du *προστάτης τοῦ δήμου*, nous n'avons rien trouvé qui permette de supposer que ce personnage ait jamais été le chef d'un parti politique constitué. Et les sondages effectués dans le vocabulaire politique des Athéniens n'ont pas révélé de terme désignant, à proprement parler, un parti. Cette double enquête a donc donné un résultat négatif, résultat que vient corroborer le silence de nos sources sur ces prétendus partis. Car, s'il en avait existé, il serait pour le moins étrange qu'aucun texte ne fit la moindre allusion à leur organisation intérieure, ni à leur intervention dans les affaires de la cité. Et on ne saurait comprendre que le grec n'eût pas de mot qui correspondît au

⁵⁹) Cf. Whibley, *Political parties in Athen during the peloponesian war*, p. 48 n. 2.

français parti politique. Or il n'en a pas. *Στάσις* sert en effet à désigner les factions aux prises dans des troubles civils, non les mouvements d'opinion et les tendances politiques dans une démocratie où règne la légalité⁶⁰). Et les Grecs modernes qui pourtant empruntent le vocabulaire de leur *καθαρεύουσα* à la *κοινή* et au grec byzantin, ont dû adopter pour désigner les partis politiques le mot *κόμμα* qui jamais, dans l'Antiquité, n'eut ce sens⁶¹).

Pour quiconque cherche à se représenter concrètement la vie publique à Athènes, cette absence de parti s'explique aisément. Le peuple, en effet, y avait conservé presque intégralement l'exercice du pouvoir. Il se réservait de décider lui-même directement de toutes ses affaires. Inutile dès lors de s'organiser en partis pour défendre ses intérêts, ou pour désigner des mandataires, comme dans les démocraties parlementaires modernes. De toute façon, à l'assemblée, c'était l'opinion de la majorité qui l'emportait. Pour réussir, il suffisait que l'homme politique sût grouper autour de lui la majorité par la persuasion de son éloquence et la solidité de ses arguments.

De nos jours, très fréquemment, on voit les partis mettre en avant des personnalités médiocres, qui eussent été incapables de s'élever à une situation en vue par leurs seuls talents, et demeurent par conséquent les obligés et les instruments du parti qui les y a placés. D'où cette impression, qui, souvent, nous opprime, d'être gouvernés par de pâles marionnettes dont les fils sont tirés à notre insu dans des comités plus ou moins secrets constitués le plus souvent de spécialistes de la combinaison (nous aimons à dire «combine») politique auxquels notre estime et notre respect ne sont nullement acquis. Au point que beaucoup se dégoûtent de la politique, et, s'en détournant, trahissent leurs devoirs civiques.

A Athènes, au contraire, pour parvenir aux honneurs et au pouvoir, des talents exceptionnels étaient en principe nécessaires. Sans le soutien d'aucun parti, l'homme politique devait affronter l'assemblée; il lui fallait, par la puissance persuasive de son éloquence, défendre ses idées et assurer leur triomphe en les faisant adopter par la majorité.

L'opinion publique, d'autre part, n'était pas soumise aux constantes pressions des partis, de leur propagande et de leurs journaux; elle jouissait, en fait, d'une liberté beaucoup plus grande que la nôtre. D'où la spontanéité des décisions de l'assemblée, qui, comme le remarque V. Martin⁶²), contraste singulièrement avec les jeux faits d'avance dans nos parlements. Ne vit-on pas, lors de la révolte de Lesbos, l'Ecclésiaste se laisser persuader par Cléon, prendre des décisions inouïes de cruauté, puis se raviser le lendemain, et, écoutant la voix de la philanthropie, qui

⁶⁰ *Στάσις* signifie aussi fréquemment sédition, guerre civile (cf. p. ex. Plat. Leg. 629d: ... *ὁ καλοῦμεν ἅπαντες στάσιν, ὃς δὴ πάντων πολέμων χαλεπώτατος* ...). Le seul auteur où nous l'ayons trouvé dans un sens voisin de «parti politique» est Plutarque, qui s'en sert pour désigner l'ensemble des partisans de Nicias ou d'Alcibiade (Nic. XI; Alc. XIII; comp. Ar. VII).

⁶¹ On peut noter un emploi analogue de *μέρος* par Plutarque (Praecept. ger. reip. X 805d): ... *διεστώσης ἐς τρία μέρη τῆς πόλεως* ...

⁶² Op. cit. p. 33.

s'exprima ce jour-là par la bouche d'un certain Diodote, dont seule cette intervention nous a conservé le souvenir, annuler ses précédentes décisions.

Il serait donc sage d'éviter les mots *parti* et *parti politique* pour désigner les grandes tendances qui se manifestaient dans le corps civique d'Athènes et représentaient les constantes de la vie politique. Ces tendances, en effet, qui résultaient à la fois de différences sociales, d'intérêts économiques opposés, de traditions familiales, de divergences d'opinions et de tempérament, de conflits de générations, ne se constituèrent jamais en partis tant que régna la légalité. Rien de plus fluctuant que la majorité politique à Athènes; elle se cristallisait, lors de chaque assemblée, selon l'impression faite par les orateurs, les mouvements généraux de l'opinion, la situation intérieure et extérieure de la République. Elle se formait sous le feu des discours, et changeait parfois de camp d'un jour à l'autre (affaire de Lesbos). C'est autour des hommes politiques, plutôt qu'autour d'idées abstraites et de programmes généraux, que se groupait l'opinion; c'est à propos de questions concrètes que se départageaient les voix. De sorte que le plus judicieux serait de s'en tenir à des expressions telles que les partisans de Cléon, de Nicias ou d'Albiciade; les partisans ou les adversaires de la guerre, de la paix, de l'expédition de Sicile; le peuple, les pauvres, les riches, les paysans, les aristocrates, les conservateurs, les modérés; les tenants du régime démocratique ou oligarchique. On donnerait ainsi de la vie politique athénienne une image infiniment plus conforme à la réalité historique.

«Sententiae» in Cäsars Commentarien

Von *Rudolf Preiswerk*

Im Jahrgang 1931 von *The classical Review* bespricht J. D. Craig auf S. 107 bis 110 unter der Überschrift «The general reflection in Caesar's commentaries» diejenigen Stellen in Cäsars Commentarien, in denen einzelne Vorfälle mit allgemeinen Erfahrungstatsachen, Gesetzen des menschlichen Seelenlebens oder Lebensregeln in Verbindung gebracht werden. Er führt 10 Beispiele aus dem Gallischen, 16 Beispiele aus dem Bürgerkriege an; sie werden nach sachlichen Gesichtspunkten geordnet. Craig macht keinen Versuch, die besprochene Erscheinung als Ganzes zu erklären; er überläßt es dem Leser, weitere Schlüsse zu ziehen.

Auf S. 108/09 seines «Cäsar, der Schriftsteller und sein Werk»¹⁾ streift Hans Oppermann, ohne den Aufsatz von Craig zu kennen, den gleichen Gegenstand. Aus dem Gallischen Kriege werden 5, aus dem Bürgerkriege 12 Beispiele von Betrachtungen allgemeiner Art erwähnt. Oppermann hebt die Tatsache hervor, daß sie im Bürgerkriege zahlreicher sind als im Gallischen; mit Grund führt er ihre größere Häufigkeit im B.c. auf ein «Anwachsen des gedanklichen Elements» zurück, das «von einem größeren Abstand zwischen dem Schriftsteller und seinem Stoff» herrühre. Unzutreffend ist dagegen seine Bemerkung: «Ein solches Bestreben, hinter dem einzelnen Vorgang allgemeine Normen zu erkennen, ja, die Einzelheit nur als Erscheinungsform eines solchen Gesetzes zu sehen, kennt das B.G. nicht.» Vielmehr sind die allgemeinen Sätze in beiden Werken Cäsars sowohl dem Inhalt als der Form nach durchaus gleichartig.

Nach unserer Zählung stehen im B.G. 10 sichere Beispiele, nämlich B.G. I. 14, 4–5; III. 10, 3; 18, 6; 26, 4; V. 33, 1; VI. 14, 4; 30, 2; 35, 2–3; VII. 26, 4; 84, 4–5, im B.c. dagegen 17, nämlich B.c. I. 21, 1–2; 44, 1–2; 52, 1; 72, 2; 85, 4; II. 4, 3–4; 8, 3; 27, 2; 39, 4; 41, 8; III. 1, 3; 28, 4–6; 32, 5; 36, 1; 68, 1; 92, 4–5; 104, 1. Dazu kommen 2 zweifelhafte Fälle: B.G. VII. 3, 2–3, eine Stelle, die sich in der Form, nicht aber im Inhalt an die genannten Wendungen anschließt, und B.c. III. 51, 4, wo eine rein militärische Sache (der Unterschied zwischen Ober- und Unterfeldherr) dargelegt wird. Die von Oppermann angeführte Stelle B.c. III. 20, 3 und die von Craig erwähnte Stelle B.G. V. 33, 4–5 sind in Form und Inhalt von den übrigen Ausdrücken allzu verschieden, als daß sie hier behandelt zu werden brauchten.

Die eben erwähnten Äußerungen allgemeiner Art sind so bedeutsam, daß ihre

¹⁾ Neue Wege zur Antike, II. Reihe, Heft 2.

nochmalige Besprechung für gerechtfertigt gelten darf, zumal da bisher wenig über ihre Entstehung und ihre sprachliche Gestaltung gesagt worden ist. Von der letzteren soll zuerst die Rede sein.

I.

Selten wird das Allgemeine voran, der einzelne Vorfall nachgestellt, wobei der einzelne Vorfall als Beleg für den allgemeinen Satz dient: B.G. VI. 30, 2. Der Eburonenfürst Ambiorix entwischt Cäsars Reitern und ihrem Offizier Basilus: *multum cum in omnibus rebus tum in re militari potest fortuna. Nam <ut> magno accidit casu, ut in ipsum (Ambiorigem) incautum etiam atque imparatum (Basilus) incideret ... sic magnae fuit fortunae ... raedis equisque comprehensis ipsum (Ambiorigem) effugere mortem.* Vergleiche B.c. III. 68, 1 (2–3. 69. 70). Sed fortuna quae plurimum potest *cum in reliquis rebus tum praecipue in bello*, parvis momentis magnas rerum commutationes efficit; *ut tum accidit ...*

Vorangestellt, aber zu gleicher Zeit mit dem nachfolgenden Einzelbeispiel von vornherein verbunden wird der allgemeine Satz B.G. VI. 35, 2 (3–10. 36–41): die Sugambres kommen über den Rhein in der Absicht, das Land der Eburonen zu plündern, greifen dann aber das Lager des Q. Cicero an: *hic quantum in bello fortuna possit et quantos adferat casus cognosci potuit ...* Vergleiche B.c. III. 28, 4–6 *hic cognosci licuit quantum esset hominibus praesidii in animi firmitudine. tirones enim ...*

Viel häufiger sind die Stellen, wo der einzelne Vorfall durch die allgemeine Regel erläutert oder begründet wird. Dabei wird entweder die Regel vollständig ausgesprochen wie in B.G. VII. 26, 4, wo Cäsar erzählt, daß die Gallier mit Preisgabe der Frauen und Kinder aus Avaricum fliehen wollen: *ubi eos (= viros) in sententia perstare (matres familiae) viderunt, quod plerumque in summo periculo timor misericordiam non recipit, conclamare et significare de fuga Romanis coeperunt.* Oder es wird bloß gesagt, daß Vorfälle von der Art des erzählten in bestimmten Lagen und Verhältnissen regelmäßig wiederkehren wie in B.c. III. 1, 2–3 ... *cum fides tota Italia esset angustior, neque creditae pecuniae solverentur, (Caesar) constituit ut arbitri darentur; per eos fierent aestimationes possessionum ... hoc et ad timorem novarum tabularum tollendum minuendumque, qui fere bella et civiles dissensiones sequi consuevit, et ad debitorum tuendam existimationem esse aptissimum existimavit.*

Wenn die allgemeine Regel das einzelne Geschehnis erläutert, so nimmt sie bisweilen die Gestalt eines selbständigen begründenden Satzes an: B.G. VII. 84, 4–5 *multum ad terrendos nostros (vor Alesia) valet clamor qui post tergum pugnantibus existit ... omnia enim plerumque quae absunt vehementius hominum mentes perturbant.* Vergleiche B.G. I. 14, 4–5. B.c. III. 51, 4. – B.c. II. 27, 2. Zwei Centurionen fliehen mit 22 Gemeinen aus dem Lager Curios ins Lager des Pompejaners Attius Varus bei Utica: *hi sive vere quam habuerant opinionem ad eum perferunt, sive auribus Vari serviunt – nam, quae volumus, ea credimus libenter, et quae sen-*

timus ipsi, reliquos sentire speramus – confirmant quidem certe totius exercitus animos alienatos esse a Curione ... Vgl. B.c. III. (20, 3) 36, 1.

Öfters erscheint die Regel als Relativsatz: B.G. III. 26, 4. Während die römische Hauptmacht das gallische Lager von vorne zu erstürmen sucht, läßt P. Crassus dasselbe durch eine Nebenabteilung von hinten besetzen: *tum vero clamore ab ea parte audito nostri redintegratis viribus, quod plerumque in spe victoriae accidere consuevit*, acrius impugnare coeperunt. – B.G. V. 33, 1. Tum demum Titurius, ut qui nihil ante providisset, trepidare et concursare cohortesque disponere, haec tamen ipsa timide atque ut eum omnia deficere viderentur; *quod plerumque iis accidere consuevit* qui in ipso negotio consilium capere coguntur. Vgl. B.c. I. 52, 1; 85, 4; III. 1, 3; 32, 5.

Wiederholt wird der allgemeine Satz durch ein begründendes *quod* eingeleitet: B.c. III. 92, 4–5. Pompejus erlaubt seinen Soldaten bei Pharsalus nicht, den Truppen Cäsars entgegenzugehen. *quod nobis quidem nulla ratione factum a Pompeio videtur, propterea quod* est quaedam animi incitatio atque alacritas innata omnibus quae studio pugnae incenditur ... Vgl. B.G. VII. 26, 2; B.c. I. 21, 1–2; III. 92, 3 und B.G. III. 18, 6, wo neben die besonderen Gründe, die den Überfall des von Sabinus befehligten Lagers zur Folge haben, eine Gewohnheit tritt, die allen Menschen gemeinsam ist: *multae res ad hoc consilium Gallos hortabantur: superiorum dierum Sabini cunctatio, perfugae confirmatio, inopia cibariorum ... spes Veneti belli, et quod fere libenter homines id quod volunt credunt.*

An zwei Stellen kann man im Zweifel sein, ob das die Regel einleitende *quod* als ein Relativpronomen oder als die begründende Konjunktion aufzufassen sei: B.G. VI. 14, 4. In den Druidenschulen wird nichts aufgeschrieben: *id mihi duabus de causis instituisse videntur, quod neque in vulgus disciplinam efferri velint, neque eos qui discunt litteris confisos minus memoriae studere, quod fere plerisque accidit* ut praesidio litterarum diligentiam in perdiscendo ac memoriam remittant. – B.c. I. 44, 1–2. Die Pompejaner in Spanien haben sich die Kampfweise der Eingeborenen angewöhnt: *quod fere fit*, quibus quisque in locis miles inveteraverit, ut multum earum regionum consuetudine moveatur.

Einmal dient das vergleichende *ut* dazu, auf die regelmäßige Wiederkehr eines Vorgangs hinzuweisen: B.c. 41, 8 hi (die Soldaten des Curio) de sua salute desperantes, *ut* extremo vitae tempore homines facere *consuerunt*, aut suam mortem miserabantur aut parentes suos commendabant ...

Das begründende *ut* treffen wir B.c. II. 8, 3 an, wo von einem Belagerungsturm vor Massilia die Rede ist: *Postea vero, ut est rerum omnium magister usus, hominum adhibita sollertia inventum est magno esse usui posse, si haec esset in altitudinem turris elata.* – B.c. III. 104, 1. Pompejus wird eingeladen, zum König Ptolemaeus zu kommen: *amici regis ... sive timore adducti ... sive despecta eius fortuna, ut plerumque in calamitate ex amicis inimici existunt ... eum ... ad regem venire iusserunt ...*

Schließlich wird der Gedanke, daß alle Menschen sich von Natur für die Freiheit

begeistern und die Knechtschaft hassen, in einem Akkusativ mit Infinitiv mitgeteilt, dessen übergeordnetes Verbum von einem begründenden cum abhängig ist: B.G. III. 10, 3. Vgl. B.c. I. 72, 2.

Ein eigentümliches Satzgebilde steht B.c. II. 4, 3–4: Die Bewohner von Massilia haben sich von ihrer Niederlage erholt und ihre Flotte wieder instandgestellt: *tali modo instructa classe omnium seniorum matrum familiae virginum precibus et fletu excitati ... non minore animo ac fiducia quam ante dimicaverant, naves conscendunt. communi enim fit vitio naturae ut inusitatis atque incognitis rebus magis confidamus vehementiusque exterreamur; ut tum accidit. Adventus enim. L. Nasidii summa spe et voluntate civitatem compleverat.* Hier begründet der allgemeine Satz die Einzeltatsache; seinerseits wird er wieder durch eine weitere Einzeltatsache begründet. Der Form nach ist mit dieser Stelle B.G. VII. 3. 2–3 verwandt, wo statt einer allgemeinen Regel der Brauch der Gallier erwähnt wird, Neuigkeiten, durch Geschrei weiter zu geben.

II.

Von der Form, deren Stetigkeit auffällt, wenden wir uns dem Inhalt unserer Ausdrücke zu und untersuchen, welchem Stoffgebiet sie entnommen sind. Es ist nicht verwunderlich, daß sich zahlreiche Stellen auf den *Krieg* beziehen. Daß in ihm der Zufall und das Glück eine hervorragende Rolle spielen, und daß Wechselfälle die Folge von unbedeutenden Umständen sein können, weiß Cäsar aus eigener Erfahrung: B.G. VI. 30, 2; 35, 2–3; B.c. I. 21, 1–2; III. 68. 1 ff. Vgl. B.G. VI. 42, 1–2; B.c. III. 10, 6; 27, 1; 72, 4. Der Krieg verändert das wirtschaftliche Leben. Der Getreidepreis steigt nicht nur bei wirklichem Mangel, sondern schon bei unsicherer Zukunft; in Kriegen und bürgerlichen Zwistigkeiten erwacht die Angst vor Aufhebung der Schuldverpflichtungen; bei Geldeintreibungen für Kriegszwecke werden die Zinsen in drückender Weise erhöht: B.c. I. 52, 1; III. 1, 3; 32, 5. Nicht nur mit dem Schwerte, sondern auch in seiner Überlegung soll ein Feldherr seine Überlegenheit zeigen: B.c. I. 72, 2. Die Kriegsweise nichtrömischer Volksstämme geht auf die römischen Soldaten über, die sich lange in ihrem Gebiet aufhalten: B.c. I. 44, 1–2. Angeschlossen sei hier die Beobachtung, daß das Gerücht ungewöhnlichen Geschehnissen vorauseilt; sie betrifft ebenfalls ein kriegerisches Ereignis, die Ankunft Scipios in Mazedonien: B.c. III. 36, 1. Im Kriege zeigt es sich, welchen Nutzen eine starke Seele gewährt, wie die ermahnenden Kräfte durch die Hoffnung auf Sieg erneuert werden, wie die Kampfbegierde, die allen von Natur eingeborene Schwungkraft der Seele zur Entzündung bringt: B.c. III. 28, 4–6; B.G. III. 26, 4; B.c. III. 92, 4–5. Die 3 eben genannten Stellen gehören bereits zu Cäsars Beobachtungen aus dem Gebiete des *menschlichen Seelenlebens*. Er weist auch solche auf, die sich nicht notwendigerweise auf den Krieg beziehen: Alle Menschen lassen sich von Natur für die Freiheit begeistern und hassen die Knechtschaft. Wer sich nicht vor, sondern mitten in einer gefährlichen Aufgabe besinnt,

verliert die ruhige Überlegung. Wer sich auf schriftliche Aufzeichnungen verläßt, schädigt sein Gedächtnis. Die Angst für das eigene Leben läßt bei höchster Gefahr keinen Raum für das Mitleid mit andern. Das Entfernte verwirrt meist mehr als das, was wir vor Augen haben. Allzu hochfahrende und hartnäckige Menschen werden schließlich gezwungen, um das zu bitten, was sie von Anfang verschmäht haben. Unbekannte Dinge flößen uns mehr Zutrauen ein, setzen uns aber auch mehr in Schrecken als bekannte. Die Menschen machen von ihren löblichen Taten gerne viel Aufhebens. Was man will, das glaubt man gern: B.G. III. 10, 3; V. 33, 1; VI. 14, 4; VII. 26, 4; 84, 4–5; B.c. I. 85, 4; II. 4, 3–4; II. 39, 4; B.G. III. 18, 6; B.c. II. 27, 2. Aus *Handwerkerkreisen* mag ursprünglich B.c. II. 8, 3 kommen: *est rerum omnium magister usus*. Zum *Zusammenleben* der Menschen untereinander gehört es, wenn berichtet wird, daß die, welche vor ihrem Abscheiden stehen, entweder ihren Tod bejammern oder für ihre Angehörigen sorgen, und daß sich im Unglück die Freunde in Feinde verwandeln: B.c. II. 41, 8; III. 104, 1. An einer Stelle kommt Cäsar auf die *göttliche Weltregierung* zu sprechen; die unsterblichen Götter gewährend den Menschen vor ihrer Bestrafung, um ihnen später um so mehr wehe zu tun, ein größeres Glück und längere Straflosigkeit: B.G. I. 14, 4–5. Diesen Satz wie auch B.c. I. 85, 4 entnehmen wir nicht unmittelbar Cäsars Erzählung, sondern Reden, die er gehalten hat oder gehalten zu haben vorgibt. Dem gegenüber entstammt der B.c. I. 72, 2 geäußerte Gedanke einer stummen Erwägung Cäsars.

III.

Drei oder (wenn man das *bellum Alexandrinum* dem Hirtius zuschreibt) zwei Fortsetzer von Caesars Commentarien, nämlich A. Hirtius, der Verfasser des Alexandrinischen und der Verfasser des Spanischen Krieges, haben die von uns besprochenen Satzgebilde bemerkt. Sie haben dieselben, wie es scheint, für ein wichtiges Ausdrucksmittel Cäsars angesehen und haben es nachgebildet. Von diesen Nachbildungen führt Craig an (Hirtius) B.G. VIII. 12, 1; 18, 4, B. Alexandrinum 18, 2; 25, 3; 62, 2. Wir fügen bei B. Hispaniense 15, 1; B. A. 26, 3; 43, 4; 75, 3 (77, 1). – B.G. VIII. (11, 2), 12, 1. Cäsar schickt Reiter aus, um die Futterholenden Soldaten zu schützen. *Quod cum cotidie fieret ac iam consuetudine diligentia minueretur – quod plerumque accidit diuturnitate* –, Bellovaci ... *insidias disponunt*, ... Vgl. B.G. VIII. 18, 4. – Das *Bellum Hispaniense* enthält eine Stelle, wo der allgemeine Satz (es handelt sich um eine Kriegserfahrung) dem Einzelfall vorangestellt wird: B.H. 15. 1 (2, 3) *Fere apud exercitus haec est equestris proelii consuetudo: cum eques ad dimicandum dimisso equo cum peditibus congregitur, nequaquam par habetur. id quod in hoc accidit certamine*. – Gleich im Aufbau, doch so, daß eine Beobachtung aus dem Gebiete des Seelenlebens die Kriegserfahrung ersetzt, ist *Bellum Alexandrinum* 18, 2, 3: die Bewohner von Pharos halten den Soldaten Cäsars nicht stand, obschon ihre Häuser ähnlich gebaut sind wie die in Alexandria, und obschon den Römern die Werkzeuge für eine Bestür-

mung fehlen. Sed terror hominibus mentem consiliumque eripit et membra debilitat; *ut tum accidit*. qui se in aequo loco ... pares esse confidebant, idem perterriti ... in aedificiis consistere ausi non sunt. Sonst zieht der Verfasser des Alexandrinischen Krieges die erläuternden Relativsätze vor: B.A. 25, 3–4 (5–6) Euphranor, der auf Cäsars Flotte gegen die Alexandriner kämpft, geht bei Canopus unter. proficiscuntur in ea classe Rhodiae naves atque in his Euphranor, sine quo nulla umquam dimicatio maritima, nulla etiam parum feliciter confecta erat. at Fortuna *quae plerumque* eos quos plurimis beneficiis ornavit, ad duriores casus reservat, superiorum temporum dissimilis Euphranorem prosequatur. Vgl. B.A. 43, 4 fortuna, *quae* plurimum in bellis potest; B.A. 75, 3 ... deorum immortalium benignitate. *qui* cum omnibus casibus bellicis intersunt, tum praecipue eis quibus nihil ratione potuit administrari; B.A. 26, 3 auctoritate ea *quae plerumque* adest victori. Ein vergleichendes *ut* treffen wir B.A. 62, 2 an: ein Teil der spanischen Stämme hält es mit Cassius, ein anderer mit Marcellus, *ut* in civilibus dissensionibus *accidere consuevit*. Eine durch ein begründendes *quod* eingeleitete Bemerkung findet sich schließlich (falls man mit der Cäsarausgabe von Oudendorp-Oberlin, Leipzig 1805. S. 644, das von S und β überlieferte *quodque* beibehalten und statt *recordatione* lesen darf *recordatio* est) in B.A. 77, 1 Tali victoria totiens victor Caesar incredibili est laetitia affectus, *quod* maximum bellum tanta celeritate confecerat; *quodque* subiti periculi *recordatio* est laetior, *quod* victoria facilis ex difficillimis rebus acciderat: weil die Erinnerung an eine unvermutete (oder: bestandene?) Gefahr mehr erfreut (als ein gefahrloser Erfolg). (Kübler-Klotz eoque subiti periculi *recordatione* laetior, *quod* ...)

IV.

Es gehört zu den Eigentümlichkeiten des menschlichen Geistes, im Einzelnen das Allgemeine, im Vorübergehenden das Bleibende, im Zufälligen das Gesetzmäßige zu suchen. In dieser Neigung tritt zunächst ein Stück Lebensklugheit zutage. Man möchte sich vor Überraschungen, die von außen kommen, so gut wie vor eigenen Entgleisungen bewahren; darum hält man sich an die Tatsache der Erfahrung und an allgemeingültige Regeln. Aber von dem gleichen Triebe leitet sich auch die wissenschaftliche Forschung her. Der menschliche Geist trachtet darnach, die Ursachen der Dinge und Erscheinungen kennenzulernen. Diesen Ursachen aber glaubt er näherzukommen, wenn er das Besondere mit dem Allgemeinen verbindet.

Auf eben diese Neigung gehen im letzten Grunde auch Cäsars allgemeine Sätze zurück. Aber welches sind nun die näheren Ursachen seiner Betrachtungen? Es soll im nächsten Abschnitt dargestellt werden, was an ihnen aus seinem eigenen Wesen abzuleiten ist; hier sei von den Anregungen die Rede, die er von außen empfangen hat. Was hat Cäsar für Vorbilder gehabt? Wie erklärt sich das Formelhafte, das den von uns gesammelten Stellen anhaftet? Was ist volkstümlich daran? Was stammt aus dem lateinischen Schulunterricht, was aus den Gepflogenheiten

der Griechen? Nur ein ausgezeichneter Kenner des römischen und griechischen Schrifttums wäre imstande, auf alle diese Fragen eine befriedigende Antwort zu geben. Erschwert wird die Forschung nach der unmittelbaren Abhängigkeit Cäsars dadurch, daß wir aus der Zeit vor ihm kaum zusammenhängende Stücke gleichartiger lateinischer Prosa besitzen.

Zunächst sei festgestellt: Nicht oder wenigstens nicht unmittelbar geschöpft hat Cäsar aus dem reichen Schatze von Weisheitssprüchen, den die griechischen und römischen Dichter darboten. Nirgends führt er einen Vers an, und bei keinem von seinen allgemeinen Sätzen sind wir gezwungen, an die Nachbildung oder Übertragung eines Dichterwortes zu denken. Dagegen sind B.c. II. 8, 3 «Übung macht den Meister» und B.G. III. 18, 6, vgl. B.c. II. 27, 2 «Was man will, das glaubt man gern» *Sprichwörter*²⁾. Mit sprichwörtlichen Redensarten berühren sich auch B.G. V. 33, 1 «Unruhig wird, wer erst mitten in einer Aufgabe seinen Plan faßt», B.G. I. 14, 5 «Die Götter lassen es dem wohlgehen, den sie später strafen wollen»³⁾ und B.c. III. 104, 1, eine Stelle, auf die wir in kurzem zu sprechen kommen werden. Ebenso erinnern die Bemerkungen über die Wichtigkeit des Glücks und des Zufalls, B.G. VI. 30, 2; 35, 2–3; B.c. I. 21, 1–2; III. 68, 1ff., so sehr sie durch des Verfassers eigene Erfahrung bestätigt worden sind, an sprichwörtliches Gedanken-gut⁴⁾. Auch der Gedanke, daß das Entfernte und Unbekannte mehr schrecke als das Gegenwärtige, ist wiederholt ausgesprochen worden⁵⁾.

Wenn Sprichwörter und Lebensregeln schon im täglichen Gespräch, zumal von einfachen Leuten, nicht selten angeführt werden, so haben sie ihren besonderen Platz in der eigentlichen *Rede*. Unwillkürlich greift derjenige, der vor Gericht seinen Gegner schlagen oder in der Volksversammlung seine Zuhörer überzeugen will, zu allgemeingültigen Sätzen. Was bereits im Leben vorhanden war, übernahm die Rednerschule, um es ihrerseits zu vervollkommen und weiterzugeben. Der Auctor ad Herennium erwähnt IV. 24–25 als ein Schmuckmittel der Rede die *sententia*. Er nennt sie eine *oratio sumpta de vita, quae aut quid sit aut quid esse oporteat in vita, breviter ostendit, eine res certa ex vita et moribus sumpta*. Mit *sententia* gibt er das griechische *γνώμη* im Sinne von «Sprichwort, Lebensregel, Erfahrungstatsache, Sinn- oder Sittenspruch» wieder. Überhaupt fußt er auf alter Überlieferung. Schon Aristoteles *Ars rhet.* B. 21 widmet der Figur eine eingehende und wohlüberlegte Besprechung; er bezeichnet die *γνώμη* als eine *ἀπόφασις οὐ μέντοι ... περὶ τῶν καθ' ἑκαστον ... ἀλλὰ καθόλου*⁶⁾. Als Beispiel für die *sententia* führt der Auctor ad Her. neben mehreren Sittensprüchen folgende Erfahrungstatsache

²⁾ A. Otto, *Die Sprichwörter ... der Römer*. S. 359, 97.

³⁾ A. Otto, a. a. O. S. 153: Publ. Syrus 625 Sero in periculis est consilium quaerere. S. 145: Publ. Syr. 173 Fortuna nimium quem fovet stultum facit.

⁴⁾ A. Otto, a. a. O. S. 143. Cic. Phil. V. 26 *Minimis momentis ... maximae inclinationes temporum fiunt, cum in omni casu rei publicae tum in bello et maxime civili ... kann in unmittelbarer Anlehnung an B.c. III. 68, 1 geschrieben worden sein.*

⁵⁾ B.G. VII. 84, 5; Polybius VIII. 26, 2a; Cassius Dio (Boishevain) XIV. 57, 2.

⁶⁾ R. Volkmann, *Rhetorik der Griechen und Römer*². S. 452ff. A. Holmberg, *Studien zur Terminologie und Technik der rhetor. Beweisführung bei lat. Schriftstellern*. S. 121–123, 197–207.

an: 'Qui fortunis alicuius inducti amicitiam eius secuti sunt, hi, simul ac fortuna dilapsa est, devolant omnes. Cum enim recessit ea res, quae fuit consuetudinis causa, nihil superest, quare possint in amicitia teneri'⁷⁾). Die Wahrheit dieses Satzes trat bei der Ermordung des Pompejus in erschütternder Weise zutage. Cäsar spricht sie in verschärfter Form aus, wenn er B.c. III. 104, 1 sagt, daß die Freunde den, der ins Unglück geraten ist, nicht nur verlassen, sondern sogar seine Feinde werden.

Daß *sententiae* von den römischen Rednern wirklich verwendet worden sind, lehrt *Cicero*; er macht gemäß der Vorschrift des Auctor IV. 25 *Sententias interponi raro convenit* allerdings einen maßvollen Gebrauch von ihnen. Seine allgemeinen Sätze enthalten Sprichwörtliches und ähnliche volkstümliche Weisheit, Erfahrungen aus dem politischen Leben, Beobachtungen, wie sie vor Gericht gemacht werden können, in der späteren Zeit des Redners auch deutliche Spuren seiner Beschäftigung mit philosophischen Gegenständen. Dies und jenes erinnert an Cäsar. Wir führen an Rosc. A. 75: Wie nicht jede Feldfrucht und jeder Baum auf jedem Acker wächst, so entsteht nicht jedes Verbrechen in jeder Art zu leben⁸⁾. Cluent. 46 *Iam hoc fere scitis omnes quantam vim habeat ad coniungendas amicitias studiorum ac vitae similitudo*⁹⁾. Mil. 59 *Vides quam sit varia vitae commutabilisque ratio, quam vaga volubilisque fortuna, quantae infidelitates in amicitiiis, quam ad tempus aptae simulationes, quantae in periculis fugae proximorum, quantae timiditates*¹⁰⁾. Phil. I. 8 Cicero wird durch Nachrichten aus Rom davon abgehalten, von Rhegium nach Griechenland hinüberzufahren: *Nec ita multo post edictum Bruti adfertur et Cassi ... Addebant praeterea – fit enim plerumque ut ei, qui boni quid volunt adferre, adfingant aliquid quo faciant id, quod nuntiant, laetius – rem conventuram ...*

Die Herausgabe der *Rhetorica ad Herennium* fällt in Cäsars Jugendzeit. Gewiß ist auch er als Schüler oder Student darauf hingewiesen worden, daß Sinnsprüche und Betrachtungen allgemeiner Art der Rede zum Schmucke gereichen. Ohne Zweifel sind die von uns gesammelten Stellen aus seinen *Commentariis* dem Inhalt nach und, soweit sie vollständige Aussprüche enthalten und nicht bloß die Bemerkung, daß sich das geschilderte Ereignis in bestimmten Lagen wiederhole, auch der Form nach den *sententiae* beizuzählen. Allzu groß ist Cäsars Abhängigkeit von den Gebräuchen der Redelehrer und Redner freilich nicht; denn in der sprachlichen Gestaltung gleichen sich seine und Ciceros allgemeine Sätze nur bis zu einem gewissen Grade. Cicero und mit ihm wohl auch die übrigen römischen Redner haben sich in ihren *sententiae* freier und mannigfaltiger ausgedrückt als Cäsar. Auch bei Cicero stehen wie bei Cäsar die Stellen, wo der allgemeine Satz den Einzelfall erläutert, in der Überzahl gegenüber denjenigen, wo der allgemeine Satz

⁷⁾ Vgl. A. Otto, a. a. O. S. 22.

⁸⁾ Vgl. Plutarchi *Apophthegmata reg. et imp.* p. 172 F.

⁹⁾ Vgl. A. Otto, a. a. O. S. 264.

¹⁰⁾ Vgl. Seneca, *Controversiarum lib. I. praef. 23*: *praeter has translaticias quas proprie sententias dicimus ... tamquam quae de fortuna ... dicuntur.*

vorangestellt wird. Ebenso werden auch bei Cicero die begründenden allgemeinen Regeln öfters mit einem «nämlich» (enim Quinct. 80, Rosc. A. 111, Mil. 11; etenim Phil. XIV. 32; nam Cluent. 70), einem «weil» (propterea quod Quinct. 6; quod Mur. 4) oder einem Relativpronomen (Mil. 56 Martemque communem, qui ...) eingeleitet, oder sie bilden, wie es in Cäsars Commentarien gelegentlich vorkommt, einen abhängigen Fragesatz. Aber nicht selten fehlt eine deutliche sprachliche Verbindung zwischen dem Einzelbeispiel und der Regel (Rosc. A. 84 Sic vita ... Phil. X. 20 Omnes nationes ...). Überhaupt sind der Gedankengang und das Satzgefüge bei Cicero lockerer und reicher. Die bloßen Hinweise auf die Regelmäßigkeit eines Vorfalles liebt er nicht; formelhafte Wendungen sind bei ihm in viel geringerem Maße vorhanden als bei Cäsar.

Freilich kann man von vornherein nicht erwarten, daß die sententiae bei beiden Schriftstellern gleich angewendet werden. Die Commentarien sind ja nicht Reden, sondern Geschichtserzählungen, und wenn auch Cäsar nach der Auffassung des Altertums den eigentlichen Geschichtsschreibern nicht beizurechnen ist¹¹⁾, so hat er doch wie sie das Bedürfnis, den Fluß der Erzählung gelegentlich zu unterbrechen und darauf hinzuweisen, daß Ähnliches wie das Berichtete schon vorgekommen sei, daß sich im Geschichtsverlauf eine gewisse Regelmäßigkeit zeige. Wir haben darum zu prüfen, in welcher Gestalt allgemeine Sätze bei den *Geschichtsschreibern* erscheinen. Dabei ist zu unterscheiden zwischen den sententiae, die der Schriftsteller in seinem eigenen Namen ausspricht, und denen, die er den auftretenden Personen in den Mund legt. Wir werden die letzteren nicht unerwähnt lassen, haben uns aber hauptsächlich mit den ersteren zu befassen.

Selten stehen allgemeine Betrachtungen in den erzählenden Teilen von *Herodots* Geschichtswerk (V. 97 «eine Volksmenge läßt sich leichter betrügen als ein Einzelner»; vgl. III. 38; V. 78; VIII. 3). In den Reden sind sie zahlreicher und gelegentlich stark gehäuft (VII. 10 α, δ, ε, ζ, η); sie können Lieblingsgedanken des Geschichtsschreibers (VII. 10 ε: φιλέει γὰρ ὁ θεὸς τὰ ὑπερέχοντα πάντα κολούειν), aber auch überkommene Weisheit enthalten: das μὴ ἄμα ἀρχῇ πᾶν τέλος καταφαίνεσθαι (VII. 51) wird als παλαιὸν ἔπος bezeichnet. Reden können auch als Ganzes die persönlichen Überlegungen Herodots ersetzen: III. 80–82 (über die Staatsform des persischen Reiches). Schon bei ihm tritt übrigens das formelhafte «pflegt» auf: φιλέει, φιλέουσιν, ἐθέλει (VII. 10 ζ, 50, 157; VIII. 60 γ, 68 γ)¹²⁾.

Noch mehr als Herodot verlegt *Thukydides* seine Urteile und Überlegungen in die Reden seiner Helden. Hier (z. B. III. 37, 1, 3, 4; 38, 1; 39, 4, 5; 40, 1, 2, 3, 6) und in III. 82, wo der Geschichtsschreiber die Wirkungen des Krieges auf die Bevölkerung im allgemeinen schildert, sind sententiae denn auch nicht selten. In den erzählenden Teilen dagegen sind sie nur in geringer Zahl vorhanden und ausnahmslos kurz gefaßt. Oft handelt es sich um bloße Hinweise darauf, daß die mit-

¹¹⁾ Hs. Oppermann, Cäsars Stil. N. Jahrb. f. W. u. J. 1931, S. 112, 113. A. Klotz, Cäsarstudien 1910, S. 1ff.

¹²⁾ Vgl. Schmid-Stählin, Gesch. d. gr. L. II. S. 652

geteilte Erscheinung in bestimmten Lagen einzutreffen pflege: V. 70 ὅπερ φιλεῖ τὰ μεγάλα στρατόπεδα ἐν ταῖς προσόδοις ποιεῖν vgl. III. 81, 5; VII. 69, 2; VIII. 1, 4. Unfreundliche Bemerkungen über die «Menge» stehen II. 65, 4 ὕστερον δ' αὖθις, ὅπερ φιλεῖ ὄμιλος ποιεῖν, (Περικλέα) στρατηγὸν εἶλοντο und VI. 63, 2. Anfänge dieser geringschätzigen Behandlung des «Volkes» finden sich schon bei Herodot (außer V. 97 noch III. 81); sie wiederholt sich bei den späteren Geschichtsschreibern. Neben φιλεῖ weist Thukydides an formelhaften Ausdrücken (z. T. in Reden) auf εἶωθε, πέφυκε, πεφύκασι, εἰωθότες (III. 39, 4, 5; 45, 3; IV. 108, 6).

In den wenigen Reden, die das Werk des Polybios darbietet, fehlen die sententiae nicht. Aber viel öfter trägt der Geschichtsschreiber seine allgemeinen Betrachtungen unvermittelt vor. Sie sind, auch wenn man die eigentlichen Abschweifungen beiseite läßt, nicht selten unerwartet ausführlich. Wie Cäsar (B.c. I. 72, 2; III. 51, 4) ergeht sich Polybios über die Aufgaben eines Heerführers: I. 62, 6; 84, 6, 7; III. 69, 12; 81; X. 17, 1–5; 32, 9–12; XI. 2, 5–8. Seine Bemerkungen über das Kriegsglück gleichen denjenigen Cäsars fast bis zum Wortlaut: II. 4, 5; IX. 12, 2; X. 43, 2; XXVII. 20, 1–2 ὁ καιρὸς ἐν πᾶσι μεγάλην ἔχει μερίδα ... μερίστην δ' ἐν τοῖς πολεμικοῖς = B.c. III. 68, 1; vgl. B.G. VI. 30, 12: fortuna quae plurimum potest cum in reliquis rebus tum praecipue in bello. Wahr, wenn auch nicht neu, sind die Äußerungen über die Unbeständigkeit des Glückes: I. 35, 2; II. 4, 5; 70, 2, 3; XXIII. 12, 4–6; XXX. 10, 1, 2; XXXVII. 5, 2; XXXIX. 5, 3; 19, 2. Der Hinweis auf die blinde Triebhaftigkeit der «Vielen» (XXXIII. 20) und ihre Abhängigkeit von ihren politischen Führern (XI. 29, 9–11; vgl. XXI. 31, 10, 11) wird ergänzt durch beachtenswerte Gedanken über die Bedeutung der hochbegabten oder kraftvollen Einzelpersönlichkeit: (I. 35, 4, 5); VIII. 5, 3; 9, 7; XXXII. 19, 2. Überhaupt treffen wir in den Betrachtungen unseres Geschichtsschreibers neben Selbstverständlichkeiten manche wertvolle Erkenntnisse von dauernder Gültigkeit an, so II. 47, 5 (Könige schätzen Freundschaften und Feindschaften nach dem Nutzen ein), IV. 31, 3–8 (Krieg und Frieden), VIII. 26, 1 (Wechsel zwischen Freiheit und Gewaltherrschaft), XIII. 5, 4–6 (Kraft der Wahrheit), (XXXI. 10, 6); XXXVIII. 5, 2 (Wert des Mitleids mit einem gedrückten Volke). Die sententiae des Polybios können von ähnlicher Kürze sein wie diejenigen anderer Schriftsteller; sie können sich aber auch zu eigentlichen Ketten von Begründungen und Folgerungen auswachsen (II. 6, 11; 7, 1 ff.; III. 81). Meistens werden sie durch ein γάρ (I. 83, 4) mit dem vorher erzählten Einzelereignis verbunden; häufig beginnen sie auch mit einem οὕτως (I. 88, 3). Ein abhängiger Fragesatz steht I. 84, 6–7 τότε γὰρ ἦν συνιδεῖν πηλίκιον ἔχει διαφοράν; vgl. B.c. III. 28, 4–6 (B.G. VI. 35, 2) hic cognosci licuit (potuit), quantum ... Manchmal wird der aufgestellte Satz durch Gleichnisse veranschaulicht: XI. 25, 2, 3; 29, 10, 11. Die oftmaligkeit einer geschichtlichen Erscheinung wird gerne hervorgehoben durch ein εἰώθασι, πέφυκε καὶ φιλεῖ συμβαίνειν, φιλεῖ, φιλεῖ γενέσθαι, συμβαίνειν, εἶωθε γίνεσθαι, εἶωθε: III. 15, 9; IV. 2, 10; 60, 8; V. 93, 4; X. 41, 7; XI. 13, 3; XXI. 41, 1. Diese Wendungen entsprechen den lateinischen Ausdrücken

consuevit, accidere consuevit, consuerunt, fit, solet, amat. Auffallend oft wird der Leser auf das erzählte Ereignis zurückgelenkt durch die Formeln δ καὶ τότε ... συνέβη, ἃ δὴ τότε συνέβαινε, δ καὶ τότε συνέβη γενέσθαι, δ δὴ ... γέγονεν, δ δὴ (τὸ δ' αὐτὸ) συμβαίνει, τοῦτο συνέβη γενέσθαι, ὡς συνέβη γενέσθαι: I. 37, 10; 81, 11; IV. 2, 10; 29, 5; X. 36, 1, 2, 7; XII. 25 g 4; 25 h 3; XIII. 2, 2; 5, 6; XV. 16, 6; 17, 2; XXXII. 27, 9; XXXIII. 17, 3. Die gleichen Ausdrücke erscheinen nicht selten auch an Stellen, wo keine sententia steht: IX. 8, 8; XV. 4, 4. Cäsar und seine Nachahmer (B.G. VII. 3, 2; B.c. II. 4, 4; III. 68, 1; B.H. 15, 1; B.A. 18, 2) drücken sich ähnlich aus: ut (quod) tum accidit. Polybios hat weder die oben angeführten noch die eben besprochenen Wendungen als einziger vor Cäsar gebraucht; wir treffen bei Herodot (V. 92 δ) τὰ δὴ καὶ ἐγένετο, bei Thukydides (IV. 73, 3 = VIII. 47, 1) ὅπερ καὶ ἐγένετο an, allerdings beides nicht nach Erwägungen des Schriftstellers selber. Trotzdem wird man den Eindruck nicht los, Cäsar habe darin und vielleicht in seinen sententiae überhaupt unter dem Einfluß des Polybios gestanden. Eine gewisse Geistesverwandtschaft zwischen den beiden Männern ist unstreitig vorhanden. Im Inhalt liegt noch ein Anklang vor in B.G. III. 10, 3 an Pol. XXI. 22, 7 (Freiheitsliebe aller Menschen).

Die gedankenreichen Einleitungen, Abschweifungen und Reden bei *Sallust* könnten erwarten lassen, daß seine Werke als Ganzes von häufigen Betrachtungen allgemeiner Art durchzogen seien. In Wirklichkeit kommen sententiae in den rein erzählenden Teilen des *Catilina* fast gar nicht, in denen des *Jugurtha* nicht übermäßig oft vor. Manchmal handelt es sich um bloße Hinweise: Cat. 30, 2 id quod in tali re solet (Thuk. III. 81, 5 οἷον φιλεῖ ἐν τῷ τοιοῦτῳ γίνεσθαι); vgl. Cat. 29, 2; Jug. 66, 2; 71, 2. Zur Verbindung des allgemeinen Satzes mit dem erzählten Ereignis dienen außer dem Relativpronomen nam (Cat. 37, 3), quippe (Jug. 53, 8), quia (Jug. 64, 6), uti, sicuti (Jug. 66, 2; 75, 8), sed (Jug. 113, 1). Neben solet und amat (Jug. 41, 3) werden plerumque (Cat. 29, 2; Jug. 7, 5) und plerique (Jug. 75, 8) formelhaft verwendet. Beachtenswert sind die Bemerkungen über die Neuerungssucht der Unbemittelten (Cat. 37, 1–3; vgl. Jug. 66, 2; 86, 3) und über die Unbeständigkeit der menschlichen Verhältnisse (Jug. 104, 2).

Die sententiae der Reden im Geschichtswerk des *Livius* sind behandelt worden¹³⁾; eine eingehende Untersuchung würden auch diejenigen allgemeinen Sätze verdienen, die in den erzählenden Abschnitten vorkommen. Den Sprichwörtern kann beigezählt werden, was XLIV. 40, 3; VIII. 24, 4; II. 47, 11; XLV. 35, 5 (VIII. 31, 7) über die Macht des Glückes, die Unentrinnbarkeit des Verhängnisses, den Ruhm und den Neid gesagt wird¹⁴⁾. Kluge Bemerkungen stehen XXVIII. 25, 14 (wenn es darauf ankommt, die eigene Schuld zu verkleinern, ist man beredt), XXXIV. 54, 8 (der Änderung alter Bräuche stimmt man ungern zu), XLIV. 41, 4 (neue Erfindungen bewähren sich bei einer Erprobung gewöhnlich nicht). Wer des

¹³⁾ The American Journal of Philology Bd. 38, H. V. Canter, Rhetorical elements in Livy's direct speeches. Part I. S. 130–134.

¹⁴⁾ A. Otto, a. a. O. S. 143, 229, 155, 216.

Livius politische Stellung kennt, wundert sich nicht, daß auch er abschätzig über die Menge urteilt: XXIV. 25, 8, 9 *ea natura multitudinis est: aut servit humiliter aut superbe dominatur*; vgl. II. 7, 5; XXXI. 34, 3; XXVIII. 27, 11 (in einer Rede des älteren Scipio = Pol. XI. 29, 9–11; XXI. 31, 10, 11: Volk = Heer; Volksführer = Stürme). In der Form zeigt Livius eine viel größere Beweglichkeit als Cäsar. Wiederholt steht der allgemeine Satz selbständig *vor* dem erzählten Ereignis (XXXI. 34, 3). Neu ist adeo (XXXIV. 54, 8) zur Einleitung der nachgestellten *sententia*. Zur Bezeichnung der oftmaligkeit einer Erscheinung dient u. a. *ferme* (XLV. 35, 5).

Einen reichen Gebrauch von allgemeinen Sätzen macht *Tacitus*¹⁵⁾. Er wendet sie in direkten und indirekten Reden und in der Erzählung an; wir beschränken uns darauf, Beispiele aus der letzteren anzuführen. Die Form der *taciteischen sententia* ist mannigfaltig. Neben der schon von Sallust gebrauchten Formel «was (wie es) in solchen Lagen zu geschehen pflegt» (H. III. 69 *quod in eius modi rebus accidit*) stehen Stellen, wo die Lage mit Namen genannt wird: H. II. 34 *crebris, ut in civili bello, transfugiis*. Die ausgeführte untergeordnete *sententia* beginnt öfters mit *ut* (A. I. 28), oft mit einem Relativpronomen (H. IV. 56), selten mit *nam* oder *enim* (A. IV. 18; H. II. 44). Tritt sie als Kausalsatz auf, so wird sie mit *quia* (A. II. 39) oder *quippe* (H. III. 26) eingeleitet. Aus dem Streben nach Kürze, das den Geschichtsschreiber auszeichnet, erklären sich die *Ablativi absoluti* oder *causae* und die *Appositionen*, in denen allgemeine Wahrheiten ausgesprochen werden: H. I. 22 *cupidine ingenii humani potius obscura credendi*; A. III. 30; H. III. 41. Das uns aus Livius bekannte *adeo* treffen wir A. 19 und XII. 42 an. Vereinzelt finden sich *tantum* (H. III. 57), *tanto*, *quanto*, *et*, *sed*, *nec*, *seu*, *nisi quod*, *nisi si*. Die einzige Stelle in den *Historien* und *Annalen*, wo die allgemeine Regel als selbständiger Satz dem erzählten Ereignis vorangeht, scheint A. XIII. 19 zu sein: *Nihil rerum mortalium tam instabile et fluxum est quam fama potentiae non sua vi nixae*. Goethe hat den Spruch in seine «*Maximen und Reflexionen*» aufgenommen. Möglicherweise nimmt Ranke, dessen Werke überhaupt eine schöne Anzahl wertvoller Geschichtsdeutungen dieser Art enthalten, in seinen «*Römischen Päpsten*» (III. 1) darauf Bezug: «Wollte sich doch nie ein Fürst ... einbilden, daß ihm etwas zugute kommen könne, ... was er nicht mit eigenen Kräften erworben hat!»

Ebenso reich wie in ihrer äußeren Gestaltung zeigt sich Tacitus im Inhalt seiner allgemeinen Sätze. Sie beziehen sich auf das Seelenleben der Einzelnen, auf die Regungen der Masse, auf das Wiederkehrende im politischen Getriebe und im Geschichtsverlauf und fesseln den Leser durch ihre Wahrheit und Tiefe. Auch Tacitus bringt nicht lauter Neues. Die Annahme, daß eine Frau nach dem Verlust ihrer Schamhaftigkeit auch zu anderen Vergehen fähig sei (A. IV. 3), wurde vor Gericht verwendet (ad Her. IV. 23). Den Gedanken, daß die Neuheit einer Sache die Menschen anzieht (A. II. 2 *accepere barbari laetantes [Vononem]*, ut

¹⁵⁾ Einige Beispiele bei Teuffel-Kroll, *Gesch. der röm. Lit.* III. S. 17.

ferme ad nova imperia; vgl. A. VI. 17; H. III. 58) treffen wir in anderer Fassung bei Thukydides (II. 8, 1) und Sallust (Jug. 75, 8) an. Die geringschätzigen Bemerkungen über das gemeine Volk (H. I. 7, 69; II. 29, 44; (III. 32); IV. 37; A. I. 39; IV. 64; XIV. 14, 29; XV. 46) hat Tacitus sicher aus Überzeugung geschrieben; aber bei andern Schriftstellern steht Verwandtes und sogar im Ausdruck Ähnliches (Sall. Jug. 66, 2)¹⁶). Allein in ihrer großen Mehrzahl stammen die allgemeinen Bemerkungen in den Historien und Annalen aus den eigenen Beobachtungen, dem eigenen Nachdenken und dem inneren Miterleben des Verfassers.

Unsere Zusammenstellung lehrt, daß Cäsar mit seinen allgemeinen Betrachtungen keineswegs allein steht, sondern daß er einen Brauch mitmacht, der im Altertum vielfach geübt worden ist. Sie lehrt aber auch, daß jeder Schriftsteller der *sententia* seinen persönlichen Stempel aufdrückt. Groß ist vor allem der Unterschied zwischen Cäsar und Tacitus. Auch wenn man annimmt, daß sich die Figur erst nach und nach entwickelt habe, daß sie zu Cäsars Zeit die spätere Mannigfaltigkeit noch nicht haben besitzen können, fällt doch die Einförmigkeit der Stellen auf, die wir aus dem Gallischen und dem Bürgerkrieg gesammelt haben. Wie in seiner Art zu schreiben überhaupt meidet Cäsar auch in seinen allgemeinen Sätzen den äußeren Schmuck; er beschränkt die Abwechslung im Ausdruck auf das Notwendigste. Aber auch der Inhalt seiner Bemerkungen ist im ganzen recht nüchtern. Viele bleiben an der Oberfläche; sie legen eher für einen scharfen Beobachter als für einen Denker Zeugnis ab. Offenbar kommt in ihnen Cäsars Wesen zum Ausdruck; darüber soll im nächsten Abschnitt gesprochen werden.

V.

Zeigt Cäsar auch in der schriftstellerischen Tätigkeit, die neben den Commentarien einhergeht, eine Vorliebe für Betrachtungen allgemeiner Art? Wir dürfen diese Frage bejahen. Zunächst besteht eines der nicht sehr zahlreichen Bruchstücke des *Anticato* aus einer *sententia*; sie wird mit der nicht mehr erhaltenen Mitteilung oder Beobachtung, die sie begründen soll, durch das beliebte *enim* verbunden: *Anticato* (Klotz) frg. 1 *uno enim excepto quem alius modi atque omnis natura finxit, suos quisque habet claros* «denn mit alleiniger Ausnahme dessen, den die Natur anders geschaffen hat als alle (andern), hält ein jeder seine Angehörigen in Ehren.» Dann hat Cäsar *Dicta collectanea* (*Ἀποφθέγματα*) herausgegeben. Ohne Zweifel befanden sich unter ihnen witzige Lebensregeln, wohl auch Sprichwörter und Dichterworte in spaßhafter Umbildung, kurz Aussprüche, die allgemeine Geltung beanspruchten. Schließlich hat unser Schriftsteller in seinen beiden Büchern *De analogia* etwas Ähnliches unternommen wie in den *sententiae* des Gallischen und des Bürgerkriegs: er hat in seiner Sprachlehre die einzelne Erscheinung mit der Mehrzahl verwandter Erscheinungen und mit der in dieser Mehrzahl zutage tretenden Regel in Verbindung gebracht, hat wohl auch die Einzelerrscheinung der Regel gewaltsam angepaßt. Er meint, «der Brote» (Klotz frg. 9) solle

¹⁶) Vgl. A. Otto, a. a. O. S. 378.

panium, nicht panum heißen, offenbar weil die Substantiva auf -is den Genetivus pluralis fast ausnahmslos auf -ium bilden. Er hält frg. 28 (wenn Isidorus zuverlässig berichtet) dafür, daß man richtiger mortus statt mortuus sagen würde, weil die Partizipien des Passivs im Gegensatz zu gewissen Adjektiven wie fatuus, arduus auf -us, nicht auf -uus enden. Fallen uns beim Lesen solcher Forderungen nicht die «plerumque, fere, consuevit» der sententiae ein? Hier wie dort ist die größere Zahl richtunggebend. Im Leben darf man erwarten, daß das Ereignis eintritt, das unter ähnlichen Bedingungen schon wiederholt dagewesen ist; in der Sprache darf man annehmen oder verlangen, daß diejenige Form die richtige sei, die bei verwandten Wörtern unter den gleichen Bedingungen gebildet wird. Durch Cäsars Geschichts- und Sprachbetrachtung geht die gleiche Neigung zu rationalistischer Vereinfachung. Sie entstammt einer aufs Praktische gerichteten Geistesanlage und enthält doch auch etwas von dem Triebe nach wissenschaftlicher Erkenntnis, von dem am Anfang unseres vierten Abschnitts die Rede war.

Seine Bücher über die Analogie hat Cäsar auf dem gallischen Feldzug verfaßt, nach Sueton (Caesar 56) beim Übergang über die Alpen, nach Fronto (p. 221 N. Klotz Testim. 3) sogar inter tela volantia, inter classica et tubas. Ist er instande gewesen, in Kriegszeiten Untersuchungen über sprachliche Gegenstände zu führen, so hat er in der gleichen Zeit gewiß auch die Fähigkeit besessen, allgemeine Betrachtungen über die Vorgänge anzustellen, bei denen er beteiligt war. Ohne Zweifel sind ihm Gedanken von der Art, wie sie in seinen sententiae vorliegen, schon während der Kriegereignisse selber gekommen, nicht erst bei ihrer Niederschrift. Offenbar ging Cäsar in seiner Tätigkeit nicht auf, sondern hatte die Kraft, die Dinge, zu deren Ausführung er selber das Meiste beitrug, durch das Mittel des Vergleichens und der Verallgemeinerung gewissermaßen von sich fern zu halten¹⁷). Diese Fähigkeit, sich durch verstandesmäßige Betrachtung über die Dinge zu stellen, zeugt von einer bewundernswerten Überlegenheit des Geistes. Aber in der Art, wie Cäsar seine allgemeinen Sätze vorbringt, offenbart sich bisweilen auch die ganze Kälte seines Wesens. Er anerkennt, daß die Menschen von Natur nach Freiheit trachten, und unterwirft sie. Indem er von den unglücklichen Frauen und Kindern berichtet, die von ihren Männern in Avaricum sollen im Stich gelassen werden, macht er die herzlose Bemerkung, Furcht lasse eben in der Regel kein Mitleid aufkommen. Wo er von der verräterischen Ermordung des einst so erfolgreichen Pompejus erzählt, mit dem er durch politische und Familienbande war verbunden gewesen, weiß er nichts anderes zu schreiben als: «So geht es nun einmal; kommt einer ins Unglück, so werden seine Freunde zu Feinden.»

¹⁷) Über Cäsars «Selbstobjektivierung» vgl. Hs. Oppermann, N. J. f. W. u. J. 1931, S. 124, 125.

Forum suarium

Von *Robert Muth*

Am Anfang des Heroikos Philostrats wirft der Winzer seinem Gesprächspartner, dem phoinikischen Seefahrer, vor, seine Landsleute ständen als Wucherer und Betrüger in schlechtem Ruf. Dieser pariert jedoch den Angriff; er stellt dem Winzer die Gegenfrage, ob er nicht etwa auch Trauben und Wein gegen bare Münze verkaufe. Der Angesprochene erwidert auf den Einwurf zwar, seine persönlichen Bedürfnisse seien sehr gering; er tausche sich die Dinge, die er brauche, gegen seine Produkte ein; was eine Drachme sei, das wisse er kaum. Trotzdem aber verteidigt er zunächst den Bauernstand: Der Landwirt und Winzer müsse im allgemeinen seine Erzeugnisse selbstverständlich gegen angemessenen Preis verkaufen, denn ohne Geld könne er weder leben noch seinen Betrieb weiterführen. Anders wäre es allerdings, wenn es so zugehe wie im Lande der Kyklopen; diese nähre der Boden, wie man erzähle, ohne daß sie etwas dazu zu tun bräuchten; in einem solchen Land mag man freilich nichts von den Segnungen der Scholle verkaufen, dort wächst dann alles wohl ungeachtet, als gemeinsamer Besitz für die Gesamtheit.

In diesem Zusammenhang bringt Philostrat nun einen eigenartigen Vergleich (Prooem. 283, 19f. ed. maior; 2, 129, 11f. ed. minor Kayser): «... πωλοῖτο δ' ἂν οὐδὲν ἐκ τῆς γῆς, ἀλλ' ἄτιμά τε καὶ κοινὰ φύοιτ' ἄν, ὥσπερ ἐν Συῶν ἀγορᾷ.» Diese Stelle bietet der Interpretation eine sachliche Schwierigkeit. Unter der «Συῶν ἀγορά» wurde im allgemeinen das stadtrömische Forum suarium verstanden, eine Erklärung, die, soviel ich die Sachlage überblicke, in einem einzigen Werk bestritten und in einem weiteren bezweifelt wurde. Darüber wird noch kurz zu sprechen sein. Selbst wenn jedoch hierin das Einverständnis erzielt ist, kann der Vergleich nicht ohne weiteres gedeutet werden. Das Tertium comparationis ist zunächst in den Worten «ἄτιμά τε καὶ κοινά» zu suchen; wahrscheinlich ist darüber hinaus auch die Tatsache den beiden Gliedern des Vergleichs gemeinsam, daß kein Verkauf stattfindet. Womit werden nun aber die Segnungen der Scholle in diesem Sinn verglichen? Was auf dem Forum suarium in Rom ist so wohlfeil wie der Ertrag des Bodens im sagenhaften Wunderland der Kyklopen? O. Gilbert, Geschichte und Topographie der Stadt Rom im Altertum, 3, Leipzig, 1890, 239, Anm. 1, sucht mit der Erklärung auszukommen, daß das Forum suarium hauptsächlich der Markt für die kleinen, ärmeren Leute gewesen zu sein scheine. Demnach wäre die dort angebotene Ware weniger geschätzt und auch entsprechend billig gewesen. Mit dieser Erklärung kann man sich aber nicht zufrieden geben. Der kleine Mann

aus dem Volke – und der Winzer im Heroikos gehört zweifellos der niederen Schicht an – vergleiche seine Nahrung, die er, wenn auch zu billigem Preis, auf dem Markt immerhin um gutes Geld kaufen muß, nicht mit der allen frei zur Verfügung stehenden und daher gering geachteten Frucht der Erde im Land der Kyklopen; und vollends ist diese Interpretation abzulehnen, falls man den von Philostrat erwähnten Umstand, daß nichts verkauft wird, auch in den Vergleich einbezieht, was doch sehr zu erwägen ist. Man muß vielmehr zur Annahme kommen, daß auf diesem Forum eine kostenfreie Verteilung irgendwelcher Lebensmittel an die Bevölkerung der Hauptstadt stattfand. Am nächsten liegt in Anbetracht der Tatsache, daß keine nähere Angabe gemacht wird, die Vermutung, auf dem Schweinemarkt sei Schweinefleisch auf diese Weise abgegeben worden. Tatsächlich wird von solchen Schweinefleischverteilungen berichtet; auch ist es möglich, diese mit dem Forum suarium in Beziehung zu setzen. Die Schwierigkeit liegt aber darin, daß nach allgemeiner Ansicht die Schweinefleischverteilungen erst durch Aurelian eingeführt wurden, also viele Jahrzehnte nach der Abfassung des Heroikos. Diese Sachlage läßt eine kurze Untersuchung des ganzen Fragenkomplexes als wünschenswert erscheinen¹).

Bevor die Fragestellung aufgerollt wird, ist ein Hinweis darauf nötig, daß die zur Erörterung stehende Stelle aus Philostrats Heroikos in den Handschriften völlig eindeutig überliefert ist und eine Änderung des Textes von vornherein nicht ins Auge gefaßt werden kann. Man darf also der Untersuchung nicht aus dem Wege gehen. Als erster scheint sich im Zusammenhang mit der Philostratstelle Visconti mit der Frage des Forum suarium befaßt zu haben²). Da seine Feststellungen, wie aus einer Fußnote in der Übersetzung des Heroikos durch F. Jakobs, Stuttgart 1828, 17, hervorgeht, schon in der Ausgabe von J. F. Boissonade verwertet waren, liegt seine Untersuchung bereits vor dem Jahre 1806. Näheres über Titel und Zeit der Herausgabe der Arbeit Viscontis konnte ich nicht erheben. Dieser nimmt demnach an der in Frage stehenden Stelle eine Beziehung auf das Forum suarium an. Jakobs übernimmt in seiner Übersetzung diese Auffassung, die auch C. L. Kayser anerkennt, wie sich aus den erklärenden Bemerkungen in seiner Editio maior (Zürich 1844) und dem Druck des Wortes «Συνῶν» mit großem Anfangsbuchstaben in dieser Ausgabe sowie in der Editio minor (Leipzig 1871) ergibt. Ebenso übersetzt A. Westermann in seiner Pariser Ausgabe mit lateinischer Übersetzung (1849) die gesprochenen Worte mit «forum suarium». Auch O. Gilbert, a. a. O. 239.

¹) Leider waren mir aus kriegsbedingten Gründen mehrere Werke nicht zugänglich, die unter normalen Umständen bei der Besprechung der erwähnten Stelle in Philostrats Heroikos hätten herangezogen werden müssen: Die Ausgabe von J. F. Boissonade, Paris 1806; das Fehlen dieser Ausgabe bedaure ich um so mehr, als in ihr auch die reichlichen Scholien des Manuel Moschopoulos zum Heroikos herausgegeben sind, die möglicherweise einen Hinweis zu dieser Frage enthalten. Die Übersetzung des Dialogs ins Deutsche von D. Ch. Seybold, Lemgo 1776/7. Die Übersetzung in das Lateinische in der Gesamtausgabe von G. Olearius, Leipzig 1709. – Siehe auch Anmerkung 11.

²) In der Übersetzung in das Lateinische von Stephanus Niger, Mailand 1517, sind die zur Erörterung stehenden Worte völlig neutral mit «...ut in suum foro» wiedergegeben. Offenbar dachte der Übersetzer nicht an das Forum suarium.

Anm. 1, hält unbedenklich an dieser Ansicht fest, obwohl er 238 feststellt, wir wüßten nicht, aus welcher Zeit dieses Forum stamme. Nur bei H. Jordan-Ch. Huelsen, *Topographie der Stadt Rom im Altertum*, 1, 3, Berlin 1907, 452, Anm. 20, wird die Beziehung der Stelle auf Rom ohne weitere Begründung abgelehnt. Bei H. Kiepert-Ch. Huelsen, *Formae urbis Romae antiquae*, 2. Aufl., Berlin 1912, 93, wird jedoch die Stelle als Beleg wieder beigebracht, wenn auch mit einem Fragezeichen versehen. Demgegenüber bringen S. B. Platner-Th. Ashby, *A topographical dictionary of ancient Rome*, Oxford 1929, 237 (Forum suarium), die Philostrate-Stelle neuerlich unbedenklich mit dem Forum suarium in Verbindung.

Die Entscheidung in dieser Frage hängt davon ab, ob erstens das Bestehen dieses Forums bereits für die Zeit der Abfassung des Heroikos nachweisbar ist und zweitens bei Philostrate die Kenntnis der stadtrömischen Verhältnisse vorausgesetzt werden darf. Die letztere Frage ist ohne weiteres zustimmend zu beantworten. Denn der zweite Philostrate, dem der Heroikos zuzuschreiben ist, übersiedelte unter Septimius Severus von Athen nach Rom, wo er, sofern er sich nicht, wie schon früher, auf Reisen befand, seinen ständigen Aufenthalt nahm, bis er nach Caracallas Tod wahrscheinlich nach Athen zurückkehrte. Er war also lange genug in Rom, um die Stadt gründlich kennenzulernen. Die Abfassungszeit des Heroikos ist auf wenige Jahre genau zu bestimmen; er wurde zwischen den Jahren 214/215 und 219 niedergeschrieben, also wahrscheinlich gegen Ende jenes Abschnittes des Lebens des Philostrate, da sich dieser hauptsächlich in Rom aufhielt, wo er mit dem Kaiserhof in enger Beziehung stand; möglicherweise hat er den Dialog erst nach seiner Rückkehr nach Athen abgeschlossen. Es sei hier schon festgestellt, daß ich gerade aus der Erwähnung des Forum suarium im Prooimion des Heroikos – denn die Beziehung darauf wird einsichtig gemacht werden können – mit Sicherheit zu erschließen glaube, er habe auf jeden Fall mit der Abfassung noch in Rom begonnen; daher konnte er zwanglos auf stadtrömische Verhältnisse hinweisen.

Ebenso ist die erste Frage zu bejahen. Ich will kurz die Belege in ihrer zeitlichen Reihenfolge zusammenstellen. Die erste Erwähnung findet sich auf einer Inschrift, CIL. 6, 3728 = 31046, die eine Weihung an Sol Invictus Mithras durch die actores de foro suario darstellt: «Soli I.M. et sodalicio eius actores de foro suario ...³⁾». H. Dressel, *Bull. inst. arch.*, 1875, 71, setzte die Inschrift auf Grund der Beurteilung der Schriftzeichen auf das Ende des 2. oder den Anfang des 3. Jahrhunderts n. Chr. fest. Unsicher in der zeitlichen Bestimmung ist eine andere Inschrift, CIL. 6, 9631: «C. Iulio Amaranto de foro suario mercatori fecit», doch ist eine Festlegung auf frühere Zeit wohl nicht anzunehmen. Ungefähr für die gleiche oder noch ältere Zeit wie durch die erste Inschrift wird das Forum suarium bezeugt durch eine Stelle aus Ulpian, *de off. praet. tut.*, fr. Vat. 236: «Sed et qui in foro suario negotiantur, si duabus partibus bonorum annonam iuvent, habent excusationem litteris allatis a praefecto urbis testimonialibus negotiationis; ut imperator noster

³⁾ Vgl. Jordan-Huelsen, a. a. O. 452, Anm. 20.

et divus Severus Manilio Cercali rescripserunt; quo rescripto declaratur ante eos non habuisse immunitatem, sed nunc eis dari eam, quae data est his, qui annonam populi Romani iuvant.» Durch den Hinweis auf Septimius Severus (193–211) und die Zeit vor ihm ist das Forum suarium vielleicht sogar noch für frühere Jahre nachgewiesen, als es durch die Inschrift belegt ist. Noch an einer anderen Stelle der Werke Ulpian, die sich in den *Digesta Iustiniani* 1. 12 (de officiis praef. urbi). 1, 11 findet, wird dieses Forum erwähnt: «Cura carnis omnis. ut iusto pretio praebetur, ad curam praefecturae pertinet, et ideo et forum suarium sub ipsius cura est. Sed et ceterorum pecorum sive armentorum, quae ad huiusmodi praebitionem spectant, ad ipsius curam pertinent.» Die Schrift «De officio praefecti urbi», der diese Stelle entstammt, ist wohl, wie die meisten anderen juristischen Werke Ulpian, zwischen den Jahren 212 und 217. in der Zeit der Regierung Caracallas entstanden; sollte sie jedoch erst später verfaßt sein, so ist dadurch das Forum suarium immerhin mindestens für die Zeit vor dem Jahre 228. in dem Ulpian starb. nachweisbar. Auch der Jurist Paulus, ein Zeitgenosse Ulpian, erwähnt, in seinem «liber singularis ad municipalem», fr. Vat. 237, dieses Forum: «Urbici autem pistorum a collegarum quoque filiorum tutelis excusantur. Sed et si qui in foro suario negotiantur, si duabus partibus patrimonii annonam iuvent, a tutelis habent excusationem.» Das nächste Zeugnis stammt aus der Zeit um ungefähr 100 Jahre später; wieder ist es eine Inschrift, CIL. 6, 1156a: «Domino nostro Fl. Claudio Constantino fortissimo ac beatissimo Caesari (317–337) Fl. Ursiacus v. p. tribunus cohortium urbanarum X, XI et XII et fori suarii.» Ungefähr auf die Mitte des 4. Jahrhunderts ist eine Erwähnung in der *Notitia regionum* und im *Curiosum urbis Romae* anzusetzen, die das Forum suarium in der regio VII. (via lata) verzeichnen. Aus dem Jahre 367 stammt eine Bezeugung im *Codex Theodosianus*, 14, 4, 4, 4, wo nach Erörterung verschiedener Bestimmungen über die wichtige Körperschaft der suarii folgender Erlaß verzeichnet ist: «Haec autem omnia aeneae tabulae in foro suario collocandae ad aeternam memoriam oportebit insculpi.» Ein weiterer Beleg, der auf die Jahre 384/5 festlegbar ist, findet sich bei Symmachus, rel. 22: «De tribunatu suarii fori nuper orta contentio causam mihi adtulit legum arbitros consulendi, ddd. imppp. proventus instabat, ut delatum sibi sortiretur officium; vetus e lege, quae tempora istiusmodi actibus certa decrevit, recusabat honore decedere. Secutus morem longa aetate servatum eum, qui recens maiestatis vestrae beneficium praeferebat, admisi; sed ut deinceps, si forte usus tulerit, cunctationem iudicii absoluta forma submoveat, statui sacrum numinis vestri oraculum sciscitari, utrum fas sit novos tribunos servata lege differri an magis veteres oporteat praelata devotione remove.» Schon in das 5. Jahrhundert ist ein Nachweis in der *Notitia dignit. occ.* anzusetzen; dort heißt es unter 4, 1f.: «Insignia viri illustris praefecti urbis Romae. Sub dispositione viri illustris praefecti urbis habentur administrationes infrascriptae»; nach anderen wird dann unter 4, 10 das Amt des «tribunus fori suarii» nachgewiesen. Um 449 verfaßte Polemius Silvius seinen *laterculus*; dort wird unter 4 (quae sint Romae) auch das Forum suarium ange-

führt (Chron. min. 1, 545, ed. Mommsen). Als Zeugnis für noch spätere Zeit kann abermals die bereits erwähnte Stelle aus Ulpian, de off. praef. urbi, beigebracht werden; denn sie findet sich in den Digesta Iustiniani 1, 12, 1, 11; diese Digesten wurden auf Weisung Justinians in der Zeit zwischen den Jahren 530 und 533 abgefaßt. Wenn darin die Bestimmung des Ulpian über die Unterstellung des Forum suarium unter den praefectus urbi Aufnahme fand, so kann daraus mit Sicherheit erschlossen werden, daß auch damals dieses Forum noch durchaus in seinem ursprünglichen Zweck in Benützung stand. Für noch spätere Zeit finde ich allerdings keinen Beleg. – Wohl aber darf eine Bemerkung aus Plinius, nat. 8, 208 nicht verschwiegen werden: «(sues) duces in urbe forum nundinarium ...petere discunt.» Leider ist die Notiz zu allgemein gehalten, als daß aus ihr auf das Bestehen des Forum suarium bereits zur Zeit des Plinius geschlossen werden dürfte. Es kann ebensogut ein Schweinemarkt an ganz anderem Ort – noch vor Begründung des eigenen Forums für diesen – gemeint sein. Für unsere Zwecke ist das jedoch völlig gleichgültig. Für uns ist es wichtig, daß schon für die Jahre vor der Abfassung des Heroikos des Philostrat das Forum suarium einwandfrei nachweisbar ist.

Leider sind keinerlei Reste des Forum suarium gefunden worden. Nach der Notit. reg. und dem Curiosum lag es in der regio VII. (via lata). Es befand sich also im Gebiet zwischen der flaminischen Straße und dem Pincius, in der Nähe des Campus Agrippae. In derselben Region lagen auch der von Aurelian 273 begründete Tempel des Sol und die vom selben Kaiser errichteten Castra urbana, in denen von dort an die cohortes urbanae untergebracht waren⁴). Die oben erwähnte, auf die erste Hälfte des 4. Jahrhunderts festlegbare Inschrift, CIL. 6, 1156a, berichtet uns, daß damals der tribunus cohortium urbanarum zugleich das Amt des tribunus fori suarii versah und somit die Aufsicht über diesen Marktplatz hatte. Nun wird, wohl mit Recht, daraus auf die unmittelbare Nachbarschaft der Kaserne und des Forums geschlossen⁵). Nach dem Urteil der topographischen Forschung, die auch die Nachrichten über die Lage der castra urbana und des Solheiligtums verwertet, ist die Lage des Forum suarium derart bestimmt, daß es östlich dieses Lagers der cohortes urbanae zu suchen ist, die ihrerseits wieder östlich des Sonnentempels sich befanden. Daraus ist zu erschließen, daß das Forum suarium ungefähr an jener Stelle anzunehmen ist, wo jetzt das Gebäude der Propaganda steht⁶).

Aus bereits angeführten Belegen geht hervor, daß die oberste Aufsicht über das Forum suarium in den Händen des praefectus urbi als des Chefs der hauptstädtischen Polizei lag. Das ergibt sich schon aus Ulpian, fr. Vat. 236, und besonders aus Ulpian, Dig. Iust. 1, 12, 1, 11. Das letztere Zeugnis belegt gleichzeitig, daß diese

⁴) J. Weiß, RE.² 4 A, 1931, 468. Vorher waren die cohortes urbanae mit den Prätorianern gemeinsam im Prätorianerlager kaserniert. Vgl. J. Kromayer-G. Veith, Heerwesen und Kriegsführung der Griechen und Römer, München 1928, 506. Anm. 4.

⁵) Weiß, a. a. O.; Platner-Ashby, a. a. O., 237 (Forum suarium). Nur O. Richter, Topographie der Stadt Rom, 2. Aufl., München 1901, 264, lehnt diesen Schluß, mit Unrecht, ab.

⁶) Vgl. Platner-Ashby, a. a. O. 237 (Forum suarium) und 108 (Castra urbana), Jordan-Huelsen, a. a. O. 453, und Kiepert-Huelsen, a. a. O., Pläne II und III (unter DE I m).

Unterstellung unter den *praefectus urbi* noch zur Zeit der Abfassung der *Digesten*, also nach 530, Geltung hatte⁷⁾. In der *Notit. dign. occ.* 4, 10 wird (für die Zeit nach 400) das Amt des *tribunus fori suarii* belegt, der nach dieser Mitteilung dem *praefectus urbi* unterstellt war⁸⁾. Genau das gleiche dienstliche Verhältnis ist durch Symmachus, *rel.* 22, für die Zeit seiner Amtsführung als *praefectus urbi*, also schon für die Jahre 384/5, bezeugt. Hier berichtet er an den Kaiser, daß hinsichtlich des Zeitpunktes der Übergabe der Amtsgeschäfte des *tribunus fori suarii* vom Amtsvorgänger an seinen Nachfolger ein Zwist entstanden sei, den er unter bewußter Vernachlässigung einer gesetzlichen Regelung, die für derartige Maßnahmen ganz bestimmte Termine festsetze, zugunsten einer sofortigen Amtsübernahme durch den vom Kaiser neuernannten *tribunus* entschieden habe. Doch war Symmachus von der Richtigkeit dieser EntschlieÙung nicht vollkommen überzeugt, so daß er eine grundsätzliche Entscheidung des Kaisers erbat, die eine klare Voraussetzung für Urteile in allfällig künftig auftretenden analogen Fällen ermöglichen solle. Der Titel «*tribunus fori suarii*» findet sich darüber hinaus aber schon in der auf die erste Hälfte des 4. Jahrhunderts ansetzbaren, oben ausgeschriebenen Inschrift. CIL. 6, 1156a. Dieser Unterbeamte führte also, wohl auch schon in früherer Zeit, als Beauftragter des *praefectus urbi* die unmittelbare Aufsicht. Im 4. Jahrhundert wurde dieses Amt für einige Zeit jenem Offizier übertragen, der das Kommando über die *cohortes urbanae* innehatte. Das wird in der oben erwähnten Inschrift ausdrücklich bezeugt⁹⁾. Damals hatte, wie wir aus dieser Inschrift erschließen dürfen, offenbar ein einziger *tribunus* die Befehlsgewalt über alle *cohortes urbanae*: anscheinend waren es zu dieser Zeit drei Kohorten. Und diesem *tribunus* wurde zugleich die Aufsicht über das *Forum suarium* anvertraut. Der *praefectus urbi* konnte ihm dieses Amt um so eher übertragen, als der *tribunus* der *cohortes urbanae*, der Ordnungstruppe der Stadt, damals dem *praefectus urbi* als dem Polizeichef unterstellt gewesen zu sein scheint¹⁰⁾. Vielleicht hängt diese Maßnahme damit zusammen, daß zu dieser Zeit das *Forum suarium* dadurch eine größere Wichtigkeit erlangte, daß damals Schweinefleisch – und Wein – die wichtigsten Teile der Naturalsteuern Italiens bildeten¹¹⁾. Wie oben erwähnt, kann aus diesem Umstand

⁷⁾ Darüber hinaus könnten verschiedene Stellen der antiken Literatur, welche die wichtige Körperschaft der *suarii*, der Schweinefleischhauer, betreffen, hier herangezogen werden: denn auch aus ihnen kann geschlossen werden, daß die Sorge für das *Forum suarium* zu den Obliegenheiten des *praefectus urbi* gehört. Doch führt das über den Rahmen dieses Aufsatzes hinaus und ist für unser Anliegen unnötig.

⁸⁾ Vgl. *Dizionario epigraphico di antichità Romane*, herausgegeben in Rom von E. de Ruggiero, 3, 1903, 207 (*Forum suarium*).

⁹⁾ Vgl. Platner-Ashby, a. a. O., 237 (*Forum suarium*). Jordan-Huelsen, a. a. O. 452, und Richter, a. a. O. 263 f.

¹⁰⁾ Nach Kromayer-Veith, a. a. O. 506, unterstanden die *cohortes urbanae* (mit ihren *tribuni*) wahrscheinlich dem *praefectus urbi*; lediglich im 2. Jahrhundert war der Befehlshaber der *Praetorianer* auch ihr Kommandant. Vgl. auch Lengle, *RE.* 2 6 A. 1937, 2436, 46 ff., und J. N. Madvig, *Die Verfassung und Verwaltung des römischen Staates*, 2, Leipzig 1882, 555 und 88.

¹¹⁾ Vgl. Jordan-Huelsen, a. a. O. 452 f. Darüber ist auch das *Bullettino della commissione archeologica comunale di Roma*, Rom 1895, 48 f., einzusehen; auch Platner-Ashby, a. a. O. 237 (*Forum suarium*) weisen darauf hin; leider ist mir das *Bullettino* nicht zugänglich.

auf die Nachbarschaft der Castra der cohortes urbanae und des Forum suarium geschlossen werden. Eine darüber hinausgehende Vermutung, daß etwa bereits gelegentlich der durch Aurelian erfolgten Begründung der Castra urbana der Kommandeur dieses Lagers das hier besprochene Nebengeschäft übernehmen mußte, ist trotz des zweifellos nachweisbaren besonderen Interesses Aurelians am Forum suarium nicht erlaubt¹²⁾. Vielmehr können wir es noch für das Jahr 306 wahrscheinlich machen, daß der tribunus fori suarii dieses Amt als Hauptbeschäftigung, nicht etwa neben einer anderen Funktion, versah. Zosimos 2, 9, 3 erwähnt nämlich einen gewissen Lucianus, der im Herbst dieses Jahres mitgewirkt habe, daß Maxentius in Rom zum Kaiser ausgerufen wurde. Das öffentliche Amt, das dieser Lucianus innehatte, umschreibt Zosimos mit folgenden Worten: «... Λουκιανόν, ὃς τοῦ χοιρέϊον κρέως ἦν χορηγός, ὃ τὸ δημόσιον ἐπέδιδον τῷ Ῥωμαίων δήμῳ.» Damit gibt Zosimos zweifellos den lateinischen Titel «tribunus fori suarii» in griechischer Sprache wieder¹³⁾. Lucianus bekleidete also dieses Amt. Wäre er zugleich etwa tribunus bei den cohortes urbanae gewesen, so hätte Zosimos das sicher nicht verschwiegen. Es ist uns auch nicht bekannt, wann die Gepflogenheit, die Aufsicht über das Forum suarium dem Befehlshaber der Castra urbana zu übertragen, wieder ihr Ende fand. Vielleicht war der in der Inschrift erwähnte Fl. Ursiacus sogar der einzige Offizier der cohortes urbanae, dem diese Aufgabe nebenbei übertragen wurde.

Damit können wir nun an die wichtigste Frage herantreten, ob bei Philostrate, an der erörterten Stelle im Heroikos, auf eine in Rom übliche kostenlose Fleischverteilung an das römische Volk, die auf dem Forum suarium stattfand, Bezug genommen wird. Zwar nahm dies seinerzeit der bereits vorhin erwähnte Visconti ohne weiteres an, wie aus den Anmerkungen in Kaysers Editio maior, 369, hervorgeht. Und auch Kayser billigte noch diese Auffassung. Doch war es später bis heute allgemeine Ansicht, den antiken Berichten entnehmen zu müssen, daß erst Aurelian die regelmäßige und ständige Verteilung von Schweinefleisch eingeführt habe, eine Gepflogenheit, die sich dann durch lange Zeit der späteren Antike gehalten hat¹⁴⁾. Es erweist sich eine Überprüfung der dieser Ansicht zugrunde liegenden antiken Berichte als nötig. Aus Aurelius Victor, Caes. 35, 7, wird darauf geschlos-

¹²⁾ Wie später erörtert werden wird, erhob Aurelian die vor ihm bereits fallweise üblichen Schweinefleischverteilungen auf dem Forum suarium zu einer ständigen Einrichtung.

¹³⁾ Diese Deutung ist bereits anerkannt. Vgl. Seeck, RE.² 13, 1927, 1614, 21 ff. An der ausgeschriebenen Stelle des Zosimos wird von Schweinefleischverteilungen berichtet; das ist hier für uns zunächst bedeutungslos, wird jedoch später noch heranzuziehen sein.

¹⁴⁾ Vgl. J. Marquardt-H. Dessau, Römische Staatsverwaltung, 2. Aufl., 2, Leipzig 1884, 137, Anm. 2; A. Baudrillart, bei Daremberg-Saglio 3, 1904, 923; Jordan-Huelsen, a. a. O. 453, Anm. 20. – Groag, RE.² 5, 1905, 1397, setzt die Einführung der Schweinefleischverteilung auf das Jahr 274 fest; er nimmt an, daß Aurelian durch hygienische Erwägungen zu dieser Maßnahme veranlaßt wurde. – Eine Verfolgung der Schweinefleischverteilung in die spätere Zeit erübrigt sich für unsere Zwecke. – Das Schweinefleisch war bei den Römern zweifellos ein geschätzter Festtagsbraten. Auf diese Beliebtheit scheint schon in der Bezeichnung die in der Regel übliche Deminutivform des Adjektivs: Caro «suilla» (statt suina; neben caro porcina) hinzudeuten. Zu vergleichen ist auch Plin., nat. 8, 209, wo vom Schweinefleisch festgestellt wird: «neque alio ex animali numerosior materia ganeae. quinquaginta prope sapos ...»

sen, daß Aurelian erstmals die Verteilung von Schweinefleisch vorgenommen habe: «*simulque usus porcinae carnis, quo plebi Romanae affatim cederet, prudenter munificeque prospectavit.*» Ich halte diese Deutung der Stelle nicht ohne weiteres für überzeugend. Es ist jedoch zuzugeben, daß möglicherweise schon der Epitomator zur selben Vermutung neigte. Er gibt nämlich die Stelle folgendermaßen wieder; 35, 6: «*Porcinae carnis usum populo instituit.*» Es ist allerdings fraglich, ob durch das Wort «instituere» wirklich eine «Neueinführung» bezeichnet wird; man kann den Wortlaut doch auch als «Anordnung» einer Schweinefleischverteilung verstehen. Außerdem ist die Deutung der Bemerkung des Aurelius Victor durch seinen Epitomator für uns natürlich nicht maßgeblich. Doch wir haben noch weitere Zeugnisse. Nach *Scr. hist. Aug.* 26 (Aurel.), 35, 1, ordnete Aurelian eine tägliche Verteilung von Weizenbrot an als eine Dauereinrichtung an; den Empfang dieser Brote erklärte er für erblich. Offenbar war also die früher übliche Getreideverteilung damals nicht mehr vorgenommen worden. Die Maßnahme des Aurelian ist also eine Erneuerung dieser Getreideverteilung in etwas anderer und praktischer Form. In unmittelbarem Anschluß an diesen Bericht findet sich nun die uns angehende Mitteilung (35, 2): «*Nam idem Aurelianus et porcina carnem p. R. distribuit, quae hodieque dividitur.*» An dieser Stelle wird also von der Schweinefleischverteilung gesprochen; daß Aurelian diese Verteilung erstmals eingeführt habe, geht aus dem Wortlaut nicht unmittelbar hervor, sondern kann höchstens erschlossen werden. Mit dem gleichen Recht könnte mit Rücksicht darauf, daß vorher von der Wiederbelebung der alten Getreideverteilung in neuer Form gesprochen wird, sogar der Schluß gezogen werden, daß auch die Fleischverteilung bereits früher fallweise üblich war und jetzt in derselben Weise als regelmäßige und dauernde Einrichtung eingeführt wurde. Doch ist diese Vermutung auf gleich schwache Füße gestellt. Aus der *Vita Aureliani* ist auch noch eine zweite Stelle zu beachten. 48, 1 ff. wird von einer kostenlosen Weinverteilung an das römische Volk gesprochen; diese wird ausdrücklich als eine Neueinführung des Aurelian gekennzeichnet: «*Statuerat et vinum gratuitum p. R. dare ...*» Ob diese Mitteilung auf Richtigkeit beruht, braucht in diesem Zusammenhang nicht untersucht zu werden¹⁵⁾. Wichtig ist es aber, daß in Verbindung damit auch die Verteilung von Öl, Brot und Schweinefleisch erwähnt wird. An der ausgeschriebenen Stelle fährt nämlich der Verfasser der *Vita* fort: «*... ut, quem ad modum oleum et panis et porcina gratuita praebentur, sic etiam vinum daretur, quod perpetuum hac dispositione conceperat.*» Nun steht aber fest, daß die Ölschenkungen an das Volk schon unter Caesar und unter Nero üblich waren und auch von den späteren Kaisern immer wieder aus demagogischen Gründen wiederholt wurden¹⁶⁾. Hier handelt es sich also um eine alte Gepflogenheit, die allerdings nicht eine ständige und regelmäßige Einrichtung darstellte, welche jedoch Aurelian wieder aufgegriffen hat.

¹⁵⁾ Groag, a. a. O. 1398, hält die Einführung der Ausgabe von Wein für ein Phantasiegebilde des Verfassers der *Vita*.

¹⁶⁾ Siehe S. A. Pease, *RE.*² 17, 1937, 2464.

Daß auch die hier neuerdings erwähnte Brotausgabe eine Wiederbelebung der alten Getreideverteilung darstellt, wurde bereits gesagt. Nun liegt es nahe, in dieser Vergleichsreihe auch für das Schweinefleisch dasselbe anzunehmen und zu vermuten, daß seine kostenlose Ausgabe ebenfalls schon früher üblich war. Auf keinen Fall erlaubt diese Mitteilung, für sich betrachtet, den Schluß auf eine Neueinführung der Schweinefleischverteilung durch Aurelian. Aus allem ergibt sich somit, daß wir die Berichte, die von der durch Aurelian vorgenommenen Schweinefleischverteilung sprechen, keinesfalls notwendigerweise in dem Sinn auslegen müssen, daß damals diese Verteilung erstmals eingeführt wurde. Überdies darf ich darauf verweisen, daß die erwähnten Gewährsmänner, auf die sich die Vertreter dieser Ansicht stützen, nicht unbedingt zuverlässig sind. Wichtiger ist allerdings, daß wir keinerlei Zeugnis für eine Schweinefleischverteilung in früherer Zeit besitzen. Es wird uns jedoch berichtet, daß bereits Alexander Severus eine Fleischverteilung vornahm. Die Fleischsorte wird freilich verschwiegen; *Scr. hist. Aug.* 18 (Alex. Sev.), 26, 1: «congiarium populo ter dedit, donativum <militibus> ter, carnem populo addidit.» Immerhin erfahren wir, wenn auch abermals durch einen nicht voll und ganz verlässlichen Zeugen, daß es eine Fleischverteilung bereits vor Aurelian gab, ja zu einer Zeit, die der Abfassungszeit des Heroikos schon sehr nahe kommt.

Damit haben wir für die Auslegung der Heroikos-Stelle eine wertvolle Stütze gewonnen. Wir konnten nämlich die unserer Auffassung entgegengehaltenen Gründe weitgehend entkräften. Ich glaube demnach, daß gerade diese Äußerung Philostrats, für die wir sonst keine Erklärung finden können, nach unserer Sichtung der antiken Zeugnisse unbedenklich als ein Beleg für die kostenlose Schweinefleischverteilung an das römische Volk auf dem Forum suarium schon zu Zeiten Caracallas gelten kann. Sie spricht für sich selbst, und wir haben keinen Grund mehr, diese Auffassung anzuzweifeln. Vielleicht kommt Philostrat auf die Fleischverteilung gerade deshalb zu sprechen, weil sie als eine von der Bevölkerung mit Freuden aufgenommene Neueinführung damals erstmals angeordnet wurde; doch ist das natürlich nicht mehr als eine Vermutung.

Allerdings ist noch eines aufzuzeigen, was bisher vorausgesetzt wurde, daß nämlich die für spätere Zeit mit Sicherheit nachweisbare, aber bereits für die Zeit Caracallas erschließbare Schweinefleischverteilung gerade auf dem Forum suarium stattfand. Wir haben hierfür bereits den entscheidenden Beleg angeführt, allerdings ohne ihn bisher unter diesem Gesichtspunkt betrachtet und ausgewertet zu haben. Es handelt sich um die Nachricht des Zosimos 2, 9, 3 über Lucianus, den *tribunus fori suarii* im Jahre 306. An der oben ausgeschriebenen Stelle wird nämlich ausdrücklich bezeugt, daß Lucianus die öffentliche Zuteilung von Schweinefleisch vorzunehmen hatte. Das gehörte also mit zum Aufgabenkreis des *tribunus fori suarii*. Der Grund hierfür kann nur darin gesucht werden, daß die Verteilungen eben auf diesem Forum stattfanden. Zu diesem Nachweis tritt noch der Umstand, daß die Zunft der *suarii*, der Schweinefleischhauer, die besonders auf dem Forum

suarium ihre für die Ernährung der Hauptstadt so wichtige Tätigkeit ausübte, wahrscheinlich auch bei den kostenlosen Fleischverteilungen eine gewisse Rolle spielte¹⁷⁾. Diese örtliche Festlegung der Schweinefleischverteilung ist wohl schon für die Zeit ihrer ersten Einführung anzunehmen.

Damit hoffe ich, zur Klärung der schwer deutbaren Philostrate Stelle einen kleinen Beitrag geleistet und etwas Licht in die aufgeworfene Frage gebracht zu haben. Ich habe den Eindruck, daß Philostrate hier eine in Rom damals (vielleicht gerade nach der ersten Einführung der Schweinefleischschenkungen) gebräuchliche, sprichwörtliche Wendung gebrauchte. In der Sammlung antiker Sprichwörter wurde dieses «... ὥσπερ ἐν Σὺν ἁγορᾷ» bisher von der Wissenschaft nicht verzeichnet¹⁸⁾.

¹⁷⁾ Vgl. Baudrillart, a. a. O. – Eine nähere Besprechung dieser Frage erzwänge eine einläßliche Erörterung der Pflichten und Rechte der suarii, die zu umfangreich würde.

¹⁸⁾ Orth, RE.² 2 A, 1921, 815, sammelt die Belege für das «Schwein im Sprichwort». Er führt hierbei diese Wendung nicht an.

Der lateinische Genetiv Achilli

Von *Manu Leumann*

Inhalt. 1. Genetiv auf *-ī* bei fremden Namen auf *-ēs*; drei Erklärungen; Flexion nach der lateinischen 5. Deklination. 2.–7. Gebrauch der Genetive auf *-ī* (und *-ēī*) und auf *-is*. 2. Flexion der Namen auf *-ēs* bei Plautus. 3. *-ēī* und *-ī* bei Plautus. 4. Flexion bei Terenz; *-ei*, *-i* und *-is* auf älteren Inschriften. 5. *-ī* und *-is* bei Cicero. 6. *-ī* *-ei* *-ēī* und *-is* bei den Augusteern. 7. Die Ersetzung von *-ī* durch *-is*. 8.–11. *-ēī* und *-ei* *-ī* in den Namen. 8. Fehlen des *-ēī* bei Plautus. 9. Die allgemeine Orthographie *ei* für *i* in Inschriften. 10. Dieselbe bei Autoren (Plautus, Catull). 11. Wert des *Achillei* bei Vergil, des *Achillēi* bei Horaz, des *Achillī* bei Cicero. 12.–15. Der Genetiv der 5. Deklination. 12. Zweisilbige und einsilbige Genetivendungen. 13. Die einsilbigen *-ei* *-ī* *-ē*. 14. Die zweisilbigen *-ēī* und *-ēī* (*rēī* und *diēī*). 15. Die zweisilbigen Endungen des Dativs. 16. Das Musterwort der Namen war *Herculēs*, das Vorbild *Diēs*.

1. Nach den Schulgrammatiken bilden im Latein diejenigen Personennamen auf *-ēs*, die als Parisyllaba nach der 3. Deklination gehen, den Genetiv auch unregelmäßig auf *-ī*, also *Aristidēs Dēmostenēs* Genetiv *-is* und *-ī*. Die Regel betrifft nur die fremden Namen auf *-ēs*, die im Latein meist griechischer Herkunft oder doch, wie viele iranische Namen, durch das Griechische vermittelt sind; ob die ganz wenigen lateinischen Namen auf *-ēs* wie *Verrēs* m. *Pālēs* f. ihr auch folgten, ist nicht zu erkennen, Grammatiker bezeugen einen Genetiv *Verrī* (s. S. 244¹³).

Die Tatsache, daß *-ī* sonst die Genetivendung der 2. Deklination ist, verleitet zunächst zu der freilich befremdlichen Annahme einer Heteroklisie nach den *o*-Stämmen. Bei Kühner-Holzweißig 364 f. findet sich in Anlehnung an einen von Plinius vorgeschriebenen, uns durch Charisius Gramm. I 132, 17 überlieferten Sprachgebrauch, wonach *-ī* bei griechischen Namen der 1. Deklination steht, der Versuch einer Rechtfertigung durch Beziehung aufs Griechische: «... das Suffix *-ī*, das auf Nachahmung des griechischen Suffixes *-ov* zu beruhen scheint. Gar nicht auffallend ist dies bei den Eigennamen, die ... im Griechischen ... nach der 1. Deklination der Maskulina auf *-ης* *-ov* gehen, wie *Archonid-i* Ter. Haut. 1065»; und später: «der Genetiv auf *-ī* bei Wörtern wie *Socrati Theophani* usw. kann nicht befremden, da auch im Griechischen, namentlich auf attischen Inschriften, Genetive wie *Σωκράτου* ... *Ἐπιφάνου* usw. vorkommen.» Also weil in der 2. Deklination dem griechischen *-ov* neben *-ος* ein lateinisches *-ī* neben *-us* entspricht, soll auch das attische *-ov* neben Nominativ *-ης* der griechischen 1. Deklination durch lateinisches *-ī* neben Nominativ *-ēs* der lateinischen 3. Deklination wiedergegeben worden sein. Nun begegnet das *-ī* schon im Altlatein; in diesem ist aber eine unmittelbare Übernahme griechischer Flexionsformen vor den Künstlichkeiten des Lucilius (25 *Thestiadōs Ledae atque Ixionies alochoeo*) und den Neuerungen des

Accius (*Hectora*, bei Varro ling. 10, 70) noch nicht anzutreffen, also eine analogische Transposition *-ī* für *-ov* schon gar nicht zu erwarten: die fremden Namen werden vielmehr in der Nominativform übernommen, entweder unverändert oder mit behelfsmäßiger Angleichung an lateinische Typen; und vom Nominativ aus wird die Kasusflexion nach lateinischen Deklinationen oder Vorbildern vollzogen: *Apollō -inis*, *Calypsō -ōnis*, *Hector Castor -ōris*, *Aenēa -ae*, bei Terenz *Antiphō Clitiphō Ctēsiphō Dēmiphō -ōnis* (griechisch *-φῶν -φῶντος*), bei den Tragikern *Pēleus Pēlei* (dreisilbig und zweisilbig, s. S. 252³⁴). Und ganz besonders bedenklich ist für die Erklärung des *-ī* aus Umsetzung von griechisch *-ov* die folgende Tatsache: das *-ī* trifft man nicht nur in den Namen von historischen Personen oder von Komödienfiguren, sondern es ist von Anfang an bei den Namen *Achillēs* und *Ulixēs* im Gebrauch¹⁾, wo dem lateinischen *-ēs* normal ein griechisches *-εύς* und nur vereinzelt dialektisch auch griechisch *-ης* entspricht, wo jedoch ein Genetiv auf *-ov* nirgends vorkommt. Dies sind aber die beiden durch volkstümliche Übernahme sehr früh latinisierten Namen der Haupthelden der beiden homerischen Epen. Ähnlich frühe Übernahme gilt wohl auch für die Namen der zwei vergöttlichten Sagenhelden *Herculēs* griechisch *Ἡρακλῆς* und *Pollūcēs* griechisch *Πολυδεύκης* (erst klassisch *Pollūx*, Varro ling. 5, 73). Varro ling. 10, 69 zitiert neben *Achillēs* für *-eus* auch *Pēlē* für *-eus*; der Vatername hat sich hier wohl nach dem des Sohnes gerichtet. Ein Sonderfall ist *Persēs* neben *Perseus* als Name des Makedonenkönigs, der 168 v. Chr. bei Pydna den Römern unterlag²⁾.

In den Genetiven *Achillī Ulixī* bietet sich die Handhabe zu einer zweiten Erklärung: die griechischen Entsprechungen sind Nomina auf *-εύς* (*Ἀχιλλεύς Ὀδυσσεύς*); und solche werden, wie erwähnt, nach der lateinischen 2. Deklination flektiert in dem Sinne, daß dem *-eus* ein *-ei* beigegeben wird; danach wäre *Achillī* als *Achillei* zu verstehen; tatsächlich ist dreisilbiges *Achillei Ulixi* bei Vergil und viersilbiges *Achillēi Ulixēi* bei Horaz bezeugt. So erklärt Neue-Wagener I³ 507 (vgl. 512): «*Achilles* und *Ulixes* gestatten mit Rücksicht auf die griechische Form dieser Namen auf *-εύς* ebenfalls den Genetiv auf *-ei*: *Achillei* ... *Ulixei* ...; gewöhnlich wird *-i* geschrieben [es folgen Belege].» Dieser Theorie ist nun abermals die Tatsache gar nicht günstig, daß schon das Altlatein die Genetive *Achillī Ulixī* neben den Nominativen auf *-ēs* hat; eine Beeinflussung durch virtuelle aber unbezeugte griechisch-lateinische Nominative **Achilleus* **Ulixeus* ermangelt jeglicher Wahrscheinlichkeit; Ritschls Konjekturen *Ulixēum* für *Ulixem* Enn. scaen. 160 ist metrisch nicht verlangt und anders nicht zu verantworten.

Die alte lateinische Flexion ist also *Achillēs Achillī*, *Ulixēs Ulixī*, auch *Herculēs Herculī*, wobei für das *-ī* eine ältere Schreibung *-ei* nicht ausgeschlossen ist. Betrachtet man hierbei das aus den Formen von Namen wie *Calliclēs* bei Plautus

¹⁾ Quint. inst. 1, 5, 63 genetivus *Ulixi* et *Achilli* facit; ... nunc recentiores instituerunt Graecis nominibus Graecas declinationes potius dare. Vgl. Liv. Andr. 17 igitur demum *Ulixi* cor frixit prae pavore \ Hom. ε 297 καὶ τότε Ὀδυσσεύς λυτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ; Plaut. Bacch. 938 in busto *Achilli*.

²⁾ Neue-Wagener I³ 517 ff.

zusammenstellbare vollständige Paradigma Nominativ *-ēs*, Vokativ *-ēs*, Akkusativ *-em*, Genetiv *-ī* (für *-ei*?), Dativ *-ī*, Ablativ *-ē*, so darf man feststellen, daß diese Namen nach der lateinischen 5. Deklination flektieren, nicht nach der 3.; oder, vorsichtiger ausgedrückt, im Genetiv und allenfalls im Ablativ und Dativ liegt die Entscheidung für ihre Zuteilung zur einen oder anderen Deklination; und die lateinische 1. Deklination kommt überhaupt nicht in Frage. Diese Lösung der meisten Schwierigkeiten durch Zuteilung zur lateinischen 5. Deklination stammt von J. Wackernagel ALL 14, 1906, 5 Anm., der hierbei der gelegentlich durchs Metrum verlangten zweisilbigen Endung des Genetivs die Form *-ēī* statt *-āī* vindiziert. Und W. M. Lindsay ALL 15, 1908, 144 f. hat sich dieser Auffassung alsbald angeschlossen, und dabei für den Genetiv von *Herculēs* an allen Plautustellen die viersilbige Form *Herculēī* als metrisch möglich erwiesen und eingesetzt³⁾.

Nach dieser vorläufigen Aufklärung sollen nun die Flexionen der Namen auf *-ēs* und insbesondere deren Genetivformen auf *-ei* *-ī* vom Altlatein bis in die Augusterzeit verfolgt werden. Als repräsentativ werden hauptsächlich Plautus sowie Vergil und Horaz behandelt, insofern bei ihnen das Metrum eine vielfach erwünschte Kontrolle bietet.

2. Als normale Flexion dieser Namen bei Plautus⁴⁾ ergibt sich: Nominativ *-ēs*, Vokativ *-ēs*, Akkusativ *-em*, Genetiv *-ī* (und *-ēī* durch Konjekturen), Dativ *-ī*, Ablativ *-ē*. Die Quantitäten der Endungen sind bei Namen der Form *-o-* bzw. *oo-* zu fassen. Nominativ *Philolachēs* Most. 573, 910, 944, 970; Vokativ *Philocratēs* Capt. 294, 385; Ablativ *Naucratē* Amph. 860.

Dieser Ablativ *Naucratē* beweist für 5. Deklination (zu vorsichtig Lindsay a. O.); für ein *-ē* nach der 3. Deklination fehlt die metrische Gewährleistung; metrisch unbestimmbar, meist am Versende, sind *Hercule*, *Archidemide* *Charmide*, *Callicle Stratippocle*, *Philolache*.

Der Akkusativ endigt auf *-em*, so *Hercule* Most. 528, *Callidamatem* Most. 1121, *Philocratem* Capt. 578, *Agathoclem* Most. 775; entscheidend mit Elision des *-em* vor Vokal sind *Achill(em)* Poen. 1 (unsicher Merc. 488), *Ulix(em)* Bacch. 21, 949, 962. – Der später übliche (griechische) Akkusativ auf *-ēn* steht gelegentlich in den Handschriften, teils als einzige Lesart, so Asin. 866 *Demosthenen* codd. P, Epid. 612 *Periphanen* AP (metrisch unmöglich; gegenüber 197 *Periphanem*), Trin. 875 *Calliclen* codd. P (gegenüber *Calliclem* 212, 577, 877, 956; vgl. unten), Epid. 508 *Stratippoclen* AP, teils als varia lectio, so Poen. 1043 *Agorastoclen* A, *-em* P (sonst

³⁾ Vgl. Stolz-Leumann, Lat. Gr. 262 Ziff. C 2.

⁴⁾ Das Material beruht auf dem Namen-Index am Schluß der Ausgabe von Leo. Soweit das Bedürfnis besteht die Überlieferung anzugeben, schreibe ich AP, wo beide Linien vorhanden sind (Ambrosianus und Palatini); wo der Ambrosianus fehlt, bezeichne ich einheitliche Überlieferung der Palatini durch «codd. P», uneinheitliche durch Angabe der Lesarten. – Die Belege ordne ich meist nach Typen: a) die Heroennamen *Achillēs* *Ulixis* *Herculēs*; b) griechische Namen auf att. *-ης -ου*, mit *-ίδης -άδης -είδης* (homer. *-εἰδης*); c) solche auf att. *-ης -ους* att. *-κλής -κλέους*; d) solche auf *-ης -ητος*; e) allenfalls barbarische Namen auf *-ēs*.

-em 707, 957, 1044), Men. 1123 *Sosiclen* BD, -em C; *Stratippoclen/-em* Epid. 126. 245, 663, *Periphanen/-em* Epid. 448, *Stratophanen/-em* Truc. 514 (wo -em elidiert ist!), *Chremen/-em* Asin. 866. Aber das Gewicht der -ēn-Formen ist gering: einmaliges *Calliclen* steht gegen viermaliges *Calliclem* im gleichen Stück; es gibt nur eine einzige Stelle, wo vor Vokal nichtelidiertes -ēn statt -em mit Hiat wenigstens erwünscht wäre, notwendig ist es nicht und an der Stelle auch nicht überliefert (Epid. 358 *Apoécidém/is*, vor der Diärese des iambischen Septenars); wohl aber gibt es eine mit überliefertem -en, wo nur bei Elision von -em das Metrum in Ordnung ist, *Periphan(em)* Epid. 612, und eine gleicher Art mit geteilter Überlieferung, *Stratophan(em)* Truc. 514. Von zwei -en-Formen kann man überdies annehmen, sie seien antike metrische Konjekturen, nämlich von Trin. 875 *Cálliclén ai[e]bát* für *Cállicl(em) aiebát*, und noch dringender von *Stratippoclen* Epid. 508. s. S. 241⁷.

Der Vokativ auf -ēs ist vor Vokal sowohl hinsichtlich des ē wie des s metrisch gesichert mit *Philocratēs* Capt. 294, 385; übrigens auch mit *Patricolēs* Enn. scaen. 161. Ohne metrische Gewähr ist -es überliefert: *Achilles* Mil. 1054. *Hercules* Most. 528 Stich. 386, 395, *Aristophontes* Capt. 538, 618, 745. ferner mehrfach *Theopropides*, *Lysiteles* *Philocrates* *Stratophanes*. *Pleusicles* *Stratippocles*. *Philolaches*. – Aber auch der im späteren Latein dem Akkusativ auf -ēn zugeordnete Vokativ auf -ē von griechischer Herkunft⁵) ist bei Plautus einigemale überliefert: *Callidamate* Most. 1130 AP, gegen -damates 341, 373 (bis). *Charmide* Trin. 617 codd. P, gegen -des 997; offensichtlich ist hier die Form auf -ēs einzusetzen. – Die Interjektion *herclē* bleibt außer Betracht⁶). – Der Name des Malers Apelles erscheint folgendermaßen: Nominativ Epid. 626 *Apelles* P, -a A; Vokativ Poen. 1271 *Apelle* A, -a P (mit Elision der Endung); da nach dem Gesagten der Vokativ *Apellē* für Plautus unwahrscheinlich ist, wird in beiden Kasus *Apella* zu lesen sein. allenfalls mit P Nominativ *Apellēs* Vokativ *Apella* nach Typus *Thyestēs* *Philoctētēs* Vokativ *Thyesta* *Philoctēta*.

Zum Dativ auf -ī ist kaum etwas zu bemerken; die selbstverständliche Länge ist metrisch bestätigt durch *Herculi* Stich. 233. *Lysiteli* Trin. 604. 1134. *Callicli* Trin. 583, 899; sonstige Belege sind: *Herculi* Epid. 179. *Callidamati* Most. 938. *Apoecidi* Epid. 312, *Agathochli* Pseud. 532, *Agorastochli* Poen. 1341.

3. Der wichtigste Kasus ist der Genetiv. Vorausgenommen sei die durch Konjekturen gewonnene Form mit metrisch gefordertem zweisilbigem -ēī, wie sie Wackernagel gegenüber Scaligers bzw. Ritschls und Bothes Konjekturen -āī an vier Stellen hergestellt hat. Der Genetiv zusammen mit *filius* (*filia*) bildet meist das Versende, und das -ēī soll in dieser auch dem römischen Namensgebrauch entsprechenden Vaterangabe vermutlich besonders feierlich wirken (wie -āī und -ēī in dem Senar Mil. 103 *magnai rei publicai gratia*): Trin. 359 *Chármidēi filiūm* (-e P, -i A);

⁵) W. Schulze, Antidoron, Festschr. J. Wackernagel 245 ff. (= Kl. Schr. 87 ff.).

⁶) W. Schulze, l. c. 248 (Kl. Schr. 90).

ferner dreimal *Péríphanéi filiúm* bzw. *filiám*: Epid. 246 (-e P, -i A), 508 (-i AP), 635 (-i codd. P)⁷).

Der formelhafte Gebrauch mit *filius* ermutigt dazu, noch eine Plautusstelle des Versinnern in gleicher Weise metrisch zu heilen und selbst eine Terenzstelle beizufügen: Trin. 1183 *haec tibi pácta est Cállicl<é>i fili(a):: égo ducám, patér* (-cli codd. P; *Callicli <huius> filia* Leo; † *Callicli filia* † Lindsay). – Das eingesetzte *huius* von Leo entspricht einem Dilemma im Terenztext, durch das vielleicht Leo zu seiner Konjekturen angeregt wurde: Haut. 1065 *Archónidi huius filiám* unserer Ausgaben ist nur die Überlieferung des Bembinus A; in der Calliopiusrezension steht *Archonidis filiam*, und bei Priscian Gramm. II 247, 11 *Archonidi filiam*; die Emendation *Archónidéi filiám* liegt nahe: sachlich ist im Gegensatz zur Plautusstelle das zum Hinweis auf Anwesende dienende Pronomen *huius* des Bembinus recht wenig angemessen, da Archonides nicht anwesend ist; die Sichtbarkeit seines Hauses genügt kaum zur Rechtfertigung.

Von Lindsays *Herculēi*-Stellen gehört eine, die freilich auf den ersten Blick weniger evident ist, ebenfalls in diesen Zusammenhang,

Cas. 398 *utinam tūa quidem <ista> sicut Hérculēi praedicánt*

399 *quóndam prógnatis [ista] in sórtiéndō sórs deliquerit*

‘möchte doch dies dein Los beim Verlosen, so wie man berichtet, daß es einstens den Abkömmlingen des Herkules (zerfloß), zerflossen sein’ (angespielt wird auf die Landverlosung der Herakliden, der Herakles-Enkel, bei der die Erdscholle des Kresphontes zerfloß, *deliquesco*). Das ausgeklammerte *ista* der codd. P von 399 fehlt in der selbständigen Nebenüberlieferung bei Nonius p. 334; wenn man lediglich das Wort *ista* von 399, wo es metrisch überzählig ist, nach 398 heraufholt unter der palaeographischen Annahme, es sei im Vorfahr der Palatini unter der Zeile 398 nachgetragen gewesen und von da im Archetypus von P fälschlich in 399 eingeschaltet worden, so ist die Überlieferung sachlich und metrisch befriedigend, sofern wir das hier wirklich überlieferte -ei von *Herculei* zweisilbig als -ēi lesen⁸).

⁷) Wenn für fünfsilbiges *Períphanēi* das viersilbige *Períphanē* in den Text eindrang, so wurde das Metrum zerstört. Durch eine antike Konjekturen an falscher Stelle wurde, wie mir scheint, diesem Mangel abgeholfen mit einem Akkusativ auf -ēn für richtiges -em: statt Epid. 508 *Stratíppocl(em) aiunt Péríphanéi filiúm* gibt die Überlieferung *Stratíppoclén aiunt Péríphanēi filiúm* (-clen AP; aiunt om. P); und von hier ist dann -clen als varia lectio auch an die anderen oben genannten Stellen des Akkusativs übertragen worden.

⁸) Die neueren Herausgeber schreiben übereinstimmend *Herculei<s> praedicant / quondam prognatis*, mit verschiedenartigen Konjekturen davor, d. h. sie finden hier, einer Konjekturen der Handschrift I folgend, das Adjektiv *Herculeus*; dieses ist aber sonst anscheinend erst in der Augusteerzeit bezeugt (Ovid hat es 18mal, offenbar als eigene Bildung, wie auch *Apollineus Romuleus Caesareus*), und es ist zwar nach griechischen Mustern gebildet (*Νεστόρεος* Homer), aber doch wohl, wie so manche Adjektive auf -eus, erst für den lateinischen Hexameter geschaffen (vgl. Bednara ALL 15, 224 u. 228; Stolz-Leumann 205), und damit für Plautus unmöglich. Im übrigen ist weder genetisches *Herculei prognatus* noch adjektivisches *Herculeus prognatus* eine geläufige Wendung; die übliche ablativische Ausdrucksform ist dargestellt durch *Gnaivod patre prognatus* (Ed. Schwyzer, KZ 56, 16 u. 18); irgendwie ist in der Casina-Stelle *prognatus* als Variation zu *gnatus (filius)* und, sofern wenigstens Plautus die Heraklidengenealogie überblickte, als Synonymum zu *nepos* verwendet: jedenfalls erscheint bei Plautus *prognatus* einmal als Gegenstück zu *parentes*, Amph. 651 *libertas salus vita res et parentes, patria et prognati tulantur servantur*.

Lindsay hat in dem oben erwähnten Aufsatz auch an jenen vier Stellen, die in anderer Verbindung den Genetiv von *Herculēs* enthalten, die Form *Herculēi* für *-li* oder *-le* der Handschriften eingesetzt; drei davon sind zwingend insofern, als die überlieferte dreisilbige Form zu sachlichen Konjekturen an anderen Versstellen zwingt: Most. 984 *Tránio; is vel Hérculéi cóntereré quaestúm potést* (*-li* AP); Rud. 161 (codd. P) *qui Hérculéi sócius ésse diceris* (*-li* T, *-le* CD, *-lis* B); Rud. 822 *iam hoc Hérculéi est, Vénérís quód fanúm fuit* (*-li* codd. P). Unbestimmbar und daher ohne Gewicht ist das Metrum einzig Pers. 2 *aerúmnas Hérculí* oder *Hérculéi* (*-li* codd. P, A non legitur; *-lis* Schol. Verg. ecl. 10, 69).

Also die einmal überlieferte und mehrfach durch Konjekturen sichergestellte zweisilbige Endung *-ēi* ist in ihrer Anwendung beschränkt auf den Genetiv *Herculēi* und auf Wendungen der Form *Charmidēi fílium*; man darf sie danach wohl als einen Archaismus bei Plautus (und Terenz) bezeichnen.

Normalerweise ist die Endung einsilbig, und zwar schreiben die Handschriften gewöhnlich *-i*, vereinzelt *-e* oder *-is*: Bacch. 938 *Achilli*⁹⁾ (P; versus 937–940 omittit A, secludit Leo ut spurios); Trin. 744 *Charmidi* (A. *-is* P); Rud. 86 *Euripidi*; Capt. 528 u. 635 *Philocrati* (unklar 975); Epid. 29 *Stratippocli*; dazu Most. 374 *Philolache* (sic codd. P; einsilbiges *-ei* empfehlen Bergk, Wackernagel, Lindsay). Offensichtlich ist die Schreibung *-is* nur schwach gestützt und von den Herausgebern mit Recht nirgends berücksichtigt. Die Schreibung *-e* für einsilbiges *-ei* kann man auch bei Terenz vermuten im *-ae* von *Phanocratae* Haut. 1061, doch kommt ein Genetiv auf *-ae* bei Namen auf griechisch attisch *-ης -ov* und damit eben bei vielen Namen auf *-tēs* zu allen Zeiten vor, s. unten S. 245¹⁶. – Von diesem Genetiv auf *-i* ist in der Plautusüberlieferung der Dativ auf *-ī* allein unterschieden durch die konsequentere Schreibung nur mit *i*.

Hiernach flektieren die griechischen Namen auf *-ēs* bei Plautus nach der lateinischen 5. Deklination; beweisend sind dafür der Ablativ *Naucrātē* mit *ē* und die Genetive auf durch Emendationen gesichertes zweisilbiges *-ēi* und auf einsilbiges *-ī* bzw. *-ei*. Freilich entsprechen diese Genetivformen nicht der klassischen Regelung bei der 5. Deklination mit *-ēi* und *-īēi*, worauf ich zurückkomme. – In der Flexion findet sich erwartungsgemäß bei Plautus keine Spur eines Unterschiedes zwischen den griechischen Namen der 1. Deklination auf attisch *-ης -ov* und denjenigen der 3. Deklination auf attisch *-ης -ovς* bzw. *-κλῆς -κλέovς* und den drei latinisierten Heroennamen *Achillēs Ulixēs Herculēs*.

Selbst die griechischen Namen auf *-ης -ιτος* folgen teilweise dieser Flexion: Akkusativ *Chremem* Asin. 866. Bei *Philolachēs* gebraucht Plautus in der Mostellaria teils diese Formen (Akkusativ *-em*, Dativ *-ī*, Genetiv *-ē* bzw. *-ei*), teils die griechische Flexion mit *-ēt-*, also *-ēs -ētis -ēti -ētem -ēte*, diese offenbar in Anlehnung an die lateinischen *-ēt*-Stämme *mānsuēs locuplēs* und *quiēs*. Ob die *ēt*-Flexion bei diesem Namen schon griechisch war, bleibe dahingestellt: der Name, von dem sie

⁹⁾ *Achilli* auch Acc. trag. 145; vgl. Genetiv *Ulixi* Liv. Andr. 17 (oben S. 238¹), Pacuv. trag. 245 (kaum Dativ); ferner Genetiv *Orestī* Pacuv. trag. 384.

stammt, ist einstämmiges *Λάχης -ητος*; der zweistämmige Name *Φιλολάχης* ist dagegen seiner Bildung nach ein Nomen auf attisch *-ης -ους*.

4. Damit finden wir den Übergang zu Terenz¹⁰⁾. Er gebraucht sehr wenig Namen auf *-ēs*, in obliquen Kasus außer den erwähnten Genetiven *Archōnidī* bzw. *-ēī* und *Phanocratē* (*-ae* oder *-ei*) noch die Akkusative *Archidēmidem* Eun. 327 und *Callidēmidem* Hec. 432 (hier mit Elision des *-em*) und 801. Sehr häufig sind einzig die Namen *Chremēs* und *Lachēs* (beide griechisch *-ης -ητος*). Der *-ēt*-Stamm begegnet nur dreimal in *Chremēt-* (Andr. 247 *-ētis*; 472 und 533 *-ētem* vor Vokal); demgegenüber Akkusativ *Chremem* fünfmal im Versende und einmal elidiert vor Vokal (Eun. 909). Also ein Akkusativ auf *-ēn* fehlt auch hier. Entsprechend dem Akkusativ *Chremem* auch Genetiv *Chremis* oder eher, mit der Nebenüberlieferung, *-ī* Andr. 368 (A fehlt¹¹⁾).

Aus altlateinischen Inschriften ist wenig beizufügen. Praenestinische Spiegel bieten die Nominative *Aciles Ulses Fercles Poloces* (*Polouces*). Der Dativ zu *Herculēs* ist auf zahlreichen Weihinschriften bezeugt in den Formen *Hercolei* *Hercole*, auch *Herclei* *Hercle*, *Herculei* *Herculi*. Aber der entscheidende Kasus, der Genetiv, ist selten. Hier begegnen zuerst Genetive auf *-is* nach der 3. Deklination. Bemerkenswerterweise findet man den Genetiv *Herculis* auf einer – möglicherweise erneuerten – Mummiusinschrift (CIL I² 626 = D³ [Diehl, Altlat. Inschr.³] 91, ca. 146 v. Chr.); damit sei verknüpft eine Bemerkung von Varro ling. 8, 26 über die Gebräuchlichkeit beider Formen: *utrum Herculi an Herculis clavam dici oporteat ... cum utrumque sit in consuetudine*¹²⁾. Weitere inschriftliche Belege des Genetivs auf *-is* sind *Pollucis* D³ 26, *Eurysacis* D³ 613, *rege Mitredatis* D³ 695, *bellum Mitridatis* Lex Anton. de Term. vom Jahre 71 v. Chr. (CIL I² 589, Bruns Fontes⁷ n. 14)

¹⁰⁾ Das Material nach dem Namen-Index in der Ausgabe von Dziatzko. Die Überlieferung ist auch hier zweigeteilt: dem Bembinus A steht die Calliopius-Rezension (Call.) gegenüber.

¹¹⁾ Von Plautus unterscheidet sich Terenz einzig durch die in den neueren Ausgaben bevorzugten Vokative auf *-ē*, nämlich *Chremē* und *Lachē*; vielleicht sind unsere modernen Herausgeber schlecht beraten gegenüber den älteren, die *-ēs* druckten (vgl. W. Schulze, Antidoron 245, Kl. Schr. 87.) Der Vokativ zu *Chremēs* kommt, meist im Versende, in vier Stücken im ganzen 55mal vor, der zu *Lachēs* in der Hecyra 11mal; Kauer-Lindsay geben 65mal *-ē*, nur einmal *-ēs* (Eun. 535). Die Überlieferung schwankt (vgl. Dziatzko-Hauler, Phorm. Anh. S. 207 zu V. 567), und ist ganz uneinheitlich, wenn auch *-ē* überwiegt: man vergleiche etwa: Eun. 535 *Chremes* A Call.; Phor. 613 *-e* A Call.; Hec. 633 *Laches* Call., *-e* A Prisc.; Andr. 945 *Chremes* A, *-e* Call.; Haut. 148 *-es* Cic. Tusc. 3, 65 und A, Call. hat teils *-es*, teils *-e*. Eine Statistik führt natürlich zu nichts, leider aber auch die Hiattfrage nicht: ein einziges Mal steht, Andr. 895, *-e* vor Vokal im Hiatt, aber bei Personenwechsel, so daß die Einsetzung von *-ēs* nicht streng gefordert ist. Aus Menander kann Terenz die Vokative *Chremē* und *Lachē* jedenfalls nicht haben: von den Stücken mit Vokativen zu *Chrenēs* und *Lachēs* stammen Eunuchus und Hecyra von Menander; in Menanderfragmenten aber ist der Vokativ *Λάχης* bezeugt (fab. inc. 17, 20, 24), und nur nach einer anderen griechischen Deklination der *s*-lose Vokativ *Συγκρίνη* (Epitr. 546, 563, 570, 586). Da sonst im Latein der (griechische) Vokativ auf *-ē* gekoppelt erscheint mit dem (griechischen) Akkusativ auf *-ēn*, den Terenz nicht verwendet, so dürften auch für Terenz nur die Vokative *Chremēs* und *Lachēs* anzuerkennen sein. Nach Hauler a. O. sind bei Terenz *-ēs* und *-ē* gleichberechtigt.

¹²⁾ Dazu ist aber zu bemerken, daß Varro kurz zuvor (8, 16) das Paradigma *Herculēs* Genetiv *Herculis* als Muster eines Nomens mit sechs verschiedenen Kasusformen benutzt, also den Genetiv *Herculi* wegen des Dativs *Herculi* ausschließt, s. dazu W. Schulze, Antidoron 253f. (Kl. Schr. 95f.).

I 25. 29 II 1. Der Genetiv auf *-ī* bzw. *-ei* ist demgegenüber bezeugt durch *Piladelpus regus Metradati f.* und *Mahes Mahei f.* D³ 303 aus sullanischer Zeit; auch der Historiker Quadrigarius frg. 81 (bei Gell. 15, 1, 6) schreibt *regis Mithridati*. – Die Flexion *-ēs -ēnis* kommt erst langsam auf, D³ 617 Dativ *Parnaceni*, ebenso beginnt erst die sekundäre Ausbreitung der Flexion *-ēs -ētis*, s. Stolz-Leumann 263 oben.

Das bisherige Ergebnis ist also dieses: Im Altlatein ist *-ī* die übliche Genetivendung, daneben begegnet archaisierend auch zweisilbiges *-ēī*. Die neue Endung *-is* nach der 3. Deklination finden wir im 2. Jahrhundert v. Chr. im *Herculis* der Mummiusinschrift; im 1. Jahrhundert v. Chr. ist nach Varro und den Inschriften *Herculis* neben *Herculī* bzw. *-is* neben *-ī* geläufig.

5. Bei Cicero ist die Probe auf Varros Angabe über *Herculis* und *Herculī* zu machen. Genetive auf *-ī* sind bei ihm häufig¹³); nach vorsichtiger Berechnung hinsichtlich unsicherer Überlieferung steht *-ī* bei rund 25 Namen mit 50 Belegen. Ihr Gewicht erhält die Zahl aus der Gegenprobe: für Genetive auf *-is* finde ich 31 sichere Belege bei 19 Namen, unter denen *Herculis* allein 10 Belege aufweist; freilich mögen mir einige Belege von *-is* entgangen sein¹⁴). Immerhin ist *-ī* erheblich häufiger als *-is*. Kein Unterschied besteht in den Namentypen, alle sind vertreten außer griechisch *-ης -ητος*; viele Namen zeigen beide Genetivformen. Kein großer Unterschied besteht auch in den literarischen Gattungen: für griechische Namen bieten von den Reden fast nur die Verrinen Gelegenheit; häufiger sind sie aus sachlichen Gründen in den rhetorischen und philosophischen Schriften; auch die Briefe bringen manche Belege; fast überall aber sind sowohl *-ī* als *-is* bezeugt; einzig in den größeren rhetorischen Schriften fehlt *-is* völlig, abgesehen von *variae lectiones*. – Da später *-is* als Normalform gilt, so werden in der Überlieferungsgeschichte eher *-ī*-Formen durch *-is*-Formen ersetzt worden sein als umgekehrt.

¹³) Vgl. Neue-Wagener I³ 509ff. Ich führe die mir bekannten Belege an: *Achilli* div. 1, 65. *Ulixi* Tusc. 1, 98, 5, 46. *Herculi* Luc. 108. rep. 2, 24 (*-is*, sed *s* expuncta in cod.). – *Aeschini* Brut. 292 opt. gen. 14. *Booti* im Versausgang Arat. 100. *Aristidi* und *Miltiadi* Sest. 141 (*-i* Schol., *-is* codd.); *Aristidi* aut *Themistocli* fin. 2, 16. *Carneadi* de orat. 2, 161, 3, 80. fin. 2, 34 (*-is* var. lect.). *Thucydidi* Brut. 29, 288. *Timarchidi*: Verr. II 2, 108 bis. 136, 3, 154 ter (*-is* β V). 163, 4, 22. 138 *Diodorus* *-i*, 5, 120 (codd. α). – *Archimedi* rep. 1, 21, 22. *Aristoteli* fin. 1, 14 (*-is* v. l.). 5, 12, 14 Att. 13, 28, 3. *Cleomeni* Verr. II 5, 82 (*-is* cod. reser. V). 88, 101, 112, 122. *Demostheni* de orat. 2, 95 Brut. 286 opt. gen. 14. *Ganymedi* Tusc. 4, 71. *Isocrati* or. 190 Att. 2, 1, 1. *Lacydi* Luc. 16. (*Palamedi*: Rhet. Her. 2, 19, 28. Trag. inc. 58 bei Cic. off. 3, 98). *Pammeni* Att. 5, 20, 10. *Praxiteli* Verr. II 4, 4, 12 bis. *Theophani* Balb. 57 Att. 9, 1, 3. – *Agathocli* Verr. II 4, 122. *Diocli*: Verr. II 5, 16 de *Apollonio* *-i* (*-is* v. l.) *filio*. *Pericli* de orat. 2, 93 Brut. 59. fin. 5, 5 (*-is* v. l.). *Procli* div. 2, 90. *Themistocli* de orat. 2, 300 fin. 2, 16, 116 epist. 5, 12, 5 ad Brut. 23, 11 (*-is* v. l.). – *Ariarathes Ariobarzani filius* Att. 13, 2, 2. *Euphrati* (Fluß) ad Q. fr. 2, 11, 2. *Orodi regis Parthorum filius* Att. 5, 21, 2 fam. 15, 1, 2. – *Verri*: Gramm. IV 28, 20 VI 479, 12 *filiumque Verri* (in den Verrinen lautet der Genetiv *Verri*).

¹⁴) Meine Belege für *-is* sind: *Achillis* Arch. 24. *Herculis* Verr. II 4, 94 bis. 95, 3, 93 fin. 2, 118 div. 1, 54 bis. 1, 74 bis. 2, 67. – *Orestis* Tusc. 4, 63. *Carneadis* Luc. 98. fin. 5, 4 (*-es* codd.). Tusc. 3, 54, 5, 87. *Euripidis* fin. 1, 4. *Miltiadis* Tusc. 4, 44. – *Antisthenis* Att. 12, 38a, 2. *Callisthenis* Tusc. 3, 21. *Cleomenis* Verr. II 5, 31. *Demosthenis* Tusc. 4, 44. *Episcratidis* Verr. II 2, 61. *Isocratis* Cato 13. *Socratis* Luc. 129. *Theophanis* Att. 2, 12, 2. – *Dioclis* Verr. II 3, 93. – *regis Ariobarzani filium* fam. 2, 17, 7. *Artavasdis filia* Att. 5, 21, 2. *Bogudis* fam. 10, 32, 1. *Orodis* Att. 5, 18, 1.

Doch darf man das Vorhandensein zweier Formen sicher nicht lediglich der Überlieferung zur Last legen, sondern muß mit Madvig (zu fin. 1, 14) annehmen, daß Cicero beide Formen gebrauchte, mit deutlicher Bevorzugung von *-ī*, außer bei *Herculēs*. Ein solches Schwanken ist nicht vereinzelt: beispielsweise wechselt Cicero auch zwischen *-em* und *-ēn*¹⁵). Eine einfache und einheitliche Erklärung für die Verteilung von *-is* und *-ī* ist nicht zu geben; in gewissem Umfang ist *-ī* eine Angelegenheit des amtlichen Namengebrauches (*Diodorus Timarchidi*, *Ariarathes Ariobarzani filius*)¹⁶). Ähnlichen Gebrauch zeigt Cornelius Nepos, s. S. 247²⁵.

Bei Catull findet sich 55, 13 der Genetiv *Herculei* (sic, mit einsilbigem *-ei*). Bei Caesar ist *Herculis* der einzige Fall eines Genetivs zu *-ēs*¹⁷): civ. 2, 18, 2 u. 21, 2 *ex fano Herculis*.

6. Bei Vergil¹⁸) ist es mit dem Genetiv folgendermaßen bestellt. Ein Genetiv auf *-ī* bzw. einsilbiges *-ei* steht, neben *-is*, bei Namen der Form *o – u* im Ausgang des Hexameters, also ohne metrische Nötigung. *Achillēs*: Endungen *-ei* und *-ī*: georg. 3, 91 *magni currus Achillei* (P, M corr.; *-is* R); Aen. 1, 30 *immitis Achilli* (M; *-is* R), ebenso 3, 87 (*-ei* F); ferner *-ī*: 2, 275 (*-ei* F); 6, 839 (MR; *-ei* P). Dagegen steht die Endung *-is* an drei Aeneisstellen, wo von den Pferden oder dem Wagen des Achill die Rede ist: 2, 476 *equorum agitator Achillis*, 12, 352 *nec equis adspirat Achillis*, 10, 581 *nec currum cernis Achillis*; dazu nur in R *currus Achillis* an der obigen Georgicastelle. – *Ulixēs*: Nur Genetiv auf *-ī*: ecl. 8, 70 (aber *Olyxis* im Zitat in Pompeji CIL IV 1982 add. p. 214); Aen. 2, 7. 90. 436 (*-ei* P). 3, 273. 613 (*-ei* P). 691¹⁹). – *Orontēs*: Aen. 1, 220 *acris Oronti* (FM; *-is* R¹). – *Achātēs*: Genetiv *-ae*: Aen. 1, 120 *fortis Achatae* (MR Donat; *-ī* Charis.); 10, 344 *-ae* (MPR).

Der Genetiv auf *-is* steht im Versinnern schon aus metrischer Notwendigkeit beim Namen *Herculēs*, und aus metrischem Bedürfnis bei Namen der Form *o o – u* (welche Wortform im Versende gemieden wird, trotz *Polyboten* Aen. 6,

¹⁵) Z. B. *Socratem* nat. d. 1, 31, *-en* 1, 93; *Thalem* div. 1, 111, *-en* 2, 58; *Themistoclem et Demosthenen* Tusc. 4, 55. Vgl. Neue-Wagener I³ 472ff. Vielleicht *-en* vorwiegend vor Vokal.

¹⁶) Der Vollständigkeit halber sei erwähnt, daß zu allen Zeiten bei einzelnen Namen auf griechisch att. *-ης -ov* auch Kasus nach der 1. Deklination verwendet werden: Plaut. Rud. 509 Dat. *Thyestae*; Cato or. frg. (bei Gell. 6, 3, 28) Genetiv *poetae Euripidae*; Cic. har. resp. 39 und de orat. 3, 141 Genetiv *Philoctetae* (Nominativ *-es* fam. 7, 33; bei den *a*-Formen ist Cicero sicher abhängig vom *Philocteta* des Accius); vgl. oben S. 240 zu *Apella* bei Plautus. – Merkwürdiger ist der Genetiv auf *-ae* bei griechisch att. *-ης -ovς*: Rhet. Her. 4, 6, 9 *Praxitelaē*; zu *Phanocratae* bei Terenz s. oben S. 242; zu *Aristophanae* bei Gell. praef. 20 vgl. M. Herz, *Vindiciae Gellianae*, Progr. Greifswald 1858 p. 24.

¹⁷) Zum Genetiv *Catamantaloedis* Gall. 1, 3, 4 kann ebensowohl ein Nominativ auf *-ēs* gehören, wie ein solcher auf *-is*, vgl. Nominativ *Convictolitis* Gall. 7, 31, 1. 42, 4.

¹⁸) Das Material nach dem Namen-Index der Ausgabe von Janell, ebenso für Horaz nach dem von Vollmer.

¹⁹) Diesen Genetiv auf *-ī*, genauer auf *-ei*, hat Ovid – neben siebenmaligem *Ulixis* – als einzigen und nur an einer einzigen Stelle, met. 14, 159 *comes experientis Ulixei* (sic codd. et Prisc.). Da dies offensichtlich eine Variation zu Vergils *comes infelicis Ulixi* Aen. 3, 613 ist, so wird die Annahme unausweichlich, daß Ovid in seinem Vergilttext an dieser Stelle *Ulixei* las, was von unseren Handschriften nur P zeigt. Bei Horaz ist *Ulixei* überliefert, epist. 1, 6, 63 *Ithacensis Ulixei*, 1, 7 40 *proles patientis Ulixei*.

484). *Herculis arma* Aen. 5, 410. 10, 319; ferner *Herculis* 10, 779. *Diomēdis*: Aen. 1, 752 *Diomēdis equi*⁴; 10, 581 *Diomēdis equos*³; 8, 9 *Diomēdis ad urbem* (11, 226 *ab urbe*). Aen. 1, 28 *rapti Ganymēdis honores*; 2, 82 *Palamēdis*. Ferner ohne metrischen Anlaß und gegen ein bei Homer wirkendes Gesetz Aen. 12, 644 *Drāncis dicta*. – Hierzu Akkusativ *Diomedem* (11, 243, mit Elision des -em); Ablativ *Herculē*; Vokativ *Drancē*.

Der Gebrauch von Genetiv *Achillis* ist, da man den hierin einstimmigen Handschriften wohl vertrauen muß, eine Neuerung Vergils erst in der Aeneis, und zwar in den Wendungen mit *currus* und *equi*; das -is der Handschrift R an der Georgicastelle 3, 91 betrachte ich als eine Korrektur für -ei nach den Aeneisstellen. Fragt man nach dem Grund der Neuerung, so sehe ich ihn im Drang nach Konzinnität mit *Diomedis*; die erste Aeneisstelle mit Genetiv *Achillis* ist m. E. 10, 581 *non Diomedis equos nec currum cernis Achillis*²⁰).

Neben der offenbar als Altertümlichkeit bewahrten Flexion -ēs -ī bzw. -ei (*Achillī Ulixī Orontī*, vielleicht *Achātī*) und der Flexion -ēs -is (*Herculis Diomēdis* usw.) steht bei Vergil in viel größerer Häufigkeit die Flexion -ēs -ae, die uns hier nicht beschäftigt²¹).

Bei Horaz, der in seinen verschiedenen Werken sich nicht nur in verschiedenen Metren, sondern auch in verschiedenen Stilschichten bewegt, ist kein strenges Flexionsschema mehr zu fassen. Ich scheide die Namen nach den bei Vergil verwendeten Gruppen und gebe die bezeugten Formen. I. Mit Genetiv -ī bzw. -ei und -ēī: *Achillēs*: Ablativ -ē serm. 2, 3, 193. Genetiv zweisilbiges -ēī carm. 1, 15, 34 epod. 17, 14. *Ulixēs*: Genetiv einsilbiges -ei (var. lect. -i) zweimal im Versende, s. S. 245¹⁹; zweisilbiges -ēī carm. 1, 6, 7 epod. 16, 60. *Alyattēs*: nur Genetiv -ēī carm. 3, 16, 41 nach Bentleys evidenter Konjektur. II. Mit Genetiv -is: *Herculēs*: Ablativ -ē serm. 2, 3, 16; Genetiv -is viermal (dreimal ohne metrischen Zwang). Ferner: *Diomedis Hermogenis Herodis Timagenis*. III. Mit Genetiv -ae: *Anchisae Thyestae; Pelidae*. – Auf die übrigen Kasus gehe ich nicht ein; die Akkusativform ist, wie schon bei Vergil, fast ausschließlich -ēn, sogar *Ulixen* steht gegenüber *Achillem*; Vergil hat ebenfalls *Achillem*, aber überhaupt keinen Akkusativ zu *Ulixēs*.

²⁰) Ed. Norden, Vergil Aeneis Buch VI², 1916, 411 will den Wechsel von *Achillis* und *Achillei* (welch letztere Form er zu Nominativ **Achilleus* stellt) aus einer Dissimilationstendenz erklären: *Achillei* stehe, wenn das vorangehende Wort auf -is oder -us ausgehe, andernfalls stehe die Normalform *Achillis*. Von den drei Stellen mit *Achillis* widerspricht eine, nämlich die letztgenannte und nach meiner Auffassung entscheidende, mit ihrem *cernis Achillis*. – Bei *Ulixī* läßt sich von einer derartigen Tendenz nichts beobachten: *Ulixis* fehlt überhaupt, und *Ulixī* steht nicht nur hinter -es -is -us, sondern auch hinter -ur (3, 273 *ezsecramur Ulixī*).

²¹) Sie steht, was ihre Häufigkeit erklärt, bei den Namen auf griechisch att. -ης -ov mit -ιδης -άδης -είδης, schließt also an alte Vorstufen an (oben S. 245¹⁶). Vollständig lautet die Flexion: Nominativ -ēs, Vokativ -ē, Akkusativ -ēn; aber Genetiv -ae, Dativ -ae, Ablativ -ā (und -ē). Die Belege nach der ā-Deklination seien genannt: Genetiv: *Acestae Achatae Anchisae Geryonae Philoctetae; Leucatae; Aeacidae Hyrtacidae Othryadae; Alcidae Pelidae*. Dativ: *Acestae Anchisae Melicertae; Amphitryoniadae; Alcidae Pelidae*. Ablativ auf -ā: *Anchisa*; auf -ē: *Achate, Geryone* (elidiert).

Damit ist die Geschichte des Genetivs auf *-ī* praktisch zu Ende; Ovid hat, wie erwähnt, nur noch einmaliges *Ulixēi*. Und Plinius (bei Char. gramm. I 132, 23) erklärt den *-ī*-Genetiv als ganz ungebräuchlich: *sed nostra aetas in totum istam declinationem abolevit*. Vereinzelte Nachahmer des *-ī* unter Dichtern und Historikern sind keiner Erwähnung wert. Natürlich machen Archaisten wie Gellius und Apuleius davon wieder Gebrauch, wenn auch nur vereinzelt, und der erstere anscheinend manchmal in Abhängigkeit von seinen Quellen²²⁾.

7. Der Kampf zwischen dem alten bei Plautus (neben *-ēī*) allein gebrauchten *-ī* und dem jüngeren *-is* endet also mit dem endgültigen Sieg des letzteren seit Ovid, und dieser Sieg findet seine Bestätigung in den Angaben von Plinius und Quintilian²³⁾ über das Aussterben von *-ī*²⁴⁾. Das Nebeneinander von *-ī* und *-is* besteht nach unseren Zeugnissen von der Mummiusinschrift bis zu Vergil und Horaz; freilich ist bei diesen Dichtern das *-ī* bzw. *-ei* und das *-ēī* nur mehr poetischer Zierat. Das Schwanken zwischen *-ī* und *-is* muß also zeitlich vorausliegen. Varros Angabe über die Gebräuchlichkeit von *Herculī* und *Herculis* wurde in der Zeit von Caesars und Ciceros Tod niedergeschrieben. So ist auch aus allgemeinen Gründen gerade bei Cicero das Nebeneinander von *-ī* und von *-is* zu erwarten, so wie es die Handschriften zeigen; das gleiche gilt etwa für Cornelius Nepos, den ich oben übergangen habe²⁵⁾. Es kann kein Zufall sein, daß gerade der Genetiv *Herculis* uns von Anfang an und dann auch bei Cicero so besonders eindringlich vor Augen tritt: als Neubildung gehörte er offenbar der gesprochenen Sprache von Rom an; Hercules war als alter römischer Gott mit seinem populären Kult an der Ara maxima, der als Helfer den Anspruch auf den Zehnten, die *decuma*, hatte, unter der römischen Bevölkerung des 1. Jahrhunderts v. Chr. natürlich volkstümlicher als die alten Sagenhelden Achilles und Ulixes oder gar als griechische Redner und Philosophen oder als die hauptsächlich in Senatsverhandlungen zu erwähnenden Könige des Ostens wie Mithridates und Ariobarzanes. Man kann wohl sagen: Von *Herculēs* ist die neue Flexion der Namen auf *-ēs* ausgegangen, die ja in der Hauptsache nur den Genetiv ändern mußten, um in der 3. Deklination Anschluß an Nomina wie *vātēs verrēs* zu finden²⁶⁾.

²²⁾ Erwähnt seien aus Gellius: *Ulixi* 5, 1, 6 (*-is* 14, 6, 3); *Oresti* 6 (7), 5, 5 u. 7; *Theodecti* 10, 13, 7; *Empedocli* 4, 11, 9 u. 10; *Sophocli* 12, 11, 6, auch 13, 19, 2 u. 3; ebenda und sonst auch *Euripidi*.

²³⁾ Oben S. 238¹.

²⁴⁾ Wenn trotzdem bei Plinius noch *-ī*-Formen vorkommen, n. h. 7, 125 *Archimedi*, 26, 10 *Diocli*, so gehen diese wohl wiederum unmittelbar auf seine Quellen zurück.

²⁵⁾ Nepos hat folgende sichere Belege: Genetiv *-ī*: Alcib. 3, 2 *Andocidi*. Them. 1, 1 *Themistocles Neocli filius*; Alcib. 2, 1 *Pericli*; Ages. 1, 2 *Procli*; Them. 4, 5 und Arist. 1, 1 *Themistocli*. Dat. 5, 12 *Datami*; reg. 1, 2 *Darius Hystaspi filius*; 1, 3 *Xerxi*. Genetiv *-is*: Ages. 1, 2 *Herculis*. Arist. 2, 3 *Aristidis*; Alcib. 6, 1 *Alcibiadis*. Cim. 1, 1 *Cimon Miltiadis filius*, auch 1, 4 *Miltiadis*. Eum. 7, 3, Hann. 10, 5 u. 11, 4 *Eumenis*; Ages. 1, 2 *Eurysthenis*; Tim. 3, 2 u. 4, 4 *Iphicratis*. Dat. 10, 1 *Mithridatis*, *Ariobarzani filii*. Epam. 4, 1 *Artaxerxis*.

²⁶⁾ Die einzig vergleichbare Ersetzung des Genetivs *plēbi* der 5. Deklination durch den anfangs bei diesem Terminus wohl ebenfalls mehr volkstümlichen Genetiv *plebis* nach der 3. Deklination dürfte ungefähr gleichzeitig erfolgt sein mit der Ersetzung ~~des~~ *Herculi* durch

8. Die mehr philologische Aufgabe der Vorführung des Gebrauches von *-ī* und *-is* hat hiermit ihr Ziel erreicht. Es bleiben noch bezüglich des *-ī* die sprachgeschichtlichen Fragen nach seiner lautlichen Entwicklung aus zweisilbigem *-ēī* und nach seiner morphologischen Rechtfertigung als Genetivendung der 5. Deklination. Zur Not könnte ich mich begnügen mit der Berufung auf gleichartige Genetive bei Appellativen, wie sie mit *pernicii progenii* usw. von Grammatikern bezeugt werden, und auf die zu diesen Formen gegebenen sprachwissenschaftlichen Erklärungen. Aber durch die Namengenetive auf *-ī* verschiebt sich auch die Beurteilung jener Formen.

Das lautliche Verhältnis von *-ēī*, *-ēī*, *-ei* und *-ī* bei den Namen wäre einfach, wenn in unseren Quellen diese vier Formen eine chronologische Folge bildeten; das tun sie aber durchaus nicht: *-ēī* steht nur bei Plautus (und allenfalls bei Terenz) als archaisierende Form, *-ēī* nur bei Horaz; *-ī* beginnt schon bei Plautus, und einsilbiges *-ei* reicht in unserer Überlieferung von Catull bis zu Vergil und Horaz. Immerhin ist dieses Durcheinander nicht eine Besonderheit der Namen. Bei den Appellativen der 5. Deklination, sowohl beim häufigen *rēs* als auch bei *fidēs diēs plēbēs* ist bei Plautus die Genetivbildung von der der Namen nicht allzu verschieden: unser Plautustext hat *rēī rēī* und einsilbiges *rei*, ferner *fidēī diēī* und *fidēī diēī* (o-), und schließlich *plēbī-scītum*. Der Genetiv *rēī* steht in feierlicher Stilisierung, *rēī* meist am Versende, einsilbiges *rei* beliebig im Versinneren; letzteres ist also die eigentliche gesprochene Form der Plautuszeit; denn der von *rēī* bevorzugte Versausgang ist der bekannte Sitz von Archaismen sowohl wie von Künstlichkeiten²⁷). In unserem Plautustext sind also bei den Namen die beiden Hauptabweichungen von den Genetiven zu *rēs* das Fehlen von *-ēī* und der Gebrauch von *-ī* statt einsilbigem *-ei*.

Das Fehlen von *-ēī* bei den Namen läßt sich schwer beurteilen. In der Stellung von *rēī*, d. h. im Ausgang der iambischen Verse, wäre ein Namengenetiv auf *-ēī* nur möglich bei solchen Namen, deren Nominativ vor dem *-ēs* eine Länge oder zwei Kürzen enthält, also bei (× × ×) -- wie *Achillēs Ulixēs Theodōromēdēs*

Herculis; am längsten und festesten behauptete sich die Form *plēbī* in den staatsrechtlichen Termini *plēbī-scītum* und *tribunus plēbī*. Bei Cicero ist nach den Zitaten bei Merguet Genetiv *plebis* geläufig und *tribunus plebis* sogar sehr häufig (über 170 Stellen); daneben *plebī scītum* (rep. 4, 2 leg. 1, 57 fin. 2, 54), auch geschrieben *plebei scītum* (dom. 44 var. lect.: rep. 2, 63), *ex dolore plebei* dom. 12, sowie *tribunus plebi* (Manil. 58; div. 1, 56 off. 3, 80. 81; epist. 10, 16, 1), auch geschrieben *tribunus plebei* (Mil. 39 Cael. 34); bemerkt sei, daß im Dativ für *plebī* ebenfalls gelegentlich *plebei*, natürlich als Form der 5. Deklination, überliefert ist (Sest. 103 dom. 74; rep. 2, 63 leg. 3, 24). – Der neue Nominativ *plēbs* nach der 3. Deklination für älteres *plēbes* ist, als Rückbildung aus den obliquen Kasus vermutlich nach *urbis* neben *urbis urbī urbem*, notwendigerweise jünger als die Erschaffung des Genetivs *plēbis*, der ja erst die Zugehörigkeit zur 3. Deklination sanktionieren mußte. Für Varro war *plebs* geläufig, denn er diskutierte über die Schreibungen *plebs* und *pleps* (nach Scaurus Gramm. VII 27, 11; vgl. auch Neue-Wagener I³ 215ff.); bei Cicero ist Nominativ *plebs* kaum häufiger als *plebes* (im Gegensatz zu Genetiv *plebis* gegenüber *plebi* bzw. *-ei*). Der ältere Nominativ *plēbes* findet sich bei Enn. scaen. 229, Lucil. 200, in Gesetzen *populus plebesve* (Lex repetund. 12, 123 v. Chr., Lex agr. 78, 111 v. Chr., auch Cic. Balb. 33), ferner bei Cicero leg. agr. II 65. 66. dom. 128 rep. 2, 59, leg. 3, 9. 24. 25. – S. auch Sommer Hb.² 372.

²⁷) Genauere Angaben über diese Genetive bei Plautus s. S. 253³⁷.

Pyrgopolynīcēs und *Pollīcēs*, und bei (×××) oo - wie *Callidamatēs Periphanēs Agathoclēs*. Also die Möglichkeit zu -ēī-Genetiven hätte metrisch bestanden. Aber von Namen solcher Form sind bei Plautus mit Genetiven (auf -ī oder -ēī) überhaupt nur *Achillēs* (einmal), *Philocratēs* (zweimal), *Philolachēs* (einmal, -ē) und *Periphanēs* (dreimal -ēī) vertreten; daß beispielsweise ein *filiūm Perīphanēi* dem *Pēriphanēi filiūm* zwar zur Not metrisch, aber wegen der verkehrten Wortstellung nicht auch sprachlich gleichwertig war, liegt auf der Hand. Auch sonst ist -ēī im Altlatein nirgends bezeugt. Das Fehlen von -ēī kann danach ebensowohl ein durch die metrische Struktur der Namen bedingter Zufall sein wie auf der Nichtexistenz der Form beruhen. – Das *Achillēi* bei Horaz bedarf einer eigenen Erklärung, s. unten.

9. Die andere Differenz, Genetiv der Namen auf -ī, der Appellative *rei fidei dei* auf einsilbiges -ei (-ī nur in *plebi-scitum*) ist zunächst ein Problem der Orthographie *ei/i* und weiter ein solches der Lautlehre. Wenn wir bei Plautus in den Namengenetiven und in *plebi-scitum* für -i ein -ei restituieren können, so ist die Schwierigkeit für Plautus behoben, aber ins 1. Jahrhundert v. Chr. verschoben. Ich muß hier etwas weiter ausholen. Das ursprünglich-diphthongische *ei* wurde um 150 v. Chr. zu *ī*; die Frage bleibt aber, ob für -ei aus ursprünglich zweisilbigem -ēī das gleiche gilt, d. h. ob es vor dem Wandel des anderen *ei* zu *ī* schon mit jenem zusammengefallen war und so diesen Wandel mitmachte; und falls das zutreffen sollte, so verlangt man nach einer Erklärung für die teilweise abweichende Entwicklung der Orthographie und Aussprache teils zu -ei bei den Appellativen und teils zu -ī bei den Namen und in *plēbī*; damit wird aber die Differenz auch zu einem Problem des Genetivs der 5. Deklination.

Nur über *ei* und *i* aus diphthongischem *ei* (*ai oi*) sind wir durch die Inschriften ausreichend orientiert. Die Haupttatsachen müssen kurz erwähnt werden²⁸⁾. Bis 150 v. Chr. sind *ei* und *ī* auf den Inschriften scharf geschieden als *ei* und *i*; das Senatusconsultum de Bacchanalibus von 186 v. Chr. scheidet etwa *scriptum figier trinum*, (Genetiv) *urbani Latini sacri, venirent audita*, und *deicerent ceivis privatod, inceideretis*, (Nominativ pl.) *quei virei foideratei, sibi vobeis, ibei uti sei*. Diese Schreibung *ei* bezeichnete, was wichtig ist, um 200 v. Chr. wahrscheinlich nicht einen Diphthongen, sondern ein geschlossenes *ē*; denn in der Orthographie dieser Zeit wechselt *ei* mit *e*: es steht *e* für erwartetes *ei* in dem vereinzelt *com-promesise* des SC Bacch., ferner etwa in *devas vecus Lebro*, im Nominativ pl. *plourume* der Scipioneninschrift, im Nominativ pl. *magistres* neben *magistreis*, im Dativ sg. *Iove Apolone Hercole* usw. vieler Weihinschriften; umgekehrt steht *ei* für *ē* und *ē* in *impeirator decreivit* im Erlaß des L. Aemilius Paullus 189 v. Chr., ferner für *ē* in *leigibus pleibeium*. – Von 150 v. Chr. an wird aber die Schreibung *ei* allmählich durch das im klassischen Latein zur Norm erhobene *i* abgelöst, d. h. der durch das ältere *ei* bezeichnete Laut fällt um diese Zeit mit *ī* zusammen; eine

²⁸⁾ Vgl. Stolz-Leumann, Lat. Gramm. 76f.

erste Folge dieses Zusammenfalls ist die Tatsache, daß von 150 v. Chr. an bis etwa 70 v. Chr. *ei* orthographisch fast nicht mehr mit *e*, dafür aber ständig mit *i* wechselt, und zwar so, daß für klassisch lateinisches *ī* beliebiger (einsilbiger) Herkunft teils *i*, teils *ei* geschrieben wird. Die Schreibung *ei* erhält sich vereinzelt bis in die Kaiserzeit. So steht es mit *ei* und *i* auf den Inschriften.

10. In unseren Ausgaben der Autoren ist demgegenüber für alle *ī* mit wenigen Ausnahmen die Schreibung *i* der klassischen Norm durchgeführt. Angesichts der Inschriftentradition leidet es aber keinen Zweifel, daß Plautus, der 183 v. Chr. starb, lautlich und orthographisch *ī* und *ei* noch auseinanderhielt: zudem lehrt ein Wortwitz mit *era* 'Herrin', daß er *eira* für *īra* schrieb (Truc. 262). Die handschriftliche Überlieferung bietet noch vereinzelte *ei*, aber nicht nur historische, sondern auch pseudohistorische, die also nicht von Plautus stammen können: die Ausgaben berücksichtigen sie ungleichmäßig²⁹⁾. Also an unserer Plautusüberlieferung ist die Modernisierung im Hinblick auf das *ei* ebenso tätig gewesen wie in

²⁹⁾ Plautus ed. Leo vol. I praef. p. VI «*reis sei similia ubi in libris sunt recipere nolebam, neque enim Plautinam orthographiam in editione repraesentare licet*»; trotz dieser Erklärung finden sich bei Leo nach den codd. P einige wenige *ei*, besonders Imper. *ei* 'geh', so Pseud. 349 (*ei* AP), Merc. 282 (*ei* codd. P), 689 (*ei* B. i CD). Lindsay dagegen hat es häufiger, indem er mit *ei* meistens der Ueberlieferung, d. h. in diesem Fall ausschließlich dem Ambrosianus folgt, jedoch mit undurchschaubaren Inkonsistenzen (Noten zu Merc. 503 Poen. 1231, auch zu Merc. 787). Zu Leos Bemerkung ist zu sagen, daß sie zwei Gedanken vermengt; denn weder A noch P geben mit ihren *ei* eine plautinische Orthographie, wohl aber eine noch in vorklassischer Zeit mögliche; und dementsprechend ist auch der Text von Lindsay in den vom Ambrosianus ebenfalls überlieferten Partien zu beurteilen. In den Palatini ist *ei* sehr selten (123 Stellen in 21 Stücken) gegenüber dem Ambrosianus (242 Stellen, also das Doppelte, in 12 Stücken, die zudem alle in A nur bruchstückweise erhalten sind). Dabei ist in A das *ei* ganz ungleich verteilt, reine *i*-Partien wechseln mit solchen mit häufigem *ei*. Fast ein Drittel der *ei*-Schreibungen entfällt nach dem Index zu Studemunds Ausgabe (Plauti fabularum reliquiae Ambrosianae, Berlin 1889) 504 ff. allein auf den Mercator, er zeigt in einzigartiger Häufung 76 *ei* in den 203 Versen, die in A gut erhalten sind (247–321, 457–555, 762–790); unter ihnen befinden sich sowohl echte als unechte *ei*. Echte einen vorhistorischen Diphthongen fortsetzende *ei* enthalten Vok. *mei* (*senex*), Nom. pl. *sanei illei aliei dei*, Abl. pl. *tueis ingratis, facteis, oculis, conceptis verbeis*, Inf. pass. (dep.) *darei experirei*, Imper. *sequimini*, Perf. 1. sg. *emei*, Infin. *eire*, Verbum *deico -is -am, deix-*; ferner *sei seic heic, vobeis*; unsicher ist die Herkunft des *ei* in *reis* 'du willst', *sceis, redieit perieisse*; für sprachgeschichtlich eindeutig monophthongisches *ī* steht *ei* in Gen. sg. *damnei*, Akk. pl. der *i*-Stämme wie *leiteis omneis aedeis*, Konj. *seis veleis*, Verbum *veiro*, Konjunktion *quein*. Den Imperativ von *ire* (*eire*) dagegen bietet nur P als *ei eite abei* (282, 689, 747, 749, 787 [hier *i* A]). Selbstverständlich steht auch sonst in A oft *i* für historisches *ei*, etwa in der ersten Silbe von *dixei*. Den Mercator lesen wir also im Ambrosianus, was *ei* und *i* angeht, in einer Orthographie, wie sie zwischen 150 und 50 v. Chr. auch in amtlichen Texten (CIL I² 2500 = Diehl Altlat. Inscr.³ 270) üblich war. A. R. Andersen, Tr. Am. Phil. Ass. 37, 1906, 73–86 und J. Marouzeau, Mém. E. Châtelain, 1910, 150–154 haben die *ei*-Schreibungen genauer untersucht; ihre Ansicht, daß die *ei* des Ambrosianus erst einer grammatischen Restitution gemäß den archaisierenden Tendenzen im Zeitalter der Antonine entstammen, ist unbeweisbar und überdies höchst unwahrscheinlich. Zum Erweis der wesentlichen Übereinstimmung mit den *ei* des Ambrosianus gebe ich aus Inschriften der vorklassischen Zeit nach den Indices bei E. Diehl, Altlat. Inscr.³ p. 94 u. 97 folgende Belege: echte *ei*: Nom. Abl. pl. auf *-ei -eis* häufig, Inf. pass. *darei mittei*, Perf. 1. sg. *feciei petiei*, Inf. *eire*, Verbum *deico indeixsit*; ferner *sei seic heic, vobeis*; unsichere *ei*: *interieisti redieit*; echte *i*: Gen. sg. auf *-ei* häufig (*cogendei, ex pagi scitu* usw.), Akk. pl. der *i*-Stämme *turreis omneis*, Konj. *seis faxeis*, vgl. *nolei*, Verbum *veixit* mit *veita*.

manchen anderen Punkten³⁰): wir haben bei *ei/i* nach den Belegen in der vorigen Fußnote im Mercator des Ambrosianus nicht die Orthographie des Plautus vor uns, wohl aber im wesentlichen die vorklassische Regelung, wie sie Varro, dem wir die Auswahl und damit die Erhaltung der 21 Stücke verdanken, in seiner Plautushandschrift dieses Stückes vor Augen gehabt haben muß; die Palatini sind in diesem Punkt noch weiter modernisiert.

Es ist also, um zum Genetiv *Achilli* zurückzukehren, durchaus legitim, wenn man – im Gegensatz zu den Genetiven der 2. Deklination auf *-ī* – die Namensgenetive auf *-ī* wie *Achilli* bei Plautus mit Berufung auf Vergils *Achillei* in Gedanken in die Form *-ei* zurückversetzt und sie dadurch mit dem einsilbigen *-ei* der 5. Deklination auch orthographisch zur Deckung bringt.

Weniger durchsichtig ist die Angelegenheit der Orthographie *ei* und *i* für die Autoren der Zeit nach dem lautlichen Zusammenfall von älterem *ei* und *ī* in *ī*, also für die des 1. Jahrhunderts v. Chr. Deren Handschriften zeigen mit geringen Ausnahmen nur *i*; aber man darf doch die Frage stellen, ob diese als klassisch geltende *i*-Schreibung durchweg schon von der Hand des Schriftstellers stammt³¹). Jedenfalls aber darf man annehmen, daß überliefertes (und auch entstelltes) nicht-normiertes *ei* der Handschriften auf den Autor zurückgeht. Lachmann zu Lukrez 4, 602 zitiert einige solche Stellen, aus Lukrez nur Nominativ pl. 1, 230 *ingenuei*, 3, 97 *oculei*, Genetiv sg. 4, 602 *vitrei* (Q); ob das normale *i* die Orthographie des sonst sprachlich so altertümlichen Lukrez selbst war, darf man bezweifeln, zumal wenn man an den ersten Herausgeber Cicero denkt, der in seinen eigenen Schriften wohl nur *i* schrieb. – Bei Catull sind die *ei* sowohl für echtes *ei* wie für echtes *ī* so häufig, daß nicht einmal die Herausgeber sie im Text oder im Apparat zu unterschlagen wagen³²). In Gesellschaft dieser *ei* besagt also Catulls Genetiv *Herculei* 55, 13 sprachgeschichtlich nichts für eine Andersartigkeit seines *ei*.

11. Erregend wird die Sache bei Vergil. Zu seiner Zeit ist die Schreibung *ei*

³⁰) Vgl. G. Redard, Mél. E. Niedermann, Neuchâtel 1944, 73 ff., der einen Plautustext in plautinischer Orthographie verlangt, aber merkwürdigerweise das *ei* für bestimmte *ī* nicht besonders erwähnt.

³¹) Bekanntlich deckt sich in zwei anderen Punkten bei Cicero der Text unserer Handschriften und Ausgaben nicht mit den Angaben der Grammatiker über Ciceros Orthographie. Nach Quintilian 1, 4, 11 schrieb Cicero *aiio Maiia* (Stolz-Leumann 49); nur Spuren dieser Schreibung sind in den Handschriften zu finden: Verr. II 4, 72 *Troia*, var. lect. *trolla* i. *Troia*; vgl. Cicero-Reden ed. A. Klotz (Teubner) vol. VII p. LII; Maurenbrecher, *Parerga* 38. Cicero und Vergil schrieben nach Quintilian 1, 7, 20 noch allgemein *-ss-* für *-s-* nach langem Vokal und Diphthong, etwa in *cāssus divāssio caussa*; unsere Handschriften von Cicero und Vergil scheinen davon nichts mehr zu enthalten. – Wenn der Thesaurus Linguae Latinae ungewöhnlicherweise *caussa* statt *causa* als Lemma gewählt hat, so ist das eine allein durch seinerzeitige drucktechnische Komplikationen bedingte Inkonzsequenz.

³²) Für echtes *ei* z. B.: Nom. pl. 61, 225 (232) *bonei*, 22, 6 *novei* (*nove* codd.), 57, 9 *soci ei* (*socii et* codd.); Abl. pl. 69, 46 *sine queis*, 46, 3 *aureis* (zu *aura*), 17, 3 *acsuleis* (*ac sulcis* codd.); Dat. sg. *lucei* (*lucet* codd.); 77, 3 *mei* 'mihi'; 39, 2 *sei*; für ursprüngliches *ī*: Gen. sg. besonders in Namen: 28, 15 *Romulei*, 63, 91 *Dindime i*, 65, 14 *Itylei*, 61, 199 (206) *Africe i* (*erice i* codd.), 64, 278 *Pelei* (zu *Pēlium*, Πήλιον ὄρος), dazu 63, 10 *taurei* (*tauri et* codd.); Vok. sg. 21, 3 *Furei* (wie Vok. *Leivei* CIL I² 2650; aber 11, 1 und sonst *Furi*); Abl. sg. 4, 23 *cum veniret a mare i* (*amaret* codd.).

für *i* schon ziemlich außer Gebrauch gekommen, und so zeigen seine Handschriften, soweit ich sehe, nur *i*, mit einziger Ausnahme eben unserer Genetive: *Achillei* ist mehrfach einheitlich überliefert, *Ulixei* haben einige Handschriften; und Ovid schreibt es in einer Vergilnachahmung, er las es also bei Vergil. Es ist anzunehmen, daß Vergil entgegen unseren immerhin sehr alten Handschriften ständig *Achillei* *Ulixei* schrieb; das häufige *-i* statt *-ei* unserer Handschriften muß hierin eine spätere Normalisierung sein wie das *-s-* für *-ss-*; die gleiche nachträgliche Normalisierung zeigen die unten Fußn. 34 zu nennenden *Oili* und *Mnesthi*. Das *-ei* einzig bei den beiden Namen muß aber Vergil, angesichts des *-i* bei Cicero, unmittelbar aus alter Literatur übernommen haben; eher als an die alte Tragödie denkt man dabei an Ennius' Annalen³³⁾; freilich bot deren erstes Buch, das die Ereignisse von der Abfahrt des Aeneas aus Troja bis zum Tode des Romulus als Erlebnisse einer einzigen Generation erzählte, nicht allzu viel Gelegenheit zur Erwähnung des Ulixes oder gar des Achilles; immerhin kommen beide vor im entsprechenden Abschnitt bei Vergil im Anfang des zweiten Buches der Aeneis.

Wenn Vergil bewußt und gegen die Tradition der ihm unmittelbar vorausliegenden Zeit *Achillei* schrieb, so gebrauchte er damit nicht nur eine historische Schreibung, sondern er meinte mit dieser Schreibung *-ei* sicher auch einen gesprochenen Diphthongen der Aussprache *ei*; und von Horaz muß das gleiche gelten: anders hätte zu dieser Zeit die Schreibung überhaupt keinen Sinn. – Selbst wenn in alter skenischer Dichtung *Achillēi* *Ulixēi* vorgekommen sein sollten – bezeugt sind solche Namensgenetive, wie erwähnt, im Altlatein nicht – so lassen sich bei Horaz, der im Gegensatz zu Vergil sich nicht an alte Vorbilder anlehnt, *Achillēi* *Ulixēi* (und danach *Alyattēi*) kaum anders verstehen denn als »Distraktion« der ihm aus Vergil bekannten und dadurch geadelten *Achillei* *Ulixei*. Er stützte sich dabei wohl auf das ihm bei *-eus*-Namen geläufige Nebeneinander von *Nērēi* und *Nērei*³⁴⁾, oder, um horazische Formen zu nehmen, auf das von *Penthēi* und *Lyncei*. Bei *Achillēs* konnte sich also Horaz für eine Form *Achillēi* zur Not durch dessen griechischen Nominativ auf *-εός* unterstützt fühlen: von Anfang an aber flektiert *Achillēs*, wie in der Einleitung betont, nicht wie die griechischen Namen auf *-εός*.

Für die Autoren der klassischen Zeit dürfen wir also folgendes annehmen: Cicero

³³⁾ Einen beträchtlichen Teil unserer Zitate aus den Annalen verdanken wir bekanntlich der Arbeit der Grammatiker, die zu Vergilischen Wendungen die Vorbilder bei Ennius nachwiesen; einen Niederschlag dieser Tätigkeit bietet Macrobius Buch VI. – Vgl. auch Ed. Norden, Ennius und Vergil.

³⁴⁾ Dieser Wechsel reicht zurück bis in die Anfänge der römischen Tragödie: *Nērēi* Liv. Andr. trag. 5 Pacuv. trag. 408, *Nērei* Enn. scaen. 122 Plaut. Epid. 36; vgl. *Nyctēi* Pacuv. trag. 1a, *Pēlei* Pacuv. trag. 162, und dazu auch *Pēlēs* dreisilbig Acc. trag. 668; *Atrēus* wohl zweisilbig Trag. inc. 103, *Penthēum* dreisilbig Plaut. Merc. 469 und mit Elision *Atrē(um)* Oene(um) Acc. trag. 198 u. 425; vgl. Neue-Wagener I² 504 ff. Bei Vergil und Horaz sind nur mehr einsilbige *-eus* belegt, bei Vergil auch nur einsilbige *-ei* in den Genetiven *Nerei* (S. 383, *Neri* Asper bei Serv.) *Protei* *Promethei* *Terei* sowie *Idomenei* *Ilionei*, ferner mit modernisiertem *-i* *Aiacis* *Oili* (*-lei* R); vgl. übrigens auch die gleichlautenden griechischen Dative *Orphei* und, mit *-i*, *Mnesthi*. Catull hatte die Genetive *Pelei* *Thesei* und, anscheinend mit *-i*, *Erecthi* (*freti* codd.) 64, 229. Plautus bildet nach Genetiv *Nērēi* auch Dativ *Tērēō*, Rud. 509.

und Nepos sprachen \tilde{i} und schrieben $-i^{35}$; Vergil holt altes $-ei$ hervor und gibt ihm damit den Lautwert ei ; und Horaz braucht darüber hinaus künstlich distrahiertes $-ēi$. Eine lautliche Sonderbehandlung des $-ei$ aus $-ēi$ gegenüber dem ursprünglich einsilbigen ei ergibt sich daraus nicht. Auch die Inschriften helfen nichts: die zitierten *Metradati* und *Mahei* stehen nebeneinander auf einer und derselben Inschrift sullanischer Zeit; also ist hier $-ei$ einsilbig und nur Wechselschreibung zu $-i$. Für die kritische Zeit von 150 bis 80 v. Chr. fehlen bei den Namen eindeutige Zeugnisse für wirklich diphthongisches $-ei$.

12. So müssen wir das Problem noch von der 5. Deklination her anpacken. Bei deren Appellativen ist die Bildung des Genetivs – und selbst auch die des Dativs – ziemlich mannigfaltig³⁶). Im Genetiv, der uns hier allein beschäftigt, hat Plautus die drei Endungen $-ēi$ $-ēi$ und $-ei$ sicher bei *rēs* und vielleicht auch bei *fidēs* (wo nur $-ēi$ zweifelhaft ist); zu *diēs* hat er nur *diēi* und *diei*, zu *plēbēs* nur *plēbī-scitum*³⁷).

Als klassische Regelung geben Charisius und Priscianus die uns vertraute Bestimmung: für beide Kasus zweisilbiges $-ēi$ nach Konsonant (*rēi fidēi*), aber $-ēi$ nach i , also in $-iēi$ (*diēi* usw.). Der Befund in literarischen Texten entspricht diesen Angaben nur sehr unvollkommen; besonders überliefern die Grammatiker ziemlich viele Formen auf $-i$ und auch auf $-e$ (natürlich $-ī$ bzw. $-ē$). Wir lassen vorläufig die Quantitätsdifferenz des e von *rēi* und *diēi* beiseite, und ebenso die Differenz von $-i$ und $-e$, und fragen nur nach Zweisilbigkeit oder Einsilbigkeit der Endung. Geschriebenes $-i$ und $-e$ bezeichnen natürlich Einsilbigkeit, bei der Schreibung $-ei$ dagegen ist Ein- oder Zweisilbigkeit fast nur zu erkennen³⁸), wo eine Ent-

³⁵) Cicero schreibt (einsilbiges) $-ei$, soweit ich sehe, nur archaisierend in Genetiv und Dativ *plebei*, s. S. 248²⁶.

³⁶) Neue-Wagener I³ 569ff.; zur Erklärung Sommer Hb.² 396ff.

³⁷) Vgl. die ausführliche, wenn auch nicht immer überzeugende Behandlung von B. Maurenbrecher, *Parerga* 81ff.; auch Leo, *Plautin. Forschungen*² 351. – Bei Plautus ist *rēi* archaisch-feierlich; an den metrisch eindeutigen Stellen ist es mit dem bei Plautus ebenfalls vorwiegend archaischen $-āi$ der I. Deklination verknüpft: Aul. 121 (*Bakcheen medi fidēi tuāque rēi* (*meae, tuae* codd. P), Merc. 692 *malāi rēi* (*malae rēi* codd. P; sonst *malae rēi* Merc. 300 Poen. 745), Pers. 65 *magnāi rēi publicāi grātiā* (im Kurialstil; außerhalb desselben einsilbig *rēi* Pers. 65 *nam publicae rēi causa* eqs.). Der Genetiv *rēi* steht im Ausgang iambischer Verse: Epid. 203 *quid rēist?*, Men. 323 *quid est rēi?* usw., im Versinnern zweisilbiges *rēi* (kaum *rēi*) nur Rud. 487 an der Jacobsohnschen Stelle; Terenz hat die gleichen Frageformeln an anderen Versstellen: mit *rēi* (wohl nach Plautus) Hec. 890 Ad. 644, mit einsilbigem *rei* Eun. 804 Haut. 743 Ad. 175. Der einsilbige Genetiv *rei* steht bei Plautus beliebig im Versinnern. Freilich läßt sich da die metrische Geltung eines geschriebenen *rei* oft nicht eindeutig bestimmen. Wenn es die Hebung füllt (Men. 812 Poen. 1405, auch Men. 764) oder die Senkung des Anapästs (Pseud. 1120), so wäre auch die Messung als Doppelkürze aus *rēi* mit Iambenkürzung unanfechtbar, aber da es oft die Senkung füllt (drei Belege oben bei *rēi*), so ist einsilbige Messung bei weitem wahrscheinlicher. – Zu *fidēs*: *fidēi* Aul. 121 (eben bei *rēi* zitiert); 583 *in fidēi fanum* (vgl. dazu Enn. ann. 338 *plēnu' fidēi*); die Form *fidēi* ist wiederum feierlich, zu *Fidēi fanum* vgl. *Herculēi sc. fanum* oben S. 242. *fidēi* ist eine Konjekture von Leo (nach Ed. Fraenkel Thes. s. v. 662, 42sq. 'nimis incerta') Vid. 41 im Versinnern; die Form ist da in der Tat überraschend. Zweisilbig *fidēi*: Aul. 617 im Versausgang *in fanō fidēi* (codd. P, *Fide* Edd.); vgl. auch Ter. Haut. 1002, Hor. carm. 3, 7, 4 (*fidēi* codd., *fide* Edd.). – Zu *diēs*: *diēi* As. 253 Poen. 217 Trin. 811 ohne sonstiges archaisches Kolorit; *diei* zweisilbig Capt. 800 (wonach Ter. Eun. 801). – *plēbī-scitum* Pseud. 748.

³⁸) Denn ganz abgesehen von dem oben erwähnten, später nur orthographischen Wechsel

scheidung bei der Metrik liegt. Mit dieser aber sind wir beschränkt auf die vor-klassischen Altlateiner, die vorwiegend gesprochene Sprache neben etwelchen Archaismen geben, und für die klassische Zeit auf die Hexameterdichter, bei denen Archaismen und Künstlichkeiten nie ausgeschlossen sind. Die Inschriften, sonst die zuverlässigsten Zeugen, sind hier unbrauchbar, außer wo *ei* mit *i* wechselt.

13. Folgendes sind die wesentlichen Zeugnisse für Einsilbigkeit der Genetiv-endung³⁹: *rei*: Plaut. Ter. Lucil. Lucr.; *spei*: Ter. (viermal); *fidei* (*fide saepe* edd.): Plaut. Aul. 617 Ter. Haut. 1002 Hor. carm. 3, 7, 4; *fide*: Trag. inc. 60 bei Cic. off. 3, 98, Ov. met. 3, 341. 6, 506. 7, 728 u. 733; *fidi* CIL II 5406. 3; *diei*: Plaut. Ter. Q. Cic. frg. 2 (Fragm. poet. lat. ed. Morel p. 79) *noctisque dieique*; *die*: Sall. Iug. 97, 3 Verg. georg. 1, 208 (mit var. lect.); *dii*: Verg. Aen. 1. 636; *plēbī* (*scitum* usw.) Plaut. Cic. Sall. Liv. usw. Wechsel zwischen *plebeive scito* und *plebive scito*, also einsilbiges *ei* hat die Lex agraria 111 v. Chr. (-*ei* neunmal, -*i* zweimal, Z. 6 u. 13, dazu einmal *plebere sc.*, Z. 41), ebenso die Lex Bantina (-*ei* Z. 7, -*i* Z. 15), was allein schon ihre Datierung um 130 statt um 190 v. Chr. erzwingt: nur *plebeive scito* (dreimal) hat später die Lex Cornelia Bruns fontes⁷ n. 12 (81 v. Chr.); Plautus selbst schrieb natürlich *plebei*. Wegen Cicero s. S. 248²⁶. Die Grammatiker, besonders Gellius 9. 14. geben weitere Belege für -*i*: *fami* Cato, Lucil. 430, Varro (*fame* 'quidam' nach Charisius): *progenii* Pacuvius, *luxurii* C. Gracchus, *pernicii* Sisenna (und Cic. S. Rosc. Amer. 131, wo aber die Handschriften *perniciē* und die Nebenüberlieferung *perniciēs* bieten): *acii* und *specii* Cn. Matius (in Versen!, Fragn. poet. lat. ed. Morel p. 49). Dazu kommen folgende Belege für -*ē*: *acie* und *requie* Sall., *acie* (var. lect. *aciei*) auch Caesar Gall. 2, 23, 1; tatsächlich verlangte Caesar in De analogia für den Genetiv die Endung -*ē* in *huius die*, *huius specie*⁴⁰). – Die Zeugnisse für Einsilbigkeit der Endung sind also, auch abgesehen von den Namengenetiven auf -*i*, überwältigend: soviel ist aus ihnen klar geworden, daß in der gesprochenen Sprache der republikanischen Zeit der Genetiv der 5. Deklination einsilbig war, nicht zweisilbiges -*ēi* oder -*ēī*.

ei/i gibt es im Latein historischer Zeit einen einsilbigen Diphthongen *ei* aus älterem zweisilbigem *e-i* auch außerhalb der 5. Deklination. So im Vokativ zu Namen auf -*eius* (-*eius*) wie *Pompei Vultei* Hor. carm. 2, 7, 5 epist. 1, 7, 91; welches bei Cicero die Aussprache und Messung des -*ei* im Vokativ und Genetiv *Pompei* war, ist nicht auszumachen. Ferner in Zusammenrückungen wie *deinceps deinde* (vgl. Thes. s.v. 406, 69sq.): zweisilbiges *deinde* gilt seit Plautus, dreisilbiges ist ganz selten, etwa Ter. Andr. 483; die Schreibung *ei* bleibt: romanische Sprachen führen auf ein **dende*, dessen *e* lauthistorisch mehrdeutig ist; entsprechend romanisch **dentus* **dentro* für *de-intus de-intro*. Weiter in Flexionsformen von Nomina der 2. Deklination auf -*eo*- wie *alveus deus aureus meus*; doch ist in diesen der Systemzwang meist stärker als die reine Lautentwicklung, und die Endungen enthalten hier teilweise ursprünglich diphthongisches *ei*; außerhalb des Systemzwangs stehen nur allenfalls Zweisilbler, *dī dīs* zu *deus*, Plur. *ī īs* und auch Dativ sg. *ei iei* zu *is*; doch sind *dī dīs* in unserer Frage schon deswegen unverwertbar, weil es unklar ist, ob man sie zu *deus* oder zu *divus* stellen muß. Vgl. Stolz-Leumann 107 zu *dī* und auch 57 zu *ī īs*, ferner Maurenbrecher, Parerga 1ff. zu *ei*.

³⁹) Vgl. Maurenbrecher, Parerga 87.

⁴⁰) Nach Gellius a. O.: Funaioli frg. 9 p. 149. Aber in unserem Caesartext steht *diei*, etwa 5, 10, 1. 7, 11, 5. 16, 1. Welches die für Caesars -*ē* maßgebende Analogie war, bleibe dahingestellt.

Da die Grundform dieses Genetivs aber sicher $-ēī$ war, so muß man die Schreibung *plebi* in der Lex Bantina und der Lex agraria (130 und 111 v. Chr.) als Beweis dafür nehmen, daß der aus zweisilbigem $-ēī$ entstandene Diphthong $-ei$ mit dem immer einsilbigen *ei* schon lautlich zusammengefallen war, als *ei* um 150 v. Chr. in $ī$ übergang; bei den Namen war dieser Beweis nicht zu führen gewesen. An sich ist das Ergebnis keineswegs selbstverständlich: wenn die Annahme zu Recht besteht, daß geschriebenes *ei* zu Plautus' Zeit mindestens in Endsilben nicht einen gesprochenen Diphthongen, sondern ein geschlossenes $ē$ bezeichnete, hätte man demgegenüber für $-ei$ aus $-ēī$ doch eher einsilbig-diphthongische Aussprache $ēī$ oder *ei* vorausgesetzt. – Wenn also der Genetiv zu *plēbēs* inschriftlich und handschriftlich als *plebei* bzw. *plebi* erscheint, so sind auch die oben erwähnten Genetive auf $-ī$ wie *progenii* als normale Entwicklung mit $-īī$ aus $-iei$ anzuerkennen; man darf Nominativ pl. *sociī* aus *sociēi* vergleichen.

Neben dem $-ī$ bleiben nun aber die beiden anderen einsilbigen Formen $-ei$ und $-ē$ zu rechtfertigen. Für den Genetiv (oder auch Dativ) zu *rēs* gibt es nur die Form *rei*, niemals das rein lautlich zu erwartende $rī$. Die bequemste Annahme wäre die der Erhaltung eines sekundär aus bewahrtem $-ēī$ oder $-ēī$ kontrahierten $-ei$; auch in *deinde* hat sich ja ein einsilbiges *ei* aus Kontraktion in der Stützung durch das etymologische Gefühl gehalten. Aber das schon bei Plautus bezeugte einsilbige *rei* hätte zu $rī$ werden müssen; die plautinischen $rēī$ und $rēī$ jedoch, aus deren einem allenfalls nach 150 v. Chr. ein jüngerer nicht mehr zu $ī$ zu monophthongierendes *rei* kontrahiert sein könnte, sind archaisch; und auf archaische Formen zurückzugreifen geht bei einem so alltäglichen Wort wie *rēs* nicht wohl an. So wird vielmehr beim Einsilbler *rēs* durch die Wirkung des $ē$ von Nominativ Ablativ sg. und den Pluralkasus aus eine Bewahrung des *e*-Elements im Diphthong *ei* anzunehmen sein, bei den Zweisilblern wie *fidēs* vielleicht auch eine Anlehnung an das Paradigma der ersten Deklination: *fidem* $-ē$ $-ei$ $-ei$ wie *aquam* $-ā$ $-ae$ $-ae$; an eine rein lautliche Entwicklung zu glauben ist mir unmöglich. Entsprechendes gilt für *diēs*.

Die nicht ganz seltene Schreibung $-e$ (*acie* usw.) neben $-i$ darf man wohl gemäß dem einmaligen *plebe* neben zweimaligem *plebi* und neunmaligem *plebei* der Lex agraria als archaische orthographische Variante betrachten, wie sie zu Sallust paßt. Bekanntlich hat sich auch für altes einsilbiges $-ei$ im Dativ der 3. Deklination die Schreibung $-e$ als Archaismus gehalten in den Beamtenbezeichnungen (*tot*) *virī iure dicundo*, *aere flando* usw.⁴¹⁾

Doch hat man für das $-ē$ auch lautliche Erklärungen gesucht. Maurenbrechers endungsloser idg. Lokativ auf $-ē$ in Dativ- und Genetivverwendung ist freilich aus syntaktischen Gründen für beide lateinische Kasus ganz unmöglich. Nach Exon, Hermath. 13, 151 sei zwar $-ei$ zu $-ī$ geworden, aber $-iei$ durch dissimilatorische Verhinderung auf der Stufe $-iē$ stehengeblieben; nachher seien $-ī$ und $-ē$ verschleppt

⁴¹⁾ Belege bei Neue-Wagener I³ 298; an dialektisches *e* ist hierbei trotz Meillet. Innovations 35, nicht zu denken.

worden. Wenn man bedenkt, daß diese zwiespältige Entwicklung wegen *-ī* aus *-ei* nicht älter als 150 v. Chr. sein könnte, dann kann man es kaum verstehen, daß in den vorklassischen Zeugnissen von einer derartigen Verteilung auch gar nichts zu spüren ist. Nach Leo, Plautin. Forschungen² 351 hinwiederum hatte *-ēī* zwei Entwicklungen, einerseits die über *-ēī* zu *-ei*, anderseits die über (einsilbiges) *-ēī* zu *-ē*. Was die angenommene Entwicklung zu *-ē* angeht, so führen in den Dativen der 1. und 2. Deklination die ursprünglichen Langdiphthonge *-āī* und *-ōī* zu *-ai* (*-ae*) bzw. *-ō*; doch ist es recht wenig einleuchtend, daß ein junges langdiphthongisches *-ēī* (aus *-ēī*) dem Entwicklungsgang des viel älteren *-ōī* gefolgt sein soll; den bei *-ēī* zu erwartenden Entwicklungsgang findet man am ehesten bei dessen Vorbild, dem *-āī* des Genetivs der 1. Deklination, das zu *-ai* *-ae* wurde⁴²).

14. Eine lautliche Zwischenstufe *-āī* zwischen *-āī* und *-ai* *-ae* ist im Latein überhaupt nicht nachweisbar; das ist der schwerste Einwand gegen die andere Zwischenstufe *-ēī* von Leo, und damit gegen die an sich naheliegende und vielfach angenommene Entwicklung von *-ēī* über *-ēī* zu *-ei*. Vielleicht wird man im Hinblick auf das Fehlen von *-āī* in der 1. Deklination auch das Fehlen einer alten Genetivform *-ēī* bei den Namen auf *-ēs* doch nicht nur mit der Tücke des Zufalls begründet sein lassen. Jedenfalls kann die Form *-ēī* der Appellativa nach der Art ihrer Bezeugung nicht gut die Zwischenstufe zwischen *-ēī* und *-ei* sein: sie ist, wie mir scheint, die Kürzung des archaischen *-ēī* aus einer Zeit, in der in normaler Lautentwicklung *-ēī* schon auf unmittelbarem Wege zu *-ei* geworden war.

So bleibt nur noch das von den Grammatikern gelehrte *-iēī* zu besprechen. Man sah sich hier gezwungen, für die Erhaltung des langen *ē* entgegen der sonstigen Kürzung von Längen vor Vokal eine lautliche Verhinderung der Kürzung durch das vorangehende *i* zu statuieren; also die Beschreibung des Tatbestandes wird in ein Lautgesetz ad hoc umgesetzt, und zwar in ein phonetisch recht wenig einleuchtendes. Auf alle Fälle ist auch *-iēī* wieder eine archaische Form: denn in normaler Lautentwicklung war daraus *-iei* bzw. *-iī* geworden: notorisch ist zu *diēs* die zweisilbige Form *diei* (*die diī*) bezeugt bei Plautus, Terenz, Q. Cicero sowie bei Sallust und Vergil; und ihr entsprechen die *luxurii pernicii progenii* usw. aus den Jahrzehnten um 100 v. Chr. Genau gesagt handelt es sich also mit *-iēī* in unserer Überlieferung nur um *diēī*. Auf Inschriften und bei Prosaikern läßt sich aus der Schreibung *diei* für die Aussprache nichts entnehmen⁴³; solches lautlich unbestimmbares *diei* steht beispielsweise im Zwölftafelgesetz, in der Lex Urson. II 1, 9 u. 22 *parte diei*, ferner bei Varro, Cicero, Caesar (s. S. 254⁴⁰) usw.; meiner Meinung nach bezeichnet es, außer im Zwölftafelgesetz, durchweg zweisilbiges *diei*, nicht dreisilbiges *diēī*. Greifbar ist die dreisilbige Form *diēī* abgesehen von den drei Plautusstellen nur im Ausgang des Hexameters, Enn. ann. 236 *cum lassu' diei/partem fuisset*, Lucr. 1, 10 usw., Verg. Aen. 9, 158,

⁴²) Vgl. zum ausl. *-ae* vor Vokal im Vers Leo, Plautin. Forsch.² 334 ff.

⁴³) Auch der Klauselrhythmus scheint bei Cicero keine Entscheidung zu gestatten.

Manil. 3, 239 usw.; da die Reihe mit Ennius beginnt, der auch ann. 358 im Versausgang das altertümliche *plenu' fidei* hat, und über Lukrez und Vergil führt, so kann kein Zweifel sein, daß *diēi* nur eine archaische im Hexameterausgang bewahrte Form darstellt; später wurde sie auf Grund ihres Vorkommens bei Vergil zur Aussprachenorm der Schule erhoben. Man kann eine rein lautliche Rechtfertigung für *diēi* angesichts der *pernicii prōgeni* usw. überhaupt nicht geben. Die Grammatikerlehre, deren erstes sicheres Zeugnis bei Gellius vorzuliegen scheint⁴⁴⁾, stammt nicht aus der gesprochenen Sprache und ihrer Überlieferung, sondern aus der Metrik der Dichtertexte, also aus gelehrter Abstraktion.

15. Über den Dativ kann ich mich unter Verweis auf ältere Behandlungen⁴⁵⁾ kurz fassen. Es besteht Einigkeit darüber, daß im Dativ die von den Grammatikern gelehrten Endungen *-ēi* und *-iēi* künstliche Formen sind. Natürlich ist der Dativ, da es sich meist um Abstrakta handelt, verhältnismäßig selten, wenn man von *rēs* absieht. Die Endung des Dativs ist, genau wie bei den Namen auf *-ēs*, von Anbeginn an einsilbig, teils mit Schreibung *-ei*, teils mit Schreibung *-e*, auf die ich hier nicht mehr eingehe: *diei* (Nebenüberlieferung *die* und *dii*) Plautus; *fidei* (*-e* var. lect.) Plautus, *fidei* Ter., *fide* Hor. serm. 1, 3, 95; *re* vielleicht Lucilius; *facie* oder *facii* Lucilius. Die Zweisilbigkeit beginnt erst mit Lukrez. Da die einsilbige Form des Genetivs (*rei* usw.) mit dem Dativ (*rei* usw.) gleichlautete, so erlaubte sich im Dativ Lukrez als erster den Übergriff auch auf die zweisilbige Endung: neben dem zweisilbigen Genetiv *rēi* gebrauchte er auch einen gleichlautenden, also pseudoarchaischen Dativ *rēi*; Horaz als erster hat auch den Dativ *rēi* nach und neben Genetiv *rēi*, Manilius als erster auch den Dativ *fidēi* nach und neben Genetiv *fidēi*. Daraus ergab sich die bequeme Regel der Grammatiker, daß der Dativ dem Genetiv gleichlautend ist und beide eine zweisilbige Endung haben. – Wenn also für den Dativ die Lehre der Grammatiker rein künstlich und nur aus Dichterstellen abgezogen ist, so ist eine gleichartige Annahme auch beim Genetiv unbedenklich. Und ein indirekter Beweis für eine einsilbige Normalform der Genetivendung ist die Erschaffung der zweisilbigen Dativendung, da sie die Gleichheit der Genetivform mit der ursprünglich nur einsilbigen Form der Dativendung zur Voraussetzung hat.

16. Die altlateinische Flexion ist also bei den Namen auf *-ēs* und bei den Appellativen auf *-ēs* die gleiche: *Herculēs*, Genetiv *-ēi* und *-i* (älter *-ei*), Dativ *-i* (älter *-ei*), Akkusativ *-em*, Ablativ *-ē*; bei den Appellativen *rēs fidēs diēs*, Genetiv *rēi fidēi diēi* und *rei fidei diei* (*fidēi fidē*, *dīi diē*), Dativ *rei fidei diei* (*fidēi fidē*), Akkusativ *-em*, Ablativ *-ē*. Daß die Namen nach der 5. Deklination gehen, ist damit endgültig erwiesen.

⁴⁴⁾ 9, 14, 2 vom Genetiv *facies*: quod nunc propter rationem grammaticam *faciei* dicitur.

⁴⁵⁾ Maurenbrecher, Parerga 56–80, bes. 77; Sommer, Hb.² 398f.; Lindsay, Class. Rev. 10, 424.

Bei näherer Überlegung ist das freilich sehr erstaunlich: Männernamen fremder Herkunft werden hier anscheinend bei der Aufnahme und Einpassung ins Latein in eine Deklination eingefügt, die abgesehen von dem einzigen Maskulinum *diēs* nur Feminina enthält, und dazu noch hauptsächlich Abstrakta, abgesehen von *plēbēs* und dem wegen Einsilbigkeit als Muster wenig geeigneten *rēs*. Verständlich wird eine solche Entwicklung nur, wenn wir anders gruppieren: fremde Götternamen (der in Rom als Gott rezipierte *Herculēs*) und Heroennamen (*Achillēs* *Ulixēs*) richten sich nach einer Flexion, die zwar vorwiegend Feminina abstrakter Bedeutung enthält, aber daneben die zwei Götternamen *Diēs* und *Fidēs*. Das eigentliche Muster kann also überhaupt nur *Diēs* sein, nicht das Appellativum *diēs*. Die alten *Diēs* *Diem* sind durch die Formen *Iuppiter Iovem* ersetzt worden; *Diēs-piter* ist als alter und zwar volkstümlicher Nominativ gut bezeugt⁴⁶⁾, und das Attribut *pater* gehörte ursprünglich viel weniger zum Nominativ als zum Vokativ⁴⁷⁾; der nicht mehr als Göttername bezeugte Akkusativ **Diem* ist ebenso wie *diem* die dem griechisch-homerischen Ζῆν (später Ζῆν-α) ai. *Dyām* entsprechende Erbform, und sie ist als Form des Götternamens für das vorhistorische Latein dadurch gesichert, daß der Nominativ *Diēs* ebenso wie *diēs* erst aus dem Akkusativ **Diēm* bzw. **diēm* gebildet ist⁴⁸⁾. Also dies wird der Gang der Entwicklung gewesen sein: *Herculēs* ist als erster fremder Name übernommen, als der des volkstümlichen Gottes; in der Flexion richtete er sich nach dem damals noch lebendigen *Diēs* (*pater*), soweit dies möglich war; und erst in den Kasus, wo das Vorbild unnachahmlich war (Vokativ *Iuppiter*, Genetiv *Iovis*, Dativ *Iovī* bzw. *Djoves*, *Djovei*), mußten subsidiär auch die vom Nominativ aus neugeschaffenen Kasus des Appellativums *diēs* das Vorbild abgeben. Nach der Flexion von *Herculēs* richteten sich dann die beiden Heroennamen *Achillēs* und *Ulixēs*, erst nach diesen dreien dann die historischen Personennamen auf *-ēs* aus griechisch *-ης*. Und den Übergang von der 5. zur 3. Deklination, vom Genetiv auf *-ī* zu dem auf *-is*, hat, nach den Zeugnissen zu urteilen, abermals als erster der Name des Herkules durchgemacht, bald nach 150 v. Chr. Also am Namen *Herculēs* hängt die ganze Entwicklung der Namen auf *-ēs*.

⁴⁶⁾ *Diespater* CIL 1² 454. 564. 568; *Diespiter* Plaut. (in Fluch- und Beteuerungsformeln) Capt. 909, Poen. 739. 869; Varro ling. 5, 66. 9, 75. 77.

⁴⁷⁾ Verf. Glotta 28, 9ff.

⁴⁸⁾ Stolz-Leumann, Lat. Gr. 238.

La composition de la peinture de la « Villa des Mystères » à Pompéi

Par Georges Méautis

De toutes les œuvres de la peinture antique il n'en est guère de plus belle, mais de plus énigmatique aussi que l'ensemble de fresques retrouvé dans la Villa de Pompéi appelé communément « Villa des Mystères¹⁾ ». A en étudier les éléments dans leur succession les incohérences se multiplient, on ne parvient pas à découvrir l'élément d'unité de ces différentes parties qui semblent se succéder sans aucun ordre. Les deux premiers tableaux, eux, si l'on part de la gauche, s'accordent assez bien. L'on distingue les préparatifs d'une cérémonie religieuse: une femme entre solennellement, précédée d'une autre portant un plateau sur lequel se trouvent des aliments. Un enfant lit dans un rituel, dirigé dans sa lecture par une femme assise derrière lui. Puis c'est la cérémonie religieuse elle-même dont nous avons précisé le sens et la portée dans un article de la *Revue des Etudes anciennes*²⁾. Nous avons montré que c'était un rite de fécondation analogue à celui dont parle Clément d'Alexandrie dans ses *Stromata*. Soudain la scène change, nous quittons le monde des humains. Un silène joue de la lyre et son corps dissimule en partie un des personnages du groupe précédent auquel il tourne le dos. A côté de lui, dans un paysage de montagne, un satyre s'apprête à jouer de la flûte de Pan, tandis qu'une satyresse donne le sein à un cabri. Il n'y a aucun lien entre ce groupe de trois personnages et celui qui précède, pas plus qu'avec ce qui suit: une femme s'enfuit dans une attitude d'effroi; nous voici donc de nouveau dans le monde des humains, et nous ne parvenons pas à distinguer ce qui cause l'étonnement et la terreur de cette personne; puis nous voici de nouveau dans le monde des dieux. Un vieux silène - le second - présente une tasse à un jeune satyre qui semble y contempler le masque grimaçant qu'un autre satyre tient derrière lui. Ce n'est certainement pas ce masque qui cause la terreur de la jeune femme qui regarde dans une direction toute différente. Nous voici déjà arrivés à la paroi du fond de la chambre, celle que l'on apercevoit tout d'abord en y pénétrant, et il est naturel, il est normal qu'au centre on y distingue les dieux principaux, Dionysos mollement étendu, appuyé sur les genoux d'Ariane. Mais, parce qu'il y a parfois comme un mauvais destin qui s'acharne sur les découvertes archéologiques, c'est ce groupe essentiel qui est le plus mutilé. La tête et la partie supérieure du corps d'Ariane ont complètement disparu, de même qu'une partie du visage de Dionysos. Puis

¹⁾ Elles se trouvent reproduites soit dans notre volume *Les chefs-d'œuvre de la peinture antique* (1939), fig. 46-51, soit dans l'article de Marg. Bieber, *Der Mysteriensaal der Villa Item*, *Jahrb. d. deutschen arch. Instituts* (1928), p. 298.

²⁾ *Eleusinia*, *Rev. Et. Anc.* XXXIX (1937), p. 97-107.

nous quittons de nouveau le monde des dieux; nous apercevons un groupe de femmes, dont l'une, agenouillée, tourne délibérément le dos à Dionysos et Ariane; il n'est pas exagéré de dire qu'elle a vis-à-vis d'eux l'attitude la plus dépourvue de respect que l'on puisse imaginer, et c'est bien là la plus grande incohérence du tableau que ce passage soudain des dieux aux hommes et cette désinvolture des hommes vis-à-vis des dieux. Cette femme découvre un phallos contenu dans un *liknon*, mais cette scène ne présente aucun sens, car il n'y a nul spectateur devant le *liknon*, si ce n'est, à l'arrière-plan seulement, deux femmes, dont on ne voit, du reste, que la partie inférieure du corps. Néanmoins nous constatons que nous sommes en présence d'une cérémonie religieuse analogue à celle que l'on trouvait à l'extrémité de la peinture, analogue et même parallèle puisque la première, comme nous l'avons montré dans l'article cité plus haut (p. 259), est de caractère féminin, celle-ci, d'autre part, de caractère masculin. Après la scène du *liknon* et sans liaison avec elle, nous avons une scène de purification rituelle. Un génie ailé fustige une femme agenouillée qu'une autre semble protéger, enfin, à l'extrémité de la peinture, une femme danse tenant entre ses mains de petites cymbales.

Comme on le voit, toutes ces scènes sont d'une extrême incohérence et la conclusion s'impose qu'elles ont dû être arrachées à un ensemble beaucoup mieux ordonné et d'une construction plus logique. Il ne convient donc pas de les considérer comme des peintures originales, mais bien comme des copies d'une autre œuvre. Mais alors la question se pose: pourquoi l'artiste qui copia cette peinture éprouva-t-il le besoin de bouleverser l'ordre des groupes? La réponse est claire dès qu'on s'est rendu compte des dispositions de la salle où furent trouvées les peintures et qui mesure un peu plus de sept mètres de long sur cinq de large. Cette salle est largement ouverte au sud. L'artiste qui devait orner ces parois ne disposait pas de surfaces égales. Il avait au nord une surface plus grande qu'à l'est et surtout qu'au sud.

D'autre part, de toute évidence, il devait mettre à la place d'honneur, à la place centrale, le groupe de Dionysos et d'Ariane, leur réserver le milieu de la paroi est que celui qui pénétrait dans la chambre apercevait immédiatement. Ce sont ces deux raisons qui expliquent que le copiste mit à gauche de Dionysos certains personnages qui, dans l'original, figuraient à sa droite. En effet on ne compte que huit figures à droite du dieu, tandis qu'il y en a quatorze à gauche.

Découvrir les raisons du manque d'équilibre et de l'incohérence de la peinture serait bien insuffisant si l'on ne parvient pas à retrouver, au moins en partie, quel était l'ordre original des groupements. Ce serait agir comme le médecin habile à diagnostiquer une maladie, mais incapable d'en trouver le remède. Aussi allons nous quelque hardi que cela puisse paraître essayer de rétablir l'ordre primitif en ne nous dissimulant pas que cette tentative, si elle permet d'aboutir à un résultat fort vraisemblable, n'a pas cependant la valeur d'une démonstration mathématique comportant une certitude absolue.

Nous avons montré que l'incohérence principale de la peinture résidait dans

le fait que l'on trouvait juxtaposés arbitrairement des personnages humains et des personnages divins, nous avons relevé de plus l'énormité qu'il y avait – du point de vue religieux – à ce que la femme découvrant le *liknon* tournât le dos à Dionysos avec une rare désinvolture et un parfait sans-gêne.

Il est donc des plus légitimes de reporter à droite de Dionysos le silène jouant de la lyre. Cela suppose, évidemment, le renversement du groupe; tout près d'Ariane nous aurions la satyresse nourrissant le chevreau, puis le satyre se préparant à jouer de la flûte de Pan, enfin le silène jouant de la lyre. Nous aurions ainsi un groupe fort cohérent, la musique extatique du silène, son acte de fervente adoration ne seraient plus séparés des dieux auxquels il s'adresse; la mélodie de la lyre expliquerait l'attitude alanguie de Dionysos, la caresse sensuelle de la main droite d'Ariane sur la poitrine du dieu et la nonchalance voluptueuse avec laquelle la main gauche joue avec la chevelure bouclée du dieu de l'extase orgiaque. En reportant ainsi à droite le silène et les deux satyres, nous obtenons un groupe satisfaisant au point de vue de la composition picturale, les lignes verticales d'Ariane et du silène s'équilibrent de même que les lignes plus horizontales de Dionysos d'une part, du chevreau, de la chèvre, des rochers et de la satyresse de l'autre. De plus nous obtenons une symétrie dans la répartition des personnages que la copie de la *Villa des Mystères* n'a pas conservée; il est en effet étrange que nous ayons deux silènes tous deux à gauche de Dionysos. Avec l'ordre que nous proposons un silène est à droite et l'autre à gauche.

Nous avons relevé aussi que la cérémonie du dévoilement du phallos ne présente aucun sens puisqu'elle ne se passe devant personne. Et pourtant une plaque Campana, de même que le cimier d'un casque de gladiateur³⁾ permettent de restituer une cérémonie analogue à celle de la peinture. Un personnage voilé est amené devant le *liknon*, on lui découvre la tête et il se trouve brusquement en présence du *liknon* et du phallos. Nous avons des raisons de croire que cette cérémonie était pratiquée aux Bacchanales réprimées si durement par le Sénat en 186 av. J.-C.

Cette révélation du phallos devait avoir tout naturellement comme conséquence, chez une femme, la fuite ou tout au moins un mouvement de révolte, et c'est ce qui est symbolisé par une plaque Campana et un camée reproduit par Marguerite Bieber⁴⁾ et qui l'un et l'autre représentent la fuite d'Aidôs, la Pudeur, devant le *liknon*. Il est donc indispensable de supposer, devant le *liknon*, un personnage s'enfuyant effrayé et voilà pourquoi nous n'hésitons pas à transporter, à cette place la femme épouvantée qui se trouve entre le silène jouant de la flûte et le silène tenant un vase.

Avec ces deux transpositions on obtient un ensemble parfaitement équilibré: Dionysos et Ariane sont entourés d'un nombre à peu près égal de personnages,

³⁾ V. Rostovtzeff, *Mystic Italy* (1927), pl. V et XX.

⁴⁾ *Der Mysteriensaal der Villa Iton* (Jahrbuch d. deutschen arch. Instituts 1928), p. 308 et 309.

dix d'un côté, douze de l'autre. Les cérémonies religieuses s'équilibrent: à gauche cérémonie de fécondation, rite féminin, à droite, dévoilement du phallos, rite masculin. Dionysos et Ariane sont entourés de dieux uniquement, les êtres humains étant disposés à gauche et à droite de la peinture, à l'exception de la figure ailée fustigeant la jeune femme, qui doit être regardée comme un personnage allégorique, la Pudeur peut-être, et non pas comme un dieu au même titre que Dionysos.

Neues zur Gruppe der Tyrannenmörder

Von *Karl Schefold*

Als die neue Wiederherstellung der Gruppe des Kritios und Nesiotes eben veröffentlicht war¹⁾, kam ein Aufsatz von G. Bakalakis nach Basel, in dem die Helden wieder Rücken an Rücken angeordnet werden²⁾. Es ist seltsam, daß Bakalakis diesen Vorschlag trotz Buschors Widerlegung nicht aufgegeben hat, und trotzdem er selbst ein Vasenfragment zum erstenmal in einer Photographie bekanntmacht, das für die Aufstellung der Gruppe in einer Ebene entscheidet. Die Scherbe wurde von P. Marconi in Akragas ausgegraben, ist nach seiner Abbildung, einer Nachzeichnung³⁾, von J. D. Beazley dem Panmaler zugewiesen worden⁴⁾. Sie stammt von einem Skyphos und zeigt die Gestalt des Harmodios vom Rücken bis zu den Oberschenkeln und ohne linke Hand, in der von mir angenommenen Haltung, nur noch etwas kräftiger vorgeneigt, gibt also ohne Zweifel den Harmodios der Gruppe des Kritios wieder. Sogar das Schwertband und die Scheide sind zu erkennen. Leider ist von Aristogeiton kein Rest erhalten. Er wird hinter Harmodios gefolgt sein, vielleicht etwas weiter von ihm entfernt, als ich angenommen hatte. Der Skyphos war ein Frühwerk des Panmalers. Man könnte sogar schwanken, ob er nicht etwas älter als die Kritiosgruppe und von der des Antenor abhängig sei⁵⁾. Dagegen spricht aber der für Kritios so charakteristische schlanke, kraftvoll bewegliche Rumpf, der in früherer Zeit nicht vorkommt. Die Scherbe kann so geradezu als Anhaltspunkt für die Chronologie der Vasenmaler dienen.

Die Wichtigkeit des Fragmentes aber besteht nicht nur darin, daß es die früheste und stilistisch treueste Nachbildung ist, sondern darin, daß es als einzige Nachbildung Harmodios vom Rücken zeigt, in einer Ansicht, die bei allen Aufstellungen der Gruppe Rücken an Rücken unmöglich ist, selbst wenn man Harmodios soweit vorschiebt, daß er auf die Höhe von Aristogeitons Mantel kommt. Nur bei O. Wasers formal so günstiger Lösung, die der Schildzeichengruppe des reichen Stils entspricht, ist der Rücken des Harmodios sichtbar⁶⁾. Aber diese Aufstellung kann

¹⁾ Museum Helveticum 1, 1944, 189ff.

²⁾ Jahreshefte Wien 33, 1941, 25ff.

³⁾ Agrigento Arcaica, in Atti e Memorie della Società Magna Grecia 1931, 72, Abb. 43.

⁴⁾ Attic RF Vase Painters 1942, 367, 81.

⁵⁾ Wie die Museum Helveticum 1, 1944, 200f. genannten Vasen, besonders die frühe Schale des Duris in Boston (Pfuhl, Malerei, Abb. 451), die Aristogeiton gleich zweimal zeigt, von vorn und hinten. Es ist bemerkenswert, daß die Falten des Mantels Motive der Kritiosgruppe vorwegnehmen, also schon auf Antenor zurückgehen. Besonders schön gestaltet der Berliner Maler auf der Madrider Amphora (Beazley, Taf. 18) die ältere Gruppe um und bereitet die Fassung des Kritios vor.

⁶⁾ Archäol. Anz. 1922, 162. Schildzeichentypus: Mus. Helv. 1, 1944, 198f.

nicht die ursprüngliche sein, weil Harmodios, nicht Aristogeiton, der Vorkämpfer ist. Auf der rotfigurigen Kanne der Villa Giulia in Rom, die bisher nicht zur Veröffentlichung freigegeben war und nun endlich Bakalakis zur Abbildung zur Verfügung gestellt wurde (a. O., Abb. 13), ist die Gruppe so auseinandergezogen, daß Aristogeiton voranstürmt. Mit dieser Umgestaltung des Schildzeichentypus verliert die Gruppe aber ihre Geschlossenheit, wirkt als Ausschnitt aus einer vielfigurigen Szene, ganz dem Geschmack des frühen 4. Jahrhunderts entsprechend, in dem die Kanne entstand.

Das neue Fragment entscheidet also für die Aufstellung der Gruppe des Kritios in einer Ebene. Daß der Panmaler uns den Gefallen tut, Harmodios vom Rücken zu zeigen, erklärt sich aus der Verlegenheit, die allen Nachzeichnern die Richtung der Gruppe nach links bereitete⁷⁾. Der Panmaler wendet sie nach rechts, indem er Harmodios und ursprünglich wohl die ganze Gruppe von der Seite zeigte, in der Harmodios vom Rücken, Aristogeiton aber von vorn erscheint.

Man hat sich oft gewundert, warum von der Gruppe des Antenor keine römischen Kopien vorhanden seien, obwohl sie doch seit dem frühen Hellenismus wieder in Athen stand. F. Studniczkas Vermutung, der Kopf Webb des British Museum sei eine römische Kopie nach dem Harmodios Antenors, ist zu Unrecht vergessen worden⁸⁾. Er ist kein griechisches Original, auch kein ostgriechisches, wie man gemeint hat, sondern eine Kopie nach einem spätarchaischen Bronzework, und zwar nach einem sehr berühmten, denn im allgemeinen wurden ja so frühe Werke nicht kopiert⁹⁾. Der Aufbau des Kopfes entspricht ganz der künstlerischen Eigenart Antenors, wie Studniczka richtig erkannt hat und sich bestätigt, nun wir das Werk Antenors besser kennen¹⁰⁾. Das Vorbild des Kopfes war also nach aller Wahrscheinlichkeit die berühmteste spätarchaische attische Bronzestatue, der Harmodios Antenors.

⁷⁾ Mus. Helv. 1, 1944, 196f.

⁸⁾ Jahrbuch d. O. 11, 1896; 263.

⁹⁾ Als Kopie erwiesen von F. N. Pryce, Catalogue Sculptures, London 1, 1, 1928, 32, 1.

¹⁰⁾ K. Schefold, Die großen Bildhauer des archaischen Athen, Basel 1945.